Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesocraterustiqu01hirz

I 175

LE SOCRATE RUSTIQUE.

LE SOCRATE RUSTIQUE,

Ou description de la conduite économique & morale d'un paysan philosophe.

Traduit de l'allemand de M. Hirzel, premier médecin de la République de Zurich, par un Officier Suisse au service de France :

Et dédié à l'Ami des hommes.

ROYAL * LIBRARY * IRELAND * SURGEON

Majores noſtri virum bonum cum laudabant, ita laudabant, bonum agricolam bonumque colonum. Ampliſſime laudari exiſtimabatur qui ita laudabatur. *Cato.*

Quatrieme édition, exactement corrigée de toutes les fautes qui étoient dans les éditions précédentes, & très augmentée.

TOME PREMIER.

A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & COMPAG.
Libraires & Imprimeurs.
M. D. CC. LXXVII.

ARTHUR JACOB BEQUEST
TO R. C. S. I.
1871.

S
417
G1K14
1777
v.1

917004

A
MONSIEUR LE MARQUIS DE MIRABEAU.

MONSIEUR

EN mettant votre nom à la tête de la traduction d'un ouvrage entrepris pour l'utilité publique, j'ai cru vous rendre un hommage qui ne vous seroit pas désagréable, & vous donner, au nom de tous mes compatriotes, une preuve de la haute estime que la Suisse défère à vos ver-

tus, à vos talens, à vos lumieres & ſur-tout à votre zèle pour le bien de l'humanité. Enchanté de pouvoir ſervir d'organe à ma nation, en vous exprimant des ſentimens dont perſonne n'eſt plus pénétré que moi, je ſuis avec reſpect.

Monſieur

Basle ce 15 *Mars* 1762.

Votre très-humble & très-obéiſſant
Serviteur.
LE TRADUCTEUR.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

UN critique fort à la mode (*) oſoit dire à ſa nation, il n'y a pas plus de trente ans, *dès que les Lettres ſur les Anglois & les François* (**) *parurent, je les lus avec une attention curieuſe, & je fus bien aiſe de voir un Suiſſe penſer. Il faut avouer que nous avons au ſujet de quelques nations des préjugés bien ridicules. Je commence donc à me figurer aiſément des philoſophes ſur la cime des Alpes, comme je com-*

(*) L'Abbé Des Fontaines.

(**) De Mr. de Muralt, Gentilhomme Bernois.

mence à me figurer depuis quelque tems des poëtes d'Aſtracan & de Norwege-------. *Ce Suiſſe à tête penſante n'eſt pas, s'il vous plait, un François déguiſé*------. Sans vouloir remuer les cendres des mort, ni imiter cet Allemand qui, pour ſe venger de ce que le P. Bouhours avoit ſottement mis en doute qu'un Allemand pût avoir de l'eſprit, mit à ſon tour en queſtion, ſi un Jéſuite pouvoit avoir de la probité; je ne puis m'empêcher de reconnoitre dans les fades plaiſanteries que je viens de citer, ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaiſe-foi. Et combien de fois leur auteur n'a-t-il pas été accuſé de l'une & de

l'autre. Un Suiſſe à tête penſante étoit-il en effet un phénomene ſi extraordinaire dans le tems où ce critique écrivoit? Qui eſt-ce qui ignoroit que la Suiſſe comptoit dès ce tems-là dans une ſeule famille (*) cinq émules des Newtons & des Leibnitz? Quels hommes étoient plus connus & plus cités parmi ceux qui ont le plus aprofondi les matieres qu'ils ont traitées, que les Conrad Gesner, les Plattner, les Bauhins, les Zwinker, les Scheuchzer, les le Clerc, les Buxtorf &c.? Pour peu qu'on eut la moindre rélation dans la république des lettres on

(*) Celle des Bernoulli.

connoiſſoit un Werenfels, un Alphonſe Turretin, un Jaques Chriſtophle Iſelin, un Crouſas, & tant d'autres dont je pourois groſſir ma liſte, ſi je ne craignois d'être ennuyeux. La Suiſſe s'étoit-elle rendue moins célebre dans la partie des arts? De qui Holben n'étoit-il pas connu? N'étoit-ce pas un Keller de Zurich, qui avoit oſé le premier fondre d'un ſeul jet une maſſe auſſi énorme que l'eſt cette belle ſtatue équeſtre de Louis XIV de la place Vendôme. Quelles obligations l'horlogerie n'avoit-elle pas dès-lors, & n'a-t-elle pas eues depuis aux Suiſſes? Connoit-on un plus grand médailliſte que Hedlinger? En eſt-il beau-

coup qui ſurpaſſent Dacier ? La Vénus gravée par Thourneiſen de Basle, & ſon Laocoon n'étoient-ils pas placés parmi les morceaux les plus précieux dans les collections des amateurs ? Mais ſi malgré tant de témoignages exiſtans, les épigrammes de notre auteur périodique ont trouvé des aprobateurs parmi des gens qui jugeoient d'une nation reſpectable d'après quelques mauvais contes, dont on eſt rebattu dans de certains ſoupers, & qui ſe figuroient que tous les Suiſſes reſſembloient aux Suiſſes de porte, ces mêmes plaiſanteries trouveroient peu de rieurs aujourd'hui. Le nombre des lecteurs inſtruits a conſidé-

rablement augmenté en France depuis une vingtaine d'années. On a beau déclamer contre les journaux, la vogue qu'ils ont pris y a sûrement procuré plus de bien que de mal. Bien loin de dispenser le plus grand nombre de la lecture des bons livres dont ils donnent les extraits, combien n'ont-ils pas procuré à ces mêmes livres des lecteurs qu'ils n'auroient jamais eus sans les journaux. Il en est un, (*) entre autres, qui, malgré les vicissitudes qu'il a essuiées, a fait un très-grand bien, sur-tout depuis qu'il a acquis, entre les mains d'un philosophe qui

(*) Le Journal Etranger.

réunit la profondeur des idées & l'étendue du ſavoir au ſtyle le plus élégant, un degré de ſupériorité qui le met de pair avec les meilleurs journaux qu'on connoiſſe. Le gros de la nation françoiſe eſt bien revenu de cette prévention nationale qu'on pouvoit lui reprocher autrefois à juſte titre. Même au milieu des funeſtes diſſenſions qui diviſent deux nations plus faites pour s'eſtimer que pour ſe haïr, les ouvrages de philoſophie, de poëſie, d'hiſtoire, d'économie, que l'Angleterre produit ſont reçus en France avec avidité & y jouiſſent d'une aprobation univerſelle. La littérature allemande qu'on y avoit ſi dédai-

gnée, il n'y a pas plus de 15 ans, commence à y être extrêmement goûtée. Outre le journal étranger qui ſemble avoir fait de l'article de l'Allemagne ſon article de prédilection, la traduction des poëſies du célebre baron de Haller, celle des ſatires de Rabener, celle du poéme d'Abel & des idylles de l'immortel Geſner ont fait ouvrir les yeux ſur le mérite des productions allemandes & ſuiſſes. Il n'eſt guere de lecteurs en France qui ignorent que les villes de Basle, de Zurich, de Geneve, ont produit & produiſent encore autant de grands hommes en tous genres de littérature qu'aucune autre ville de l'Europe,

On ſait auſſi que Neuchatel & Lauſanne n'ont pas peu contribué de leur côté à la gloire littéraire de la Suiſſe, & que Berne après avoir cherché long-tems ſa gloire dans les armes & dans la ſcience du gouvernement plutôt que dans les lettres, ſemble avoir reconnu que ce dernier genre de gloire n'étoit rien moins qu'incompatible avec les deux premiers. Le génie du grand Haller a enflammé la jeuneſſe Bernoiſe, qui s'empreſſe à marcher ſur les traces d'un compatriote auſſi diſtingué. Toute l'Europe aplaudit aux travaux de la ſociété économique de Berne, les Mirabeau, les Turbilli ſe font un honneur d'en être membres, &

que ne doit-on pas attendre d'une ſociété que l'amour de la patrie & l'amour des lettres animent en même tems ? L'on ſait enfin que dans le nombre des huit aſſociés étrangers que l'académie des ſciences de Paris ſe choiſit entre tout ce qu'il y a de plus ſavant en Europe, elle compte trois Suiſſes (*) qui n'ont dû cette diſtinction la plus ambitionnée de

(*) Meſſieurs Daniel Bernoulli & Euler de Basle & M. Haller de Berne. L'académie des inſcriptions compte auſſi depuis 30 ans un grand nombre de Suiſſes parmi ſes aſſociés honoraires étrangers, un Jaques Chriſtophle Iſelin, un Surbek, un abbé Geinoz, un Altmann, un baron

toute

toutes celles auxquelles un ſavant puiſſe prétendre, qu'à leur mérite éminent,& ſans qu'aucune puiſſance ait fait agir pour eux ſes ambaſſadeurs, comme cela eſt arrivé très-ſouvent pour d'autres.

Je puis donc,ſans craindre d'être tourné en ridicule par les diſeurs de bons mots, offrir aux lecteurs françois la traduction d'un ouvrage qui n'a d'autre objet que de faire connoitre le mérite économique & moral d'un payſan Suiſſe, qu'on oſe y

---

de Zurlauben, un Schmidt qui ſemble s'être fait un revenu des prix de cette académie, comme M. D. Bernoulli de ceux de l'académie des ſciences.

* *

comparer à Socrate, & propoſer comme un modele à ſuivre. J'ai même lieu d'eſpérer que cet ouvrage ſera bien reçu dans un tems où une heureuſe fermentation tourne tous les eſprits vers le bon & l'utile, où les livres d'agriculture ont pris la place des romans & de tant d'autres écrits fades & ſuperficiels, où ſur-tout la ſageſſe d'un gouvernement éclairé a ſu mettre habilement à profit cette diſpoſition favorable des eſprits, qui annonce à la France les jours les plus heureux & les plus brillans, actuellement ſur-tout qu'un doux calme ſuccède aux plus violens orages Après avoir vu les bons effets que l'original avoit produits

dans ma patrie, j'en ai entrepris la traduction dans l'unique vue de procurer les mêmes avantages à une nation que ma famille n'a ceſſé de ſervir depuis plus d'un ſiecle & que je ſers moi-même depuis mon enfance. Heureux ! ſi après avoir expoſé mes jours pour ſa cauſe, je pouvois encore lui être utile dans les intervalles de repos que mon emploi me laiſſe.

L'OUVRAGE dont je hazarde ici la traduction ſe trouve inſéré dans le premier volume des mémoires de la ſociété de phyſique de Zurich. Cette ſociété dont l'établiſſement fait tant d'honneur à ſes

membres, bornant dans ſes commencemens toute ſon ambition à ſe rendre utile à ſa patrie, exiſta pendant pluſieurs années dans une ſorte d'obſcurité. La conſiſtance ſolide qu'elle a priſe & les heureux ſuccès de ſes travaux l'ont miſe en état de paroître au grand jour; & ce premier volume du réſultat de ces mêmes travaux peut figurer à côté des meilleures productions en ce genre. Il y a environ une quinzaine d'années que pluſieurs citoyens éclairés de cette capitale du premier des treize cantons, ayant reconnu l'utilité qu'un pareil établiſſement pouroit procurer à leur patrie, en entreprirent l'exécution.

Ils eurent le bonheur d'avoir à leur tête un des premiers phyſiciens de l'Europe, monſieur Jean Geſner chanoine de la cathédrale & profeſſeur de phyſique & des mathématiques à Zurich. Digne rejeton du célebre Conrad Geſner, un des plus grands hommes de ſon tems, qu'on regarde encore de nos jours comme le Pline de l'Allemagne, il réunit, dès ſa plus tendre jeuneſſe, l'inclination la plus forte & les talens les plus décidés pour tout ce qui a quelque raport avec la connoiſſance de la nature, à l'aplication la plus conſtante & la plus laborieuſe; ce qui, malgré une ſanté des plus délicates, lui a fait faire les progrès les plus

rapides dans cette ſcience. L'illuſtre Boerhaave l'honora d'une eſtime tout-à-fait particuliere à un âge où l'on annonce d'ordinaire à peine ce qu'on poura devenir un jour, & le regardoit dès-lors comme un homme conſommé dans la botanique & dans l'hiſtoire naturelle. Uni, au ſortir de l'enfance, avec Mr. de Haller par les liens de la plus tendre amitié, jamais la rivalité de leurs talens n'a répandu le moindre nuage ſur une auſſi belle union. Les plus célèbres académies de l'Europe ſe ſont empreſſées de l'admettre dans leurs corps, & lorsque ſes ouvrages, dont il ne ſuſpend la publication que pour leur donner toute la

perfection dont ils ſont ſuſceptibles, paroitront au grand jour, ſon mérite ſe fera connoitre encore bien davantage. Cet habile profeſſeur, également enflammé d'amour pour ſa patrie & pour la vérité, prépara ſes concitoyens à cet établiſſement par des cours publics de phyſique & d'hiſtoire naturelle, qu'il ſut rendre intéreſſans par ſa maniere d'enſeigner claire & ſyſtématique, & au moyen de la ſuperbe collection d'hiſtoire naturelle & d'inſtrumens de phyſique qu'il poſſède. En peu de tems la ſociété de phyſique de Zurich ſe trouva compoſée de 70 membres, nombre prodigieux pour une ville d'une auſſi petite étendue.

Tous ces membres, uniquement guidés par le desir de s'instruire & de se rendre utiles à la patrie, se soumirent généreusement à un droit d'entrée dans la société & à une contribution annuelle, pour subvenir aux frais considérables qu'exigeoit un pareil établissement. Plusieurs d'entre eux, ne voulant point se borner à la taxe ordinaire, s'empressèrent d'enrichir la société par des présens considérables. Heureuses les républiques qui renferment dans leur sein de pareils citoyens. Le magistrat de Zurich, dont la vigilance ne laisse rien échaper de tout ce qui peut être utile à l'état, ne tarda pas à favoriser cet établisse-

ment, & autoriſa la ſociété à ſe procurer par la voie d'une loterie un fond qui lui aſſurât une conſiſtance ſolide. Pluſieurs membres de la ſociété ſe chargerent gratuitement de la geſtion de cette loterie, dont les profits rentrerent ſans aucune diminution pour les fraix, & procurerent bientôt le fond deſiré. Ce fond va toujours en augmentant, au moyen de la réſolution priſe par la ſociété de n'employer qu'une partie de ſes revenus à ſes dépenſes annuelles. Malgré ces précautions, dictées par une ſage économie, la ſociété a déja ſu ſe procurer, outre un emplacement commode pour la tenue de ſes aſſemblées & pour tou-

tes ſes acquiſitions, une bibliothe-que choiſie, & un cabinet d'hiſtoire naturelle, qui attire l'attention des étrangers. Ce cabinet offre entre autres choſes, 1°. une belle collection d'inſtrumens de phyſique; 2°. une collection complette de tous les oi-ſeaux qu'on connoit en Suiſſe, peints d'après nature par un gentil-homme Zuriquois, qui en a fait don à la ſociété; 3°. une autre ſuite de tous les poiſſons de nos lacs & de nos rivieres, préparés & deſſéchés avec beaucoup d'art; 4°. un magni-fique herbier renfermé dans 36 volumes grand-in-folio, dont on trouveroit difficilement le pareil, tant pour le nombre des plantes que

pour la beauté de la conſervation. C'eſt le fruit de 30 années de ſoins & de travaux de Mr. Geſner.

La ſociété ſe diviſe en membres honoraires & en membres ordinaires : elle eſt enſuite partagée en cinq claſſes, ſuivant les différens objets de ſes travaux, ſavoir, la phyſique proprement dite, les mathématiques, l'hiſtoire naturelle, la médecine & l'aplication de la phyſique aux arts & métiers. Il ſemble que cette reſpectable compagnie, s'ocupant de tout ce qui peut tendre à l'utilité publique, de préférence à des recherches de pure curioſité, ait ſurtout pris à cœur l'agriculture

& l'économie ruſtique ; puisque de 13 mémoires que le premier volume de ſes actes contient, il y en a 7 qui ſe raportent uniquement à ces importans objets. L'ouvrage dont nous donnons la traduction eſt de ce nombre & n'eſt pas un des moins utiles. Son eſtimable auteur n'a travaillé que dans cette vue, & l'on en a déja vu, comme je l'ai dit, de très-bons effets. Nombre de curés en ont recommandé la lecture en chaire à leurs paroiſſiens. Tous les préceptes qu'il contient ſont praticables ; ils ont été éprouvés & reconnus pour bons par un homme trop éclairé pour s'y tromper. Car on ne doutera pas, à ce que j'eſpere,

que notre Socrate ruſtique n'exiſte bien véritablement. Je puis certifier en tout cas, qu'il n'y a pas la moindre circonſtance dans tout l'ouvrage qui ne ſoit dans la plus exacte vérité & dont tout Zurich ne puiſſe rendre témoignage. Quelque multipliés que ſoient les ouvrages qui traitent de l'économie ruſtique, les bons ne ſauroient l'être trop. Je ne répéterai point ici tout ce qu'on peut alléguer en faveur de l'agriculture, mon auteur y a ſupléé & mille autres l'ont fait beaucoup mieux que je ne pourois le faire. Je raporterai ſeulement, en finiſſant, un paſſage intéreſſant d'un voyageur éclairé & philoſophe,

qui paroitra, à ce que j'eſpère, d'autant moins déplacé qu'il vient à l'apui d'un grand nombre de vérités contenues dans l'ouvrage qu'on va lire. „ Les Guebres, dit Char- „ din, ſont tous en Perſe, ou la- „ boureurs, ou manœuvres ou fou- „ lons & ouvriers en poil. Je n'ai „ pas vu un ſeul homme parmi eux „ qui vécut ſans rien faire, ni au- „ cun auſſi qui s'apliquat aux arts „ libéraux ou au commerce. Leur „ grande profeſſion eſt l'agricultu- „ re, c'eſt à dire le jardinage, le „ vignoble & le labourage. Ils regar- „ dent l'agriculture non ſeulement „ comme une profeſſion belle & „ innocente, mais auſſi comme mé-

„ritoire & noble, & ils croyent
„que c'eſt la premiere de toutes les
„ vocations, celle pour qui le Dieu
„ ſouverain & les dieux inférieurs,
„ comme ils parlent, ont le plus de
„ complaiſance, & qu'ils récompen-
„ ſent le plus largement. Cette opi-
„nion tournée en créance parmi
„ eux fait qu'ils ſe portent naturel-
„ lement à travailler à la terre &
„ qu'ils s'y exercent le plus ; leurs
„ prêtres leur enſeignant que la plus
„ vertueuſe action, c'eſt d'engen-
„ drer des enfans, & après, de cul-
„ tiver une terre qui ſeroit en fri-
„ che, de planter un arbre ſoit
„ fruitier, ſoit autre. J'ai fait cent
„ fois réflexion ſur ce ſujet, en con-

„ ſidérant d'un côté la ſéchereſſe &
„ la ſtérilité préſente de la Perſe en
„ général, combien peu elle eſt
„ peuplée, combien eſt médiocre l'a-
„ bondance d'un ſi vaſte empire, &
„ me ſouvenant d'ailleurs de ce que
„ les anciennes hiſtoires racontent
„ de ſa puiſſance, de ſa fertilité, &
„ de ſon grand peuple; car enfin il
„ n'y a rien de plus éloigné de la
„ vraiſemblance, ni rien qui s'ac-
„ corde moins que ce qu'on dit
„ qu'étoit autrefois la Perſe, & ce
„ qu'on voit qu'elle eſt aujourd'hui.
„ J'ai fait, dis-je, cent fois réflexion
„ ſur un ſi étrange changement, &
„ il m'eſt venu en penſée que cela
„ venoit premiérement de ce que
„ les

„ les anciens Perſes étoient robuſ-
„ tes, laborieux & apliqués, au lieu
„ que ces nouveaux habitans ſont
„ fainéans, voluptueux & ſpécula-
„ tifs. Secondement, de ce que ces
„ premiers ſe faiſoient une religion
„ de l'agriculture, & qu'ils croyoient
„ que c'étoit ſervir Dieu que de la-
„ bourer, au lieu que les derniers
„ ont des principes qui les por-
„ tent au mépris du travail; car ils
„ diſent que la vie étant ſi courte, ſi
„ incertaine & ſi changeante, il faut
„ s'y comporter comme dans un
„ pays de conquête ou dans un
„ quartier d'hiver, c'eſt à dire qu'il
„ faut en tirer ce qu'on peut ſans ſe
„ ſoucier de ce qu'elle pouroit de-

***

„ venir. Ces anciens Perſans ont
„ des mœurs douces & ſimples, vi-
„ vant fort tranquillement, ſous la
„ conduite de leurs anciens dont ils
„ font leurs magiſtrats qui ſont
„ confirmés par le gouvernement
„ Perſan. „

AVERTISSEMENT
pour la troisieme édition.

L'Accueil qu'on a fait en France au Socrate rustique a passé de beaucoup mon attente. Je n'ai point été insensible à ce succès, mais je sais trop bien le peu de part qui m'en revient en qualité de traducteur, pour que ma satisfaction ait eu d'autre fondement que la certitude d'avoir rendu d'une utilité plus générale l'heureuse découverte de l'estimable historien de Kliyogg. On a passé sur les défauts de ma traduction en faveur de la bonté de l'original, & l'on a vû la pureté de mes intentions. C'est ce même désir de me rendre utile

qui m'engage à publier dans cette troiſieme édition pluſieurs morceaux intéreſſans qui ſe lient très naturellement avec le corps de l'ouvrage. La plupart de ces morceaux m'ont été fournis par des hommes depuis longtems en poſſeſſion d'inſtruire & de plaire. De pareilles productions ſont toujours reçues avec avidité, & ſûres de leur réuſſite. J'ai mis auſſi tous mes ſoins à retoucher mon ſtyle, & ajouté pluſieurs notes nouvelles.

AVERTISSEMENT
du Traducteur ſur cette nouvelle édition de LAUSANNE

L'Auteur de cet ouvrage touché de l'accueil que les amis des hommes ont fait au tableau qu'il a ſu leur offrir d'un perſonnage auſſi extraordinaire que Kliyogg, preſſé d'ailleurs par les admirateurs de ce philoſophe d'un genre ſi nouveau de communiquer au public ce que notre Socrate ruſtique a pu fournir d'intéreſſant à ſes obſervations, depuis que ce tableau parut pour la première fois, s'eſt déterminé d'autant plus facilement à ſe prêter à leurs déſirs qu'il a jugé les nou-

veaux points de vue ſous leſquels il avoit à faire paroitre ſon héros pour le moins auſſi utiles que ceux ſous leſquels il l'a préſenté dans le premier volume.

Le peu de loiſir que laiſſent à Mr. le docteur Hirtzel ſes importantes occupations l'ont obligé de donner cette continuation ſous la forme de lettres adreſſées à différens amis, avec leſquels il eſt depuis longtems en relation intime. Si l'on trouve que l'auteur traite dans ces lettres de différentes matières qui ſemblent l'écarter entiérement de l'objet principal, un lecteur attentif verra bientôt qu'à la réſerve de la der-

nière, tous les faits étrangers dont il s'occupe ont un raport plus ou moins direct avec Kliyogg; & quant à cette dernière lettre, les objets que Mr. Hirtzel y traite ſont d'une ſi grande importance, il les traite avec tant de chaleur, il y montre un déſir ſi vrai de voir diminuer d'une part les maux qui déſolent l'humanité, & s'augmenter de l'autre la portion de bonheur dont elle pouroit jouir, que cette lettre ne ſera pas regardée comme déplacée dans un ouvrage où l'auteur a toujours eu, ainſi que dans toutes ſes autres productions, l'utilité publique pour principal objet. Si les ames froides, les eſprits ſymmétriques

n'aprouvent pas toujours dans cette nouvelle ſuite de tableaux le ton & la manière du peintre, je m'aſſure que les ames ſenſibles, les vrais amis des hommes y trouveront une pâture apropriée à leur goût.

Le traducteur François du Socrate ruſtique n'a pas cru pouvoir ſe refuſer aux invitations qui lui ont été faites de l'ètre encor de ces lettres qui lui ſervent de ſuite. L'accueil qu'on a daigné faire en France de ſon premier travail, quelque imparfait qu'il fût, & les mèmes vues d'utilité qui le lui firent entreprendre, lui font de celui-ci une ſorte de néceſſité. Mais

pour l'avantage des perſonnes qui ont acquis le premier volume, il a exigé du ſieur *Graſſet*, qu'il a choiſi pour ſon éditeur, que ce ſecond fût imprimé dans le même format & avec les mêmes caractères que le premier volume des dernières éditions de Zurich, & qu'il pût être aquis ſéparément. Comme ce même éditeur ſe propoſe néanmoins de réimprimer en même tems un certain nombre d'exemplaires du premier volume, le traducteur, malgré ſa répugnance à ſe prêter aux moindres changemens, n'a pas pu ſe diſpenſer d'y ajouter les notes dont le célèbre Arthur Young a enrichi la traduction an-

gloiſe qu'il a donnée du Socrate ruſtique d'après la françoiſe ; mais ces mêmes notes ſeront auſſi fournies à part à ceux qui poſſédant déja le premier volume ne voudront aquérir que le ſecond.

A propos de cette traduction angloiſe faite par l'homme qui paſſe en Angleterre & ailleurs pour avoir le mieux connu l'économie ruſtique, & fourni d'après ſes expériences les meilleurs ouvrages qui aient paru ſur cette importante matière, je penſe que les admirateurs & les amis de Kliyogg ne ſeront pas fâchés d'aprendre que les procédés qu'ils ont admirés, dans le payſan Suiſſe

ne l'ont pas été moins par l'économe Anglois. Affranchi de cette prévention nationale, ſi ſouvent reprochée à ſes compatriotes, il n'a même point du tout héſité à propoſer Kliyogg pour modèle aux fermiers de ſa nation, qui ſe regardoient eux-mêmes depuis longtems, ſans que perſonne eut jamais proteſté contre cette prétention, comme les modèles de tous les cultivateurs de l'Europe.

Mr. Young, dans l'avant-propos qu'il a mis à la tête de ſa traduction, en même tems qu'il exprime le plaiſir que lui a fait la lecture de cet ouvrage, témoigne ſa ſurpriſe de ce qu'il n'avoit point encore attiré

l'attention d'aucun de ces meſſieurs qui ſont à l'affut des nouveautés de la litérature françoiſe, pour faire paſſer dans leur langue celles dont ils eſpèrent un heureux débit: mais dans la crainte, ajoute-t-il, que le goût dépravé de ces traducteurs de profeſſion, & l'eſprit purement mercantile des libraires qui les emploient, ne privaſſent ſa nation d'un exemple auſſi bon à lui mettre devant les yeux, il s'eſt déterminé à ſe charger lui-même de cette beſogne. Il a joint cette traduction à un de ſes ouvrages intitulé : *Economie rurale ou Eſſai ſur l'agriculture pratique*, auquel il avoue, avec cette noble candeur qui le caractériſe,

que l'ouvrage de Mr. Hirtzel peut ſervir de complément. La conduite du fermier Suiſſe nous offre, ajoute-t-il, un exemple frapant, non ſeulement d'économie, d'induſtrie, de ſobriété & de toutes les vertus domeſtiques, mais encore de tout ce que l'agriculture a de plus ingénieux, & une méthode plus correcte & beaucoup plus exacte que celle dont la plupart de nos fermiers ſe glorifient. Ce témoignage, ſi glorieux pour Kliyogg, eſt répété plus d'une fois avec plus d'énergie encore dans les notes que Mr. Young a ajoutées aux nôtres, ainſi qu'on le verra dans la traduction que nous nous ſommes hazardés d'en donner.

Un autre témoignage rendu au mérite ſupérieur de ce payſan Suiſſe ſe trouve dans un ouvrage nouveau, profondément penſé, rempli des plus excellentes vues, & qui, à notre grand étonnement, n'a point fait encore toute la ſenſation que nous penſons qu'il mérite. Il a pour titre : *Elémens de la politique, ou recherches des vrais principes de l'économie ſociale.* Voici comme ſon eſtimable auteur s'y exprime ſur le compte de Kliyogg, t. 6. pag. 32. „ Ce ne ſeroit pas, „ dit-il, un mauvais roi qu'un roi „ cultivateur. Et ſi c'étoit un Kli- „ yogg, heureuſe la nation qu'il „ gouverneroit ! Admirez le bon

„ ſens de cet excellent homme ; mé-
„ ditez ſes maximes ; & dites-moi ſi
„ le bon ſens ne vaut pas beaucoup
„ mieux que la ſcience, quand un
„ heureux hazard l'a dévelopé dans
„ un eſprit ſimple & droit ! Dites-
„ moi auſſi s'il vous reſte le moin-
„ dre ſcrupule ſur l'équité des claſ-
„ ſifications, quand dans l'avant
„ dernière claſſe vous trouvez un
„ homme plus heureux que les rois,
„ non à l'aide d'une pénible & fauſſe
„ philoſophie, mais par la ſeule
„ jouiſſance des biens que ſon état
„ lui offre dans l'acompliſſement de
„ ſes devoirs. Je n'ai pas encore
„ achevé la lecture des choſes mé-
„ morables de ce nouveau Socrate,

„ & j'en ſuis dans l'admiration. Com-
„ bien peu il y a loin d'un homme à
„ un autre homme, d'une profeſſion
„ à une autre profeſſion dans l'ordre
„ naturel? Je trouve les devoirs de
„ la royauté dans ceux que remplit
„ Kliyogg; je trouve les plus ſages
„ maximes du gouvernement dans
„ celles qu'il ſuit; je trouve la meil-
„ leure éducation que puiſſent re-
„ cevoir les princes dans celle qu'il
„ donne à ſes enfans.

LE

SOCRATE RUSTIQUE.

ON ne doute plus aujourd'hui que la ſcience du Cultivateur ne mérite toute l'attention des ſages, & ne ſoit digne d'exercer les meilleurs eſprits, puiſqu'enfin il eſt bien prouvé qu'une bonne économie ruſtique eſt un des principaux appuis de la proſpérité d'un Etat. Nous voyons tous les jours dans la vie ordinaire les qualités les plus heureuſes, les lumieres de l'eſprit, les talens, la ſcience, la vertu même & la probité

devenir inutiles, & faire enfin naufrage avec celui qui les poſſède, lorſqu'il n'a pas établi l'adminiſtration de ſes affaires domeſtiques ſuivant les regles d'une ſage & prudente économie. Il en eſt de même des loix les plus ſages & des meilleures conſtitutions, qui perdent toutes leurs forces & ne ſauroient garantir un Etat de ſa ruine totale, lorſqu'une économie générale prudemment adminiſtrée n'a pas aſſuré la ſubſiſtance du peuple, ſoit en tirant du pays même toutes les productions néceſſaires à la nourriture de ſes habitans, ſoit en excitant l'induſtrie de ces mêmes habitans, qui échangent alors le produit de leurs manufactures contre les denrées de premiere néceſſité qui leur manquent. Ce dernier moyen a même quelque choſe de ſi ſéduiſant qu'il eſt dangereux de s'y laiſſer tromper au

point de le préférer au premier. L'on voit en effet les manufactures attirer dans un pays où elles ſont floriſſantes, non ſeulement les denrées de premiere néceſſité, mais encore des richeſſes en toutes ſortes de genres; ce pays quelque ingrat qu'il fut auparavant l'emporter bientôt ſur les contrées les plus fertiles, ſa puiſſance enfin & ſa population s'accroître à un point qui tient du prodige. Cependant ce moyen ſera toujours précaire & peu ſolide, tant que l'Agriculture ſera négligée dans un pays: au lieu que l'Agriculture conduit ſûrement & directement au but que l'on ſe propoſe, & n'eſt pas auſſi expoſée aux caprices du ſort. Un Etat où les productions que le pays fournit ſuffiſent à la nourriture de ſes habitans a du moins l'avantage de ne pas dépendre de ſes

voiſins, tandis que le pays le plus riche, lorſqu'il eſt obligé d'aller acheter hors de chez lui ſes denrées de premiere néceſſité, ſe ſoumet à toutes les viciſſitudes auxquelles mille événemens peuvent l'expoſer, & dépendra le plus ſouvent des bonnes ou mauvaiſes diſpoſitions où ſes voiſins ſe trouveront à ſon égard.

NOTRE Patrie a le bonheur d'être favoriſée par la divine Providence d'une maniere tout-à-fait particuliere. Une paix, que des ſiecles entiers n'ont point vu troubler, nous fait jouir tranquillement des doux fruits de la liberté: les arts & les ſciences fleuriſſent au milieu de nous & amenent à leur ſuite les richeſſes, l'abondance & la joie : la population s'eſt conſidérablement accrue;

l'induſtrie & l'invention de divers nouveaux genres de travail ont augmenté dans la même proportion : notre commerce & nos manufactures, en montant à un degré d'accroiſſement ſi conſidérable, ont ouvert une infinité de canaux qui font couler de toute part les ſignes des richeſſes dans le ſein de cette chere Patrie. Au milieu de tant d'avantages, la diſette des denrées les plus néceſſaires à la vie s'eſt fait ſentir plus d'une fois dans un pays véritablement rude & ingrat de ſa nature. Nous nous ſommes trouvés ſurtout dans de pareilles perplexités, lorſque la guerre dévaſtoit les provinces de l'Allemagne qui nous avoiſinent, éprouvant à tous momens la crainte cruelle de voir ces greniers, ouverts en d'autres tems à nos beſoins, ſe fermer entiérement. Dans de pareilles

circonſtances, lorſqu'il n'eſt plus poſſible d'acquérir des vivres à prix d'argent, ou que du moins cette acquiſition devient trop difficile, les richeſſes deviennent inutiles ; toute proſpérité s'évanouit ; la paix, la liberté, la juſtice, biens ſi précieux pour l'humanité, deviennent incapables de faire ſentir leur heureuſe influence à un peuple que la faim anéantit. Les habitans ſe voient dans la dure néceſſité de paſſer dans d'autres contrées, pour y chercher une ſubſiſtance moins précaire, duſſent-ils échanger leur noble & précieuſe liberté contre l'eſclavage.

Ces conſidérations rempliſſoient ſouvent mon ame des plus vives inquiétudes, ſur-tout lorſque le préjugé ſi généralement répandu, que nos teres ne ſont nullement ſuſceptibles d'amélioration, venoit s'y joindre ; je n'en voyois

en effet que la moindre partie qui me parût favorable à la culture, le reste n'offroit à mes yeux qu'un sol rude & graveleux, ou une terre argilleuse si forte & si difficile qu'une récolte pour l'ordinaire très-médiocre ne pouvoit dédommager le cultivateur de son travail. Je ne fus rassuré que lorsque j'eus fait réflexion qu'il en pouvoit être de ce préjugé comme de tant d'autres qui, malgré leur fausseté, usurpent à force de se répandre le rang des vérités. Je tâchai donc de me dépouiller de toute prévention à cet égard, & de me convaincre par mes propres recherches du vrai ou du faux de la chose. Je m'étudiai, toutes les fois que j'en trouvois l'occasion, à connoître l'état actuel de l'Agriculture dans les différentes contrées de notre pays. Je m'informai avec exactitude des

différentes eſpeces de biens-fonds, du rapport qui ſe trouvoit entre leur valeur & leur produit, de la quantité de bétail qu'on nourriſſoit dans chaque diſtrict, &c. Par de pareilles recherches je parvins à me convaincre que ce défaut de fertilité devoit beaucoup moins être attribué à la nature du terroir qu'à la décadence de l'Agriculture parmi nous. D'où viendroit, ſans cela, qu'il ſe trouve communément dans le prix des terres de même nature, ſituées dans la même paroiſſe & très-voiſines l'une de l'autre, une différence qui eſt telle que les meilleures ſe payent quelquefois dix fois plus que les moindres, & que leur produit ſe ſoutient à-peu-près dans la même proportion ? D'où viendroit auſſi que les mêmes pieces de terre éprouvent en différens tems des variations ſi grandes

dans leur valeur ? J'ai vu des terres n'être vendues que le tiers de ce qu'elles l'avoient été vingt ans auparavant, & le contraire eſt arrivé préciſément avec d'autres terres qu'on a payées, de mon tems, dix fois plus cher qu'elles ne l'avoient été il y a cinquante ans (*a*). Le plus ou moins de ſoin & d'habileté employé à la culture de ces terres a pu

(*a*) Un Officier Général en réputation, qui a commandé en Franche-Comté, m'a nommé deux terres de cette province dont l'une, achetée 120 mille livres depuis le commencement du ſiecle, venoit d'être affermée à 36 mille liv., & l'autre, payée à-peu-près dans le même tems 180 mille liv. avoit été admodiée depuis peu pour 44 mille liv.

Note du TRADUCTEUR, *ainſi que toutes celles qui ne ſeront pas déſignées être de Mr.* YOUNG.

ſeul occaſionner de pareilles différences, & nous devons en conclure qu'il ne dépend que de nous de doubler la fertilité de nos campagnes & de nous ſouſtraire à cette dépendance dans laquelle nous avons vécu juſqu'à préſent. Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager fortement à réfléchir ſur les moyens qu'on pourroit mettre en exécution pour effectuer un ouvrage auſſi ſalutaire, & dont dès-lors la poſſibilité m'étoit ſuffiſamment connue. La facilité d'ouvrir mes vues à une ſociété de vrais patriotes, qui a choiſi cette matiere pour un des objets les plus importans de ſes travaux, devint pour moi un nouveau motif d'encouragement.

Mais puis-je préſumer qu'on écoutera mes avis ſur un point d'une auſſi grande importance ? Ne m'objectera-t-on pas

que je ſors de ma ſphere ; & que négligeant ce qui eſt de mon reſſort, je me hazarde de traiter un ſujet qui paroît étranger à ma profeſſion & oppoſé à mon genre de vie ? Ne m'alléguera-t-on pas que l'amélioration des terres exige une expérience dont je ſuis abſolument dépourvu, puiſque je ne poſſède pas en propre un ſeul pouce de terrein, & que les occupations de mon état ne me laiſſent pas aſſez de loiſir pour me rendre propre l'expérience de nos habiles économes, ſoit en viſitant leurs poſſeſſions & leurs travaux, ſoit en profitant de ce que leurs entretiens peuvent avoir d'inſtructif. Pour tâcher de diſſiper tout préjugé contre mon travail, je dois d'abord avertir que je ne l'ai entrepris que dans la droite & ſincere intention d'encourager ceux de

mes concitoyens, qui pourroient avoir sur cette matiere des vues plus étendues, & plus de loisir que moi à s'occuper d'un objet aussi essentiel pour notre pays ; je dois en second lieu prévenir le lecteur, que l'économie rustique a fait l'occupation favorite d'une bonne partie de ma vie. J'ai passé dans l'Abbaye de Cappel tout le tems qui s'est écoulé depuis ma neuvieme année jusqu'à ma seizieme, c'est de tous les âges de la vie celui où les objets laissent dans l'esprit les impressions les plus profondes. L'Intendance de cette Abbaye avoit été confiée par le Souverain à feu mon pere; un fonds d'une étendue aussi considérable, qu'on faisoit valoir sous mes yeux, me fournissoit une infinité d'occasions de m'instruire dans les différentes branches de l'économie rustique,

tant dans celles qui ont rapport à la culture des terres que dans ce qui concerne la maniere d'élever les beſtiaux. J'aſſiſtois à tous les travaux de la campagne, & il n'en eſt aucun que je n'aye voulu connoître à fond. A meſure que j'avançois en âge, je paſſois les heures de récréations, que mes études me laiſſoient, à converſer avec les payſans les plus ſenſés; nos entretiens rouloient ſur les défauts de notre Agriculture & ſur les moyens d'y remédier. J'éprouvois dès-lors, & cela par ma propre expérience, tous les avantages de la vie champêtre. Les beautés naturelles que la campagne me préſentoit de toutes parts faiſoient mes délices & m'inſpirèrent le choix d'une profeſſion étroitement liée avec l'étude & la contemplation de la nature. Je fus pénétré

d'avance de la vérité des éloges dont je trouvai depuis l'Agriculture comblée par les Grecs & par les Romains, dans leurs écrits immortels; j'éprouvois, je sentois déja tout le vrai de ces belles paroles du sage Socrate rapportées par Xenophon : „ Il n'est point d'hommes, même les „ plus heureux, qui puissent se passer „ de l'Agriculture. En excitant dans les „ ames l'activité & l'ardeur pour le tra- „ vail, elle y répand les voluptés les „ plus pures. Elle augmente nos riches- „ ses, elle exerce nos corps & nous met „ en possession de tout ce qui est conve- „ nable à un homme libre. Non seule- „ ment la terre rapporte à ceux qui la „ cultivent tout ce qui est nécessaire à „ l'entretien de la vie, elle leur fournit „ encore tout ce qui sert à l'ornement „ de nos personnes, de nos maisons &

„ de nos temples. Par ſon moyen les
„ exhalaiſons les plus douces viennent
„ affecter agréablement notre odorat, &
„ notre vue eſt égayée par les ſpectacles
„ les plus raviſſans & les plus variés.
„ L'Agriculture, car le ſoin d'élever les
„ animaux en eſt inſéparable, produit
„ encore une multitude de différens ali-
„ mens, tant pour les offrandes deſti-
„ nées aux dieux que pour notre pro-
„ pre uſage. Mais tandis qu'elle nous
„ accorde ſi libéralement cette abondan-
„ ce de toutes ſortes de biens, elle ne
„ permet pas que le repos & la molleſſe
„ en accompagnent l'uſage, elle exige
„ bien plutôt que nos corps, endurcis au
„ froid des hivers & à la chaleur des étés,
„ s'accoutument à endurer toutes ſortes
„ de travaux. Ceux qui mettent eux-
„ mêmes la main à l'œuvre, étant habi-

„ tués à travailler tout nuds, augmen-
„ tent conſidérablement par là leur force
„ & leur vigueur naturelle. L'Agricul-
„ ture en éveillant de grand matin ceux
„ qui cultivent ſoigneuſement leurs ter-
„ res, & en les obligeant à un exercice
„ vif & fréquent, les rend laborieux,
„ robuſtes & courageux. Car il n'eſt au-
„ cune ſaiſon qui n'ait ſon genre d'occu-
„ pation déterminé, ſoit pour la ville,
„ ſoit pour la campagne. A quoi l'on
„ peut ajouter que pour qui veut ſervir
„ ſa patrie en qualité de cavalier, l'Agri-
„ culture lui donne les moyens d'élever
„ des chevaux & lui apprend à s'en ſer-
„ vir. Préfère-t-on l'infanterie, l'Agri-
„ culture y rend propre en ce qu'elle en-
„ durcit le corps, augmente ſes forces &
„ exerce à remuer fréquemment la terre
„ & à donner la chaſſe aux bêtes ſauva-
„ ges.

„ ges. -- Quel eſt l'art qui accorde auſſi
„ libéralement toutes les néceſſités de la
„ vie à ſes favoris ? Quel eſt l'art qui
„ récompenſe auſſi-bien les ſoins qu'on
„ lui donne, & traite mieux ſes nourriſ-
„ ſons ? Où peut-on, plus facilement
„ qu'à la campagne, réſiſter à la rigueur
„ des hivers, au coin d'un bon feu, ou
„ par le moyen des bains chauds ? Où
„ trouve-t-on plus aiſément, dans les ar-
„ deurs étouffantes de l'été, la fraîcheur
„ des eaux, l'ombrage, & un air libre &
„ toujours agité ? --- Un homme libre
„ trouvera difficilement un emploi plus
„ ſatisfaiſant & un genre de vie plus gra-
„ cieux que celui d'agriculteur, qui le
„ rend d'ailleurs propre à toutes ſortes de
„ fonctions. C'eſt ici qu'on apprend tout
„ naturellement à exercer la juſtice,
„ puiſque le meilleur travail eſt toujours

„ le mieux récompenſé. L'Agriculture
„ nous enſeigne à nous aider réciproque-
„ ment, à ſecourir nos ſemblables, puiſ-
„ que ce n'eſt qu'à force de bras que les
„ champs ſe cultivent comme il faut.
„ C'eſt encore ici que le général apprend
„ à ſe faire obéir de ſes troupes, en
„ voyant exercer cet art ſur les ouvriers,
„ que l'on n'excite au travail qu'en gra-
„ tifiant la diligence & puniſſant la pa-
„ reſſe. Un bon laboureur n'eſt pas moins
„ dans l'obligation d'animer ſes ouvriers
„ qu'un général ſes ſoldats, & les eſcla-
„ ves ont au moins autant & même plus
„ beſoin que les hommes libres d'être
„ excités par l'eſpérance à faire de bonne
„ volonté leur devoir. C'eſt encore ici
„ que l'on apprend le mieux à révérer les
„ Immortels, puiſque c'eſt de leur di-
„ rection que tout dépend, & que la

„ grêle, la gelée, le froid, la sécheresse,
„ les orages, la peste & tant d'autres
„ maladies épidémiques enlevent les fruits
„ du travail le plus assidu, dirigé par la
„ prudence la plus consommée. C'est
„ donc à juste titre qu'on a nommé l'Agri-
„ culture la mere nourrice de toutes les
„ autres professions. Dès que l'Agriculture
„ fleurit, tous les autres arts fleurissent
„ avec elle; mais lorsque la nécessité
„ nous oblige à négliger nos campagnes
„ & à en abandonner la culture, tous
„ les autres travaux, tant sur terre que
„ sur mer, s'anéantissent en même tems.„

Ces vérités si dignes d'un sage, tel que Socrate, avoient, dès ma jeunesse, frappé, éclairé mon esprit. J'apprenois dès-lors à connoître à fond une branche bien importante du genre humain, que

l'orgueil insensé du grand monde n'envisage qu'avec mépris, & relègue dans une classe d'êtres fort inférieurs à la sienne. Cette classe, dont je veux parler, est celle des Cultivateurs, & la plus digne en effet de toutes les autres classes du genre humain, de l'attention du philosophe. L'humanité s'y vient offrir à ses regards dans un état de simplicité qui se rapproche de l'état de nature; il y démêle les propriétés de l'ame & ses différentes facultés, avec d'autant plus de facilité qu'il ne la voit point déguisée sous un fatras d'ornemens empruntés. Ici une étude réfléchie m'instruisit de cette grande vérité, savoir; que la véritable grandeur de l'homme se développe par-tout, & qu'il n'est point de condition si basse qui ne fournisse de ces ames de la premiere trempe, capa-

bles d'être emploiées à l'utilité générale. Je fus pareillement convaincu que dans tous les états la conviction intérieure d'avoir fait un uſage raiſonnable de ſes talens, le ſentiment des progrès que l'on a faits dans la route du bien, & cette joie pure, cette tranquilité d'eſprit qui en réſultent, deviennent conſtamment la récompenſe de la vertu. Par-tout j'ai rencontré de même tous les différens degrés & les différentes eſpeces de génie qu'on diſtingue dans le grand monde. Auſſi j'oſe dire que la claſſe des Cultivateurs a ſes Lycurgues, ſes Socrates, ſes Platons, ſes Homeres & même ſes Luciens; tout comme je ne puis diſſimuler qu'elle ne contienne de même tous les genres de vicieux & de méchans. L'eſpece humaine ne differe donc ici de ce qu'on appelle le grand

monde que dans les objets ſur leſquels les facultés de l'ame s'exercent. Ici donc mieux que par-tout ailleurs, on eſt à portée d'apprendre à connoître la nature de l'ame, & à ſe former de juſtes idées du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme. Ici j'appris encore à mépriſer la ridicule vanité des ſavans, qui s'imaginent que leurs vaſtes connoiſſances les élevent dans une claſſe d'eſprits d'un degré très-ſupérieur, tandis que leur entendement eſt le plus ſouvent offuſqué par les préjugés, & leur volonté aſſervie à l'eſclavage des paſſions, eſclavage que cette vanité, qu'ils tirent de leur ſavoir, décele déja ſuffiſamment aux yeux du vrai ſage. Dès-lors toutes les deſcriptions déſavantageuſes des mœurs & du génie de ces hommes, qu'il nous a plu d'appeller ſauva-

ges, me devinrent ſuſpectes, & je regrettai que nous n'euſſions pas plus de relations de voyages faites par des philoſophes capables d'examiner à fond la nature humaine telle qu'elle ſe trouve dans ces ſauvages, & de les enviſager avec des yeux éclairés & dépouillés de toute prévention. Je ſuis perſuadé que leurs découvertes auroient répandu de grandes lumieres ſur la théorie de l'ame, & fourni aux amis de l'humanité matiere à admirer pleins de reconnoiſſance la ſageſſe & la bonté du Créateur dans l'ordre ſelon lequel il a diſpoſé l'eſpece humaine. Nous trouverions que ces prétendus ſauvages ſeroient bien mieux fondés à traiter comme tels ces hôtes ſi policés qui ſont venus leur enlever leurs biens & leur liberté, & nous conviendrions ſans peine que ceux d'entr'eux

qu'on a fait participans des mœurs & des ſciences européennes agiſſent bien ſenſément, lorſqu'à la premiere occaſion qui ſe préſente ils retournent à la maniere de vivre ſimple & raiſonnable de leurs compatriotes.

APRÈS tout ce que je viens de dire ſur les agrémens & ſur l'utilité de la vie champêtre, trouvera-t-on mauvais, ſi dans ces heures de loiſir que le genre de vie le plus rempli d'occupations nous laiſſe toujours, je retourne encore quelquefois à ce qui faiſoit les délices de ma premiere jeuneſſe? Me blamera-t-on de chercher à étendre & à rectifier des idées utiles avec leſquelles je me ſuis familiariſé de bonne heure; de vouloir inſpirer à mes concitoyens du goût pour des occupations auſſi nobles,

& de leur offrir dans l'amélioration des terres un moyen de contribuer eſſentiellement à la proſpérité de notre chere Patrie ? Ne me ſera-t-il pas permis enfin de me délaſſer des travaux ſouvent ſi pénibles, de mon état, par un genre de récréation, dont l'utilité eſt ſi manifeſte ?

A l'attrait du plaiſir, que me procure l'étude de l'économie champêtre, vient ſe joindre celui du devoir. Appellé par état, en qualité de premier Médecin de la République, à veiller d'abord à la ſanté de ſes ſujets, je dois m'attacher particuliérement à connoître la différente maniere de vivre de chaque claſſe d'habitans ; enſuite, comme il m'eſt enjoint de pourvoir à la conſervation des beſtiaux, lorſqu'il ſe gliſſe parmi eux quelque maladie épidémique, la connoiſſance de

l'Agriculture me devient d'autant plus néceſſaire dans ces momens-là, que c'eſt presque toujours dans la conſtitution des prairies & des pâturages qu'il faut chercher la ſource de ces maladies. *L'Inſtruction* inſérée dans nos Mémoires *ſur la maniere de prévenir les maladies épidémiques des beſtiaux en remédiant aux vices des pâturages*, fournit une preuve de ce que j'avance. (*b*)

(*b*) Le Gouvernement de Zurich a voulu que cette inſtruction eût force de loi, & fût publiée comme telle dans tout le Canton. Le Magiſtrat de Basle s'eſt empreſſé à ſuivre ſon exemple. Les Mémoires dont il s'agit ici ſont ceux de la Société de Phyſique de Zurich, dont l'Auteur a été Secrétaire. Nous avons dit dans la Préface que l'Ouvrage que nous

C'EST ce double motif qui m'a inſpiré ce deſir ſi vif d'éclaircir & de développer, le plus qu'il ſe pourroit, nos idées ſur l'économie ruſtique de notre pays, ſur ſes défauts & ſur l'amélioration dont elle ſeroit ſuſceptible. En quoi je ſens, je le répete, combien je ſuis heureux de me trouver admis dans une ſociété qui fait de cette importante matiere l'objet principal & le plus fréquent de ſes conférences. C'eſt dans nos aſſemblées que je puis ſans autres ſecours m'inſtruire & profiter des importantes découvertes dont le zele le plus actif & le mieux entendu enrichit continuellement l'Agriculture dans presque

---

traduiſons faiſoit partie de ces mêmes Mémoires, ayant été lu dans une ſéance de la Société.

toutes les parties de l'Europe, & dont vous ſavez faire une heureuſe application aux beſoins actuels de notre Patrie.

J'AVOUERAI cependant que la maniere dont on s'y eſt pris juſqu'à préſent ne me paroît pas préciſément la meilleure. On ſe jette avec trop d'ardeur dans la nouveauté, & cela ſans avoir appris à bien connoître auparavant les méthodes anciennes. Les uns croient avoir atteint au but lorſqu'ils ont fait connoître aux Cultivateurs des herbages & des grains d'une eſpece nouvelle; d'autres lorſqu'ils ont propoſé des inſtrumens de labourage d'une nouvelle invention, ou une autre maniere de labourer; d'autres croient enfin qu'il ſuffit d'ouvrir de nouvelles branches d'économie inconnues juſqu'alors, comme par

exemple la culture des mûriers pour l'éducation des vers à ſoie. Je penſe au contraire qu'il faudroit avant tout commencer à étudier à fond la nature du pays ; prendre connoiſſance des moyens que les plus induſtrieux & les plus laborieux de nos économes mettent en uſage pour rendre leurs terres plus fertiles que les autres, & cela au point de leur faire produire ſouvent au delà du double de ce que leurs plus proches voiſins retirent des leurs ; il ne s'agiroit alors que de rendre la connoiſſance de ces moyens commune à tous les autres Cultivateurs. Enfin il faudroit tâcher de voir comment il ſeroit poſſible d'exciter une noble émulation parmi les habitans de la campagne. Telle ſeroit, ſelon moi, la voie la plus facile à prendre pour ramener les beaux jours de l'Agri-

culture parmi nous ; le génie le plus borné peut la ſuivre, ſans qu'aucun obſtacle l'arrête, tandis que les difficultés ſe préſentent en foule lorsqu'il s'agit de nouvelles inventions. Les uns croiroient, en les adoptant, inſulter à la mémoire de nos dignes ancêtres, qui nous ont transmis, diſent-ils, la maniere ordinaire de cultiver les terres, & qui par leur prudence, par leur amour pour le travail, & par tant d'autres qualités reſpectables, ſont bien dignes de nous ſervir d'exemple. D'autres accorderont que ces nouvelles découvertes ſont à la vérité fort avantageuſes pour de certains pays, mais ne conviennent point du tout à la conſtitution naturelle du nôtre. D'autres objecteront que toutes ces méthodes peuvent bien avoir leur prix à certains égards, mais que leur ſupério-

rité ſur la méthode ordinaire eſt ſi équivoque, qu'on peut au moins les regarder comme inutiles, &c.

AU lieu que ſi l'on ſe contentoit de propoſer la maniere de nos plus habiles Laboureurs pour modele à tous les autres, en les encourageant à la ſuivre, chacun pourroit ſe convaincre de la bonté de cette maniere par le témoignage de ſes propres ſens. Les expériences propres à s'aſſurer ſi cette maniere convient ou non à la nature du ſol, au climat, ſe trouvent toutes faites; & il ſera toujours facile de calculer à l'avance les avantages qu'on en peut retirer. D'ailleurs il faut convenir que malgré tout ce que nous avons dit en général de la décadence de l'Agriculture parmi nous, l'art de cultiver les terres n'eſt

rien moins qu'ignoré dans notre pays. Il ſuffiroit, je penſe, de perfectionner & de rendre d'un uſage plus commun les connoiſſances que nous poſſédons déja dans ce genre. Le voyageur qui traverſe la plupart de nos Cantons eſt étonné de la diverſité des productions qui s'offrent à ſes regards, dans un terrein ſi rude & ſi ſauvage; il a peine à concevoir comment on a pu raſſembler dans une auſſi petite étendue de pays toutes les productions de preſque tous les pays de l'Europe. Il traverſe des champs couverts de bled terminés de droite & de gauche par des vignobles; des forêts d'arbres fruitiers dérobent les villages à ſa vue; & il entend mugir de loin ſur les montagnes les nombreux troupeaux qu'elles nourriſſent. J'oſe même dire que bien des étrangers pourroient profiter

ter utilement des uſages & des méthodes des plus diſtinguées de nos économes. Il n'a peut-être manqué juſqu'ici que des écrivains à notre Patrie, pour lui acquérir quant à l'économie ruſtique la même réputation dont elle jouit, à ſi juſte titre, dans tous les autres genres.

JE ne prétends point, d'un autre côté, rien ôter au mérite de ceux de nos généreux concitoyens, qui ont employé une partie conſidérable de leur ſuperflu pour ſe procurer les inſtrumens d'Agriculture de nouvelle invention, qui ont fait venir des pays étrangers différentes eſpeces de ſemences pour des herbages d'un nouveau genre, des grains, des arbres, des arbuſtes que nous ne connoiſſions pas encore, & qui nous les ont communiqués, après en avoir fait

l'épreuve dans leurs terres. Des soins si généreux, dont notre pays a déja beaucoup profité, méritent sans doute des éloges & des remerciemens. C'est ainsi que l'on nous a fait connoître l'usage des pommes de terre, & celui du bled de Turquie ou mays & celui de la tourbe. Mais cette maniere de perfectionner l'Agriculture me paroît moins sûre & beaucoup plus lente que celle que je propose. Moins sûre, en ce que les savans défigurent presque toujours les choses dans leurs écrits. Les objets qu'ils veulent louer sont souvent grossis beaucoup au delà de la réalité, & leur imagination domine beaucoup trop dans leurs descriptions. Ce n'est d'ailleurs que d'après le résultat d'une longue suite d'expériences que l'on peut être assuré que telle ou telle nouveauté convient à tel pays, &

si, exécutée en grand, elle est, toute compensation faite, plus avantageuse que l'ancienne pratique. Les essais réussissent d'ordinaire à merveille dans un jardin bien soigné ; mais lorsqu'on en veut rendre l'application générale, l'utilité prétendue s'évanouit & se trouve absorbée par les frais du travail. (c) J'ai dit

(c) „ Que de circonstances délicates dans „ chaque expérience ! Quel changement „ ne produit pas une différence légere „ dans ces circonstances ! Combien ne „ faut-il pas avoir fait d'observations „ exactes sur la chaleur & sur le froid, „ sur la sécheresse & sur l'humidité, &c. „ avant qu'on puisse être assuré du succès „ général d'une expérience ! Qu'il est „ rare qu'on puisse répéter plusieurs fois „ de suite des expériences qu'on ne sau-

auſſi que les inventions nouvelles ſont très-lentes dans leurs effets ; ces nouveautés ne ſont utiles qu'autant qu'elles ont paſſé en habitude ou en coutume générale. Or il faut bien des années pour convaincre le payſan des avantages qu'on lui propoſe, pour le faire renoncer à ſes anciens préjugés & pour lui faire changer, en faveur d'une méthode nouvelle, la routine qu'il a héritée de ſes peres.

JE n'ai rien trouvé de plus ſage ſur cette matiere que le conſeil de Socrate dans Xenophon. "J'ai employé, dit-il,

„ roit faire qu'une fois l'année, & que „ la vie de l'homme eſt courte pour une „ ſi pénible & ſi longue entrepriſe !„ *Voyez les principes de l'Agriculture & de la végétation de M.* HOME.

„ une attention toute particuliere pour
„ connoître à fond ceux qu'on eſtimoit
„ les plus ſages & les plus prudens dans
„ chaque genre de profeſſion. Étonné
„ de voir que parmi les gens qui s'oc-
„ cupoient des mêmes choſes, les uns
„ reſtoient dans la miſere, tandis que les
„ autres s'enrichiſſoient conſidérablement,
„ je trouvai cette obſervation digne des
„ recherches les plus exactes & de l'exa-
„ men le plus rigoureux. Les ſoins que
„ je me donnai m'éclairerent ſur la vé-
„ ritable cauſe de cette différence. Je
„ vis que ceux qui travailloient ſans ré-
„ flexion, & comme au jour la journée,
„ ne devoient s'en prendre qu'à eux-mê-
„ mes de leur miſere. Ceux, au con-
„ traire, qui toujours fondés ſur des
„ principes ſtables & réfléchis, & guidés
„ par des vues ſaines & déterminées,

„ joignoient dans leurs travaux l'aſſiduité
„ à l'attention, l'ordre à l'exactitude, ſe
„ rendoient le même labeur plus facile,
„ plus promt & infiniment plus lucratif.
„ Quiconque ira à l'école de ces derniers
„ augmentera ſon bien ſans que rien
„ puiſſe jamais le rebuter, & amaſſera
„ des tréſors, quand même une Déité
„ malfaiſante s'armeroit contre lui. „

JE FIS la découverte d'un de ces hommes tels que Socrate nous les dépeint, dans la perſonne de Jaques Gouyer, natif de Wermetſchweil dans la paroiſſe d'Uſter. J'en dois la connoiſſance à M. Vœgueli mon cher & digne ami, avec qui je m'étois entretenu ſouvent ſur ce qu'on pourroit faire de mieux en faveur de l'Agriculture dans notre chere Patrie. Mon ami ne pouvoit me

faire un préſent plus précieux, aucun ſervice ne mérita mieux toute ma reconnoiſſance ; & jamais rien ne m'a donné autant de ſatisfaction que le commerce de ce rare & ſingulier perſonnage. Cet homme offrit à mon admiration les facultés les plus relevées de l'ame humaine dans cet état de ſimplicité noble & touchante, ſans fard, ſans appareil, telles en un mot qu'elles ſortent des mains de la nature. La deſcription détaillée que je vais donner de ſon ménage m'a paru renfermer, d'après l'avis du ſage Socrate, tout ce qu'il y a de plus inſtructif ſur la maniere de perfectionner la culture des terres. Heureux ſi mes efforts peuvent exciter une noble émulation parmi nos cultivateurs. Les juſtes louanges dont nous comblons celui que nous propoſons pour modele, les hom-

neurs que nous rendons à ſes rares qualités, feront du moins connoître aux gens de la campagne que lorſqu'ils voudront remplir les devoirs de leur état avec intelligence & avec aſſiduité, ils s'attireront comme lui la bénédiction du ciel, avec l'eſtime & l'approbation générale de tous les hommes.

EN décrivant la conduite économique de cet homme rare, je le déſignerai conſtamment ſous le nom de Kliyogg (petit Jaques) le ſeul nom ſous lequel il ſoit connu des habitans de ſa contrée. Tout en lui, juſqu'aux moindres traits qui ſervent à le caractériſer, offre un tableau dont l'enſemble eſt ſi admirable, que je me ſaurois très-mauvais gré d'en altérer la vérité, en y ajoutant la moindre circonſtance acceſſoire. Je n'ai point à

tracer le portrait d'un homme qui, séduit par la fréquentation des habitans de la ville, ait jamais prétendu s'élever au dessus de son état de paysan, quelque mépriſé qu'il soit ; encore moins un homme que le commerce des gens de lettres ou la connoiſſance des livres ait érigé en demi-ſavant. Kliyogg doit tout ce qu'il eſt à la nature, à ſes propres réflexions & rien du tout à l'art. Content de ſon lot il a conſtamment refuſé juſqu'au moindre emploi de ſon village.

IL vit avec un de ſes freres ; les deux familles, quoique nombreuſes, ne forment qu'un ſeul ménage. Kliyogg a ſix enfans pour ſa part, & ſon frere en a cinq ; tous les onze, à la réſerve d'une fille à peine nubile, ſont encore en bas âge. A la mort du pere de notre labou-

reur, ſa ſucceſſion fut partagée entre cinq freres. L'ainé prit ſa part en biens fonds ; deux autres freres eurent leur portion en argent, & nos deux aſſociés reſterent poſſeſſeurs par indivis d'un héritage d'environ 94 arpens, dont voici la diviſion :

En prairies	15	arpens ou journels (*d*).
En terres labourables	45	
En pâtures	24	
En bois	10	
Total	94	

LE tout pouvoit valoir 20000 livres ; & ſe trouvoit hypothéqué à la mort du pere

(*d*) Les arpens du Canton de Zurich varient entre 30000 à 36000 pieds de Roi quarrés.

pour 10000 liv. Outre cela nos deux freres furent obligés, comme nous l'avons dit, de liquider en faveur de deux cohéritiers les portions assignées sur ce fonds de terre ; mais l'un d'eux mourut peu de tems après, & nos deux freres associés hériterent, en vertu de son testament, chacun un tiers de la somme qu'ils avoient délivrée au défunt. Il leur resta 2500 l. à payer encore à leur cadet, de sorte que cet héritage, de 20000 l. au plus, se trouvoit hypothéqué pour 12500 l. Cette dette paroit sans doute énorme, & tous les laboureurs des environs jugeoient avec bien de la vraisemblance que nos deux freres succomberoient bientôt sous un pareil fardeau. Pouvoit-on présumer autrement d'une entreprise aussi hardie ? On les voyoit se charger d'un bien sur le produit duquel il falloit prélever annuelle-

ment pour le moins 500 liv. pour l'intérêt de la dette, & ce bien se trouvoit d'ailleurs dans un tel état de dégradation qu'il paroissoit impossible de le remettre sans des dépenses très-considérables. On ajoutoit à cela qu'un ménage tel que le leur, où il y avoit tant de bouches à nourrir, & si peu de bras à employer, exigeroit une grosse consommation, & donneroit trop peu de secours pour mettre en valeur un héritage d'une pareille étendue ; ce qui, disoit-on, réduiroit nos deux freres à recourir aux journaliers, que les manufactures, dont cette contrée abonde, rendent excessivement chers. Tant d'obstacles réunis firent sur Kliyogg l'effet qu'ils devroient produire sur chaque homme, & qu'ils produisent toutefois si rarement ; ils l'animerent à redoubler d'ardeur & d'application pour les vaincre

tous. Il ſongea bien ſérieuſement aux moyens de remettre ſon héritage en valeur, & s'y porta gaiement & ſans délai. Dieu bénit ſa conſtance, & l'envie la plus forcenée eſt obligée de convenir que notre ſage économe a ſu, ſans aucun ſecours étranger & ſans contracter de nouvelles dettes, améliorer conſidérablement ſon fonds. En même tems ſes enfans, abondamment pourvus de tout leur néceſſaire, croiſſent en ſanté, en vigueur, & lui donnent tout lieu d'eſpérer qu'ils pourront dans peu l'aider à augmenter ſon bien avec encore plus de ſuccès. Les rentes qu'il eſt obligé de faire ſe trouvent payées au jour nommé, & ſes épargnes l'ont mis en état de pouſſer toujours plus loin ſes améliorations, & même d'acheter de tems en tems quelque nouvelle piece de terre. Cet exemple ne détruit-il pas ce préjugé

où l'on eſt, que la multiplicité des dettes, dont un bien eſt ſurchargé, en rend l'amélioration impraticable, & jette, dit-on, le cultivateur dans l'impuiſſance de ſe procurer les uſtenſiles & les engrais dont il a beſoin.

VOICI l'état des beſtiaux que Kliyogg entretient dans ſon étable.

4	Vaches.
3	Bœufs.
1	Cheval.
2	Porcs.
Total 10	Pieces.

LES vaches ſont de la moyenne taille, comme en général elles le ſont toutes dans ces environs-là, mais bien entrete-

nues & très-bien en lait. Il estime les deux moindres 50 liv., une moyenne 60 liv. & la plus forte 70 liv. Tout le lait que ces quatre vaches fournissent se consomme dans le ménage. Leur nourriture se monte, selon son calcul, non compris l'herbe qu'elles mangent pendant l'été, à deux voitures de foin par an pour chaque vache.

LES bœufs sont de la bonne taille & du prix de 125 liv. Quoiqu'ils travaillent beaucoup, ils ne laissent pas d'être en embonpoint. Leur consommation annuelle peut aller à trois voitures de foin pour chaque bœuf. Kliyogg trouve son compte à tenir quelques-uns de ces animaux à l'engrais; il en achete tous les ans deux ou trois pour cet usage, qu'il paie ordinairement 100 liv. la piece. Chaque

bœuf lui coûte dans les deux mois & demi que dure l'engrais une voiture & demie de fourage, évaluée sur le pied de 20 liv. la voiture, & revendant chaque bœuf gras 140 liv., il ne lui reste à la vérité qu'une pistole de la piece ; & ce profit, tout mince qu'il est, n'est même pas toujours assuré ; souvent il arrive que l'animal ne profite point ou que le prix des bestiaux vient à baisser. Aussi ce n'est point là-dessus que Kliyogg s'attend à gagner ; il se propose un bénéfice plus réel dans l'augmentation de son fumier pour l'engrais de ses terres.

IL trouve que son cheval lui est plus à charge qu'utile, & paroît déterminé à s'en défaire, & du produit de cette vente augmenter le nombre de ses bœufs. L'entretien d'un cheval est, dit-il, très-coûteux ;

coûteux : cet animal conſomme autant de foin qu'une vache ; outre l'avoine qu'il lui faut de plus on doit encore compter au moins une piſtole par an pour le ferrage. De plus le cheval en vieilliſſant diminue de prix, au lieu qu'un bœuf dans ce cas-là ſe met à l'engrais, & ſe revend avec quelque bénéfice. En un mot il a ſupputé qu'on pouvoit entretenir deux bœufs avec ce qu'il en coûtoit pour un cheval (*e*); on peut dire encore que le

(*e*) Cette ſuputation de notre cultivateur eſt très-remarquable, & mérite toute l'attention de nos fermiers Anglois, & de ceux de toutes les nations, qui ſont dans le cas de ſe décider ſur la préférence à donner aux chevaux ou aux bœufs dans les travaux de l'Agriculture. Kliyogg, avant d'être parvenu à déter-

fumier de cheval n'eſt pas à beaucoup près d'un auſſi bon uſage pour les terres que celui des bêtes à cornes.

---

miner cette différence dans l'entretien des chevaux & des bœufs, eſt certainement entré dans de très-petits détails, qui n'ont pu qu'échapper aux économes d'un ordre ſupérieur. Il employoit lui-même ces animaux, lui-même les nourriſſoit ; tout paſſoit par ſes mains ; il voyoit tout par ſes yeux. Combien ſon opinion à cet égard ne doit-elle pas par conſéquent inſpirer de confiance ! Combien ne devons-nous pas la regarder comme plus certaine que toute autre ! Cette proportion de 2 à 1 donne aux bœufs une ſupériorité prodigieuſe & abſolument déciſive. Une pareille découverte, qui manquoit aux agriculteurs, doit ſe graver profondément dans leur mémoire & paſſer en principe. *Note de M. Young.*

LE profit que Kliyogg retire de ſes beſtiaux conſiſte donc préciſément ; 1°. dans le beure & le lait pour ſon ménage. 2°. dans le travail qu'il leur fait faire. 3°. dans leur fumier. Il regarde avec raiſon ce dernier article comme la baſe fondamentale de l'amélioration des terres. En conſéquence il a toujours mis tous ſes ſoins & toute ſon attention à augmenter ſes fumiers ; il y a ſi bien réuſſi qu'avec le petit nombre de ſes beſtiaux, il en ramaſſe annuellement 100 tombereaux, tandis que dans les commencemens il en faiſoit à peine la moitié, quoiqu'il ne le cédat dès-lors à cet égard à aucun payſan de ſon village. Il infere de-là qu'on entretient communément un trop grand nombre de beſtiaux. Cette obſervation me parut au premier coup d'œil des plus extraordinaires. J'en fus ſur le point de

ſoupçonner mon philoſophe de n'être qu'un homme à paradoxes & à ſingularités; mais l'explication qu'il me donna de cette énigme me ſatisfit & me détrompa. Lorſqu'on eſt chargé, me dit-il, d'un trop grand nombre de beſtiaux, on eſt forcé pendant l'été de les envoyer pâturer hors de l'étable le plus qu'il eſt poſſible; voilà donc autant de fumier de perdu pour la baſſe-cour. La maigreur des pâturages fait conſidérablement diminuer le lait des vaches; & l'on ne remédie à cette diminution qu'en leur rempliſſant la créche de fourage verd, lorſqu'ils rentrent à l'étable; c'eſt ce qui abſorbe une grande partie de la proviſion de l'hiver. Faute de foin on eſt obligé d'y ſuppléer par de la paille, matiere précieuſe qui doit être entiérement réſervée pour les fumiers, ſans leſquels il

n'y a point d'amélioration à eſpérer ; d'ailleurs la mauvaiſe nourriture, à laquelle les beſtiaux ſont alors réduits, devient la ſource d'une infinité de maladies. C'eſt ainſi que le judicieux Kliyogg me fit appercevoir une des principales cauſes de la décadence où tombe notre Agriculture. Il eſt en effet très-ſûr que nombre de nos cultivateurs entretiennent plus de beſtiaux qu'ils n'en ſauroient nourrir convenablement pendant l'hiver. Les terres & les prairies dès-lors ſont privées d'une partie de leurs engrais ; ces beſtiaux ſont affoiblis par le manque de ſubſiſtance, ſur-tout vers le printems ; les uns manquent de lait, les autres n'ont plus de vigueur pour le travail, & périſſent ſouvent par diverſes maladies ; triſtes vérités que l'expérience ne confirme malheureuſement que trop.

Notre ſage économe ne tient donc qu'autant de beſtiaux qu'il en peut nourrir largement toute l'année, avec le foin & l'herbe qu'il recueille. Sa paille eſt ménagée avec le plus grand ſoin & réſervée uniquement pour la litiere, qui eſt tellement prodiguée dans ſon étable qu'on y enfonce juſqu'aux genoux (*f*).

De plus il a ſoin de ramaſſer dans toute l'étendue de ſa poſſeſſion toutes les matieres propres à faire de la litiere, des feuilles d'arbre, des feuilles de jonc, de la mouſſe &c. Les branches les plus

(*f*) Excellente & admirable pratique! La quantité d'engrais qu'on peut raſſembler par ce moyen, & lorſqu'on a de la litiere en abondance à ſa diſpoſition, eſt étonnante. *Note de M. Young.*

menues & les piquans des pins & des ſapins lui fourniſſent ſurtout une ample proviſion de ces matieres, & il emploie à les préparer la plus grande partie des heures qu'il ne donne pas au labourage. Ce genre d'opération lui parut bientôt d'une telle importance, eu égard à ſes engrais, que de toutes les parties de ſon travail, c'eſt celle où il regrette le plus de manquer d'aſſiſtance ; auſſi attend-il, comme une faveur ſignalée du ciel, le moment où ſes enfans pourront l'aider ; tant il eſt perſuadé qu'il ne lui manque que des bras pour ſe procurer 50 tombereaux de fumier de plus, ſans augmenter pour cela le nombre de ſes beſtiaux.

C'eſt donc pour ſe procurer de pareilles augmentations de fumier, que cha-

que automne, au renouvellement de la lune, il s'enfonce dans ſes bois, pénètre dans toutes les brouſſailles de pins & de ſapins, & coupe avec une ſerpe tous les rejetons qui lui paroiſſent inutiles; il élague auſſi tous ceux qu'il laiſſe ſur pied, & retranche hardiment toutes les branches inférieures des jeunes arbres; il en fait des faſcines, les tranſporte chez lui, & les dépoſe ſous un hangar juſqu'au tems où il juge à propos de les employer. Dans ſes heures de loiſir & pendant les longues ſoirées d'hiver, il prépare ces branchages pour l'uſage auquel il les deſtine; ce travail agréable & peu pénible lui tient lieu de recréation. Il détache avec la ſerpe les menues branches des plus groſſes, & dépouille le ſapin de ces piquans qui lui tiennent lieu de feuilles; il met tout cela en

différens tas qu'il réſerve pour la litiere, le bois le plus gros & le plus dur eſt mis de côté pour le chauffage. C'eſt ainſi qu'il ſe procure une grande quantité de matieres les plus propres à faire d'excellent fumier : matieres qu'on laiſſe d'ordinaire pourir inutilement dans les bois, ce qui eſt autant de pertes réelles pour l'Agriculture. Cette découverte vaut à notre Kliyogg un vrai tréſor, dont la connoiſſance étoit comme ignorée ou dans l'oubli parmi nous. L'on trouve à la vérité, dans la deſcription que M. Zelweguer nous a donnée de la façon de cultiver les terres dans le Canton d'Appenzell, qu'on y répand des branchages de pin & de ſapin ſur les grands chemins, où foulées aux pieds par les paſſans ou par les animaux, elles acquierent un commencement de pourri-

ture & ſe convertiſſent en une ſorte de fumier de très-médiocre qualité. Mais Kliyogg qui a ſenti le vice de cette méthode a ſû convertir les mémes matieres en un fumier excellent, ce qui ſemble d'abord très-difficile ; on ſait que les ſucs réſineux & aromatiques contenus en abondance dans les piquans du ſapin s'oppoſent fortement à leur putréfaction. Mais de quels obſtacles une attention réfléchie, ſecondée par l'amour du travail, ne vient-elle pas à bout ? Kliyogg ſurmonta ceux-ci en s'aſſujettiſſant à de certaines regles dans la maniere de préparer la litiere à ſes bêtes, & en donnant un ſoin tout particulier à ſes dépôts de fumier.

Quant au premier article, il laiſſe ordinairement pendant huit jours la mê-

me litiere ſous ſes beſtiaux, & chaque jour il en répand de fraiche par deſſus ; de ſorte que cette litiere eſt bien imbibée par les excrémens, & acquiert un degré de fermentation très-ſenſible avant d'être tranſportée ſur le tas de fumier. On peut former contre cette pratique une objection, que je ne pus m'empêcher de lui faire moi-même ; ſavoir, que les fortes exhalaiſons de cette litiere fermentée doivent nuire à la ſanté du bétail. Mais il m'aſſura que l'expérience lui enſeigne le contraire, & graces au Ciel, il a toujours eu les beſtiaux les plus ſains & les plus vigoureux. D'ailleurs ſa méthode n'empêche pas qu'ils ne ſoient tenus proprement, puiſqu'il a ſoin de répandre chaque jour de la litiere fraiche ſur celle qui ſe trouve déja gâtée, & ſes beſtiaux en ſont mieux couchés & plus chaudement.

Il s'astreint ensuite à suivre toujours le même ordre dans la distribution de ses litieres, il en arrange chaque espece, par couches distinctes, sur le tas de fumier; afin que celles où la fermentation se fait le plus promtement accélèrent la pourriture des couches qui sont plus lentes à fermenter. Il commence donc en automne à mettre pendant deux mois de suite de la paille sous ses bestiaux; deux autres mois il leur met des menues branches & des piquans de pin & de sapin; il emploie ensuite de nouveau la paille ou des feuilles de jonc avant d'en revenir aux piquans ou rejettons du sapin, & ainsi de suite.

Voyons à présent la maniere dont il gouverne ses meules de fumier. Il apporte tous ses soins pour empêcher qu'il ne

le deſſeche, de peur que la fermentation ne ſoit tout à coup ſupprimée. Le célebre M. de Réaumur, dans ſon traité ſur la maniere de faire éclore les œufs par le moyen du fumier ou par la chaleur des fours, avoit obſervé que quand la chaleur du fumier diminuoit, il ſuffiſoit de l'arroſer avec de l'eau pour y exciter une nouvelle fermentation. La ſagacité de notre Kliyogg lui a fait découvrir de même que pour obtenir un fumier bien pourri, il s'agiſſoit ſeulement de le maintenir par de fréquens arroſemens dans une fermentation continuelle. Il a creuſé pour cet effet, près de ſes tas de fumier, ſept grands trous quarrés, qu'il a fait garnir de planches en forme de caiſſe; c'eſt dans ces trous qu'il laiſſe corrompre l'eau dont il a beſoin pour toutes ces différentes opé-

rations. Après avoir couvert le fond de ces caiſſes de fumier de vache bien fermenté, & jetté par deſſus une aſſez grande quantité d'eau bouillante, il acheve de les remplir d'eau fraîche ſortant du puits. Par ce moyen il fait prendre à cette eau, en trois ſemaines, un degré de corruption qu'elle n'auroit pas en deux mois ſans l'uſage de cette eau bouillante. Cette méthode lui fournit continuellement une quantité étonnante d'eau corrompue, tant pour l'amélioration de ſes terres & de ſes prés, que pour entretenir ſes meules d'engrais dans un état conſtant d'humidité (*g*).

(*g*) Que les amateurs de l'Agriculture comparent avec ce que nous rapportons ici la ſection V, part. II, de l'excellent ouvrage du Dr. Françoiſ Home, que

Mais comme cette pratique exigeoit des fraix & des travaux qui pouvoient forc

---

nous avons cité plus haut; ils seront sûrement frappés du rapport exact de la pratique de notre judicieux laboureur avec les préceptes que le célebre Docteur y donne comme nouveaux, & dont Kliyogg ne doit la découverte qu'à sa propre sagacité, tandis que M. Home appuye ses instructions sur ses profondes connoissances en Chymie. " Faisons, „ dit-il page 61, quelques observations „ pratiques sur la maniere de faire les „ tas de fumier; car c'est un objet de „ la plus grande importance, & sur le- „ quel les fermiers (& quels fermiers! „ des fermiers anglois!) paroissent fort „ peu instruits. Les végétaux secs ont „ besoin d'un degré considérable d'humi- „ dité avant qu'ils puissent pourrir. Je

bien surpasser le profit, il a trouvé moyen de réduire la peine & la dépense autant qu'il

„ suis persuadé qu'on tient ordinaire-
„ ment les tas de fumier trop secs. ----
„ L'excès d'humidité n'est pas moins
„ préjudiciable. Pour remédier à cet in-
„ convénient, il sera bon de pratiquer à
„ côté des tas de fumier des trous dont
„ le fond soit revêtu de terre glaise, où
„ l'eau qui est de trop puisse s'écouler,
„ & d'où l'on puisse la rejetter sur le
„ fumier quand on le jugera à propos.---
& page 63. „ Il y a des levains pour
„ la fermentation putréfactive comme
„ pour la fermentation vineuse. Stahl
„ nous assure qu'un corps en pourriture
„ la communique facilement à un autre
„ qui en seroit exemt, parce que celui
„ qui éprouve déja ce mouvement in-
„ terne de ses parties occasionne faci-

qu'il étoit poſſible de le faire. Il appelle cela dans ſon langage, *aller par le plus court*, & il en a fait ſa maxime fondamentale dans toutes ſes opérations. Il commença, pour l'objet dont nous parlons, par creuſer un puits dans ſon verger, tout près de ſa blancherie, à une certaine élévation; afin qu'au moyen d'un conduit de bois, il puiſſe faire aller, en droiture & ſans aucun travail,

„ lement la même agitation dans l'autre
„ corps, qui, quoiqu'en repos, ne laiſſe
„ pas d'avoir une tendance vers ce mou-
„ vement. --- Si l'on conduit le piſſat
„ des chevaux & des bêtes à cornes
„ dans des réſervoirs, qu'on l'y laiſſe
„ fermenter quelque tems, & qu'enſuite
„ on le jette ſur le tas de fumier, la
„ fermentation s'y fera plus promte-
„ ment. „

toute l'eau dont il a beſoin, du puits à la chaudiere. Ses réſervoirs d'eau croupie ont été creuſés pour la même aiſance au deſſous de ſes écuries & de ſes remiſes. Il a auſſi pratiqué vers la partie la plus baſſe de ſon tas de fumier un trou aſſez profond pour recevoir toute l'eau qui s'en écoule. Ce qui lui donne la facilité d'arroſer plus fréquemment ſes fumiers, ſans rien ôter à ſes terres de la quantité d'eau corrompue qu'il leur deſtine.

Cette méthode d'arroſer le fumier lui ſuggéra l'idée de réduire en pourriture les menues branches de ſapin, ſans les faire ſervir auparavant de litïere. Il les met en monceaux bien preſſés, les couvre de terre, pour empêcher l'évaporation, & arroſe journellement ces mon-

ceaux avec ſon eau croupie, juſqu'à ce que le tout ſoit converti en bon terreau.

Il eſt ſi fort convaincu de l'efficacité de la chaleur pour accélerer la putréfaction, qu'il croit que tout terrein, même le plus ſtérile, eſt ſuſceptible d'être fertiliſé en y mettant le feu (*h*). Il infère d'après les mêmes principes qu'une année dont l'été aura été bien chaud & bien ſec ſera ſuivie d'une année très-fertile. Le chaud, dit-il en ſon

(*h*) Il eſt bon d'obſerver que toute terre ferrugineuſe ne ſouffre point le feu, & en devient au contraire plus ſtérile qu'elle n'étoit. On aura donc grand ſoin de s'aſſurer auparavant de la qualité de la terre, par les épreuves ordinaires qu'on ne ſauroit trop perfectionner.

langage, pourrit & engraiſſe (*i*). Il me prédit en conſéquence, vers le milieu de

(*i*) On ſe convaincra de la juſteſſe de l'obſervation de notre judicieux laboureur, ſi l'on conſidere que tous les pays où la chaleur, ſans être exceſſive, eſt cependant beaucoup plus forte que dans nos climats, ſont beaucoup plus fertiles, à égalité de ſol & de travail, que ceux que nous habitons. Hérodote aſſure que dans la Babylonie le terrein produiſoit deux & juſqu'à trois cent pour un. Pline dit que dans la Lybie le boiſſeau de bled rendoit cent-cinquante pour un. Les terres du Chili produiſent ſoixante, quatre-vingt & même juſqu'à cent pour un. La fertilité eſt encore plus grande dans certains cantons du Pérou. Il y en a où l'on recueille juſqu'à quatre ou cinq-cent pour un de toutes ſortes de grains.

l'hiver 1759, qu'on recueilleroit l'été ſuivant trois gerbes, où l'on n'en avoit juſqu'alors recueilli que deux. L'événement juſtifia ſes prédictions; tout comme la fertilité de l'année courante (1761)

M. Adanſon, ſavant Naturaliſte, attribue à la chaleur l'extrême fertilité des ſables du Sénégal. Il aſſure y avoir ſemé pluſieurs ſortes de légumes, dont il a fait plus de douze récoltes dans la même année. On connoit la fertilité toujours ſubſiſtante de la Sicile, de l'Egypte, de la partie ſeptentrionale de l'Afrique, & celle dont ſeroient ſuſceptibles les royaumes de Corſe & d'Eſpagne, dont l'un contenoit autrefois trente-deux villes & l'autre nourriſſoit cinquante-deux millions d'habitans. Qu'on ſe rappelle l'ancienne fertilité & la population de la terre ſainte; qu'on jette un coup

juſtifie de nouveau une prédiction toute pareille, qu'il fit immédiatement après la ſéchereſſe que l'on éprouva pendant l'été dernier. Il ſe trouvera en effet que la plus grande partie des fruits de la terre auront encore plus rendu cette année que les précédentes, ſi l'on met en ligne de compte le tort que leur ont fait les vents du Nord qui ont ſoufflé au commencement d'Avril.

Notre infatigable cultivateur ne ſe borne pas même à cette grande quantité de fumier qu'il a l'induſtrie de ſe procu-

---

d'œil ſur la Chine & ſur certaines provinces de l'Inde & de la Perſe, & qu'on obſerve enfin que le fumier, toute proportion gardée, ne ſauroit être auſſi abondant en ces pays-là, ni les hommes auſſi laborieux que dans nos contrées.

rer d'un auſſi petit nombre de beſtiaux ; chaque année il achete encore pour 35 liv. de fumier de ſes voiſins, à raiſon de 5 liv. le tombereau, il y joint 6 tonneaux de cendres de tourbe, ſur le pied de 2 liv. 10 ſ. le tonneau, qui contient 4 muids : il trouve que l'effet de ces deux matieres eſt en raiſon exacte de leur prix.

Non content de tout cela, il tourne encore ſon attention ſur d'autres moyens de ſe procurer des engrais. C'eſt dans cette vue qu'il s'eſt tranſporté dans le bailliage de Regenſperg, où l'on emploie avec beaucoup de ſuccès pour l'amélioration des terres, la marne qu'on y trouve en abondance au pied du Laguerberg. Il voulut connoître à fond la nature de cet engrais & la maniere de s'en ſervir. Ce genre d'amélioration lui pa-

rut ſi bon que de retour chez lui il fit tous ſes efforts, mais envain, pour trouver de la marne dans ſon voiſinage. Il eſt facheux que ce digne cultivateur ait ignoré juſqu'à préſent l'uſage de la ſonde, ſi commode pour ces ſortes de recherches. Au défaut de marne ſon induſtrie lui a fait découvrir une ſorte d'engrais dont les effets reviennent à peu près au même : c'eſt un menu gravier dont nous détaillerons la nature & l'uſage, lorſque nous parlerons de la maniere dont Kliyogg prépare ſes champs à bled. Il trouve encore dans les gazons enlevés de deſſus la ſurface des pâtures ou des jacheres, qui ont pouſſé beaucoup d'herbe, une matiere très-propre, lorſqu'elle eſt bien préparée, à ſervir d'engrais. Cette préparation conſiſte à laiſſer ces gazons pendant deux ans en

plein air : exposés ainsi à ses influences & aux intempéries des saisons, ils se pourrissent & peuvent être employés avec succès sur les prairies comme sur les champs. Jamais aucun préjugé ne lui fait rejetter de nouvelles ouvertures, il les juge toutes dignes d'être approfondies & en témoigne sa reconnoissance à ceux qui les lui communiquent. Il pense qu'en général tout mélange de deux terres differentes peut tenir lieu d'engrais, quand même elles ne différeroient que par la couleur. Il croiroit donc avoir amendé un champ, lorsqu'il auroit pu y transporter, à peu de frais, de la terre d'un autre champ. Ainsi encore une terre légere est améliorée selon lui par une terre pesante ; une terre sablonneuse par une terre glaise ; une terre glaise bleue par une terre glaise rouge &c.

C'EST dans ces différens moyens de ſe procurer des engrais, & dans les ſoins continuels qu'il ſe donne pour y parvenir, que notre judicieux laboureur fait conſiſter la baſe fondamentale de l'Agriculture. Auſſi n'eſt-il pas douteux qu'on ne parvienne plus aiſément & plus ſûrement à fertiliſer la terre par le moyen des engrais que par la multiplicité des labours (*k*), quoique M. Tull ait pré-

(*k*) Ce point d'économie, qui a fort partagé les opinions dans la claſſe ſupérieure des cultivateurs, ne ſera pas ſitôt décidé entr'eux. Les grands eſprits ſe prêtent difficilement à une entiere conviction. Mais en attendant les gens ſans préjugés feront très-bien de s'en rapporter entiérement, en pareil cas, à des gens qui ne ſont préoccupés d'aucun ſyſtême. Le

tendu avoir démontré que ce dernier moyen étoit suffisant. Accordons lui que les engrais ne fassent autre chose qu'échauffer la terre & la rendre plus poreuse au moyen de la fermentation qu'ils excitent; mais ne produiront-ils pas mieux cet effet, par leur facilité naturelle à pénétrer jusqu'aux moindres molécules de la terre à laquelle ils s'allient, qu'une simple division de ces mêmes molécules opérée par un brisement purement méchanique ? A quoi l'on doit

---

témoignage de Kliyogg dans cette affaire s'accorde avec celui des meilleurs agriculteurs, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours; & j'en ai éprouvé la certitude dans plusieurs centaines d'expériences que j'en ai faites tant sur des terres graveleuses que sur des terres argileuses. *Note de M. Young.*

encore ajouter que les parties oléagineuſes & ſalines, contenues dans le fumier, ne contribuent pas médiocrement à la nourriture des plantes. Il n'en eſt pas moins certain que la réunion des deux manieres ſeroit tout ce qu'il y auroit de plus utile, & qu'il ſeroit heureux pour tout laboureur d'avoir aſſez de loiſir pour travailler ſes terres ſuivant la méthode de M. Tull & de ſes imitateurs, après les avoir bien amendées au moyen des engrais (*l*)..

(*l*) „ Le feu Roi de Pruſſe, excellent „ financier à bien des égards, & qui „ portoit de grandes idées dans les affai- „ res de détail, raiſonna bien juſte en „ poſant pour principe de tout ſon ſyſté- „ me que l'Agriculture étoit le fonde- „ ment de l'opulence & de la proſpérité

NOUS allons préſentement conſidérer la ſuite des travaux de Kliyogg, dans

---

„ de ſes Etats. Il l'encouragea forte-
„ ment, & il fit pluſieurs réglemens
„ ſur cet objet, dont on n'a reconnu
„ la ſageſſe que long-tems après. L'at-
„ tention continuelle qu'il portoit à l'ob-
„ ſervation de ces réglemens acheva
„ de les rendre ſalutaires. Ce Monarque
„ ſavoit, & tous les financiers doivent
„ l'apprendre de lui, que les terreins les
„ plus ingrats & les plus ſtériles ſont
„ fertiliſés par le labourage & l'engrais,
„ & que les meilleurs terroirs ſe boni-
„ fient encore par ces moyens. Il força
„ donc les fermiers de ſes domaines &
„ les propriétaires des biens de la cam-
„ pagne de labourer fréquemment & ſo-
„ lidement leurs terres, & de les fumer
„ de même. Quand le Roi étoit attendu

leur rapport avec les différentes eſpeces de terre qu'il cultive.

„ dans une province, les gentils-hom-
„ mes, les fermiers, les payſans mêmes,
„ faiſoient de grands amas de fumier
„ devant leurs portes, on ne pouvoit
„ mieux lui faire ſa cour. Un courtiſan
„ poudré ricanoit, n'enviſageoit pas cette
„ attention comme trop royale ; mais
„ l'habile Monarque ſavoit que ce fu-
„ mier tranſporté ſur les champs feroit
„ croître des ducats, & au bout de
„ quelques années de regne il eut la
„ ſatisfaction de voir que les ſables de
„ la Marche, les bruyeres & les marais
„ de la Pruſſe, donnoient une abon-
„ dante moiſſon des plus beaux grains
„ du monde. Le Roi ſon fils a achevé
„ de perfectionner ce beau plan, &
„ nous avons vu depuis peu le ſable

SES prés sont tous situés dans la plaine ; ils contiennent les pieces suivantes.

Arpens.	*Produit en foin & regain.*
1. Le verger dont l'herbe est donnée en verd dans l'étable aux bestiaux, pendant l'été.	

„ aride qui s'étendoit jusqu'aux portes „ de Berlin, converti en un sol admi„ rable par une espece d'enchantement „ œconomique. „ *Voyez les Institutions politiques du Baron de Bielfeld, Tome I.* p. 181. Ce même Monarque avoit fondé dès 1727, dans l'université de Halle, la premiere chaire économique qui ait existé en Europe ; la plupart des universités d'Allemagne ont imité successivement un établissement aussi utile.

	Arpens.	
6.	La prairie du fond partagée en 5 pieces qui peuvent toutes être arrosées, rapportent	12 charrois.
4.	Le long-pré, rapporte	8 —
4.	Le pré situé dans le Winiken, (ce pré & le précédent ont besoin tous deux d'être entretenus au moyen des engrais, ne pouvant être arrosés) rapporte	7 —
Tot. 15	*Arpens*, qui rapportent en foin & regain.	27 charrois.

IL a loué de plus, dans un village voisin, un pré de trois arpens à raison de 110 livres par an; & l'a déja considérablement amélioré. IL

IL a ſu par ſon induſtrie augmenter ſa récolte de foin de huit charrois, ce qui fait près d'un tiers. Je fus curieux de ſavoir pourquoi il tiroit du pré, ſitué dans le Winiken, une voiture de moins que du long-pré, quoiqu'ils ſoient tous deux exactement de la même étendue. Il en attribue la faute au manque de fumier & de bras, qui ne lui avoit pas permis juſqu'à préſent d'achever cette amélioration. Il faut noter en paſſant que la récolte de foin monte d'ordinaire au double de celle du regain.

UN arpent de pré exige ſelon lui, pour être ſuffiſamment amendé, de deux en deux ans, dix charrois de fumier ou vingt tonneaux de cendres de tourbe (*m*);

(*m*) Cette proportion eſt très-remarquable, & doit engager tous les fermiers

& il penſe que cette derniere matiere eſt tout ce qu'il y a de meilleur, en fait d'engrais, pour les prés qu'on ne ſauroit arroſer.

LES arroſemens lui fourniſſent une ſeconde maniere d'amender un pré, ſi avantageuſe qu'il ne fait guères de différence entre un pré bien arroſé & un pré bien fumé (*n*): mais cela dépend

---

qui ſont à portée de ſe procurer de la tourbe à faire uſage d'un engrais auſſi précieux. *Note de M. Young.*

(*n*) C'eſt là une partie de l'Agriculture étrangement négligée en Angleterre, quoiqu'elle ſoit de l'utilité la mieux conſtatée. J'en ai fait l'expérience dans ma ferme de Suffolk, & bien mieux encore dans celle que j'exploite actuellement en Hertford-shire, où tous ceux

beaucoup de la qualité des eaux, & de la maniere de les conduire ſur la prairie. L'eau de ſource la plus pure eſt, à ce qu'il prétend, la meilleure, ſurtout lorſqu'on peut l'employer immédiatement au ſortir de la ſource même; car il a obſervé qu'elle perd inſenſiblement ſa vertu à meſure qu'elle s'en éloigne. J'avoue que je ne ſaurois en concevoir aucune raiſon ſatisfaiſante (*o*), mais je ne me

---

qui voudront m'en croire ſentiront la différence du rapport d'un pré qui s'arroſe, & d'un pré qui ne s'arroſe pas. J'ai retiré cette année (1769) dans le même terrein autant de foin d'un acre de pré qu'on avoit arroſé que de quatre autres qui ne l'avoient point été. *Note de M. Young.*

(*o*) Il n'eſt peut-être pas ſi difficile qu'il le paroît, d'appuyer cette obſervation

crois pas autorisé pour cela à révoquer en doute son observation, ayant toujours

---

de Kliyogg sur des raisons physiques. Une bonne eau conserve à sa source un degré de température à peu près égal dans toutes les saisons, & ne varie guere qu'entre le 8e & le 10e degré au-dessus de la congélation, suivant le thermometre de Réaumur ; mais un ruisseau qui a toujours beaucoup de surface, eu égard à son volume, acquierra pendant les ardeurs de l'été, à mesure qu'il s'éloigne de sa source, un degré de chaleur qui sera en raison de cet éloignement. Or on éprouve qu'une eau ainsi échauffée, loin de faire du bien à l'herbe, la jaunit & lui nuit à bien des égards. D'un autre côté l'on est dans l'usage en certaines contrées d'égayer les prairies pendant l'hiver, sur-tout à l'approche du printems, ces

trouvé en lui, dans tous les autres cas qui se sont présentés, toutes les qualités

---

arrosemens faisant fondre doucement la glace qui a pu s'y rassembler, au lieu que si cette fonte étoit opérée par les rayons du soleil, qui font leur effet trop promtement, l'herbe en souffriroit beaucoup. Or on conçoit qu'il faut pour l'opération que nous indiquons une eau qui ait le degré de température que nous avons dit que l'eau de source conservoit en toute saison à sa source même, & qu'une eau qui auroit considérablement augmenté, dans une longue course, son degré de froidure, feroit dans le cas que nous supposons plus de mal que de bien. On pourrroit alléguer encore qu'une eau prise proche de sa source conserve toute sa pureté, au lieu qu'en parcourant à la longue de certains terreins,

qui conſtituent eſſentiellement l'eſprit obſervateur, une facilité à ſaiſir vivement

---

elle peut s'imprégner de parcelles de tuf, ou contracter une qualité ferrugineuſe ou tel autre vice attaché à la nature de ce terrein, qui lui donne une qualité nuiſible à la prairie qu'elle doit arroſer. Il arrivera quelquefois au contraire qu'une eau priſe à ſa ſource ſera préjudiciable à la prairie la plus prochaine, tandis qu'elle ſera très-ſalutaire à des prairies plus éloignées. Une pareille eau contiendra originairement des particules nuiſibles qu'elle dépoſe à la ſuite d'une courſe plus longue dans le ſable ou dans le gravier ſur lequel cette eau roule. Mais il ne faudroit pas conſeiller d'employer une eau pareille pour égayer, ni pendant les grandes chaleurs, ni pendant le froid. On trouvera d'excellentes obſervations ſur les arroſemens dans un

les objets dans toutes leur clarté, & l'attention la plus soutenue, dégagée de toute espece de préjugé. Je regrette seulement qu'il ne se soit pas attaché à rendre ses idées plus distinctes, & à déterminer dans toutes ses observations les mesures précises de chaque chose. Il lui suffit, à la vérité, pour son propre usage d'avoir des notions claires des choses, mais cette clarté qui n'existe que dans son entendement ne lui donne pas pour cela la facilité de communiquer

---

mémoire couronné par la société économique de Berne, & inséré dans le recueil intéressant que cette société publie, tome II, part. 1ere. Ce recueil s'imprime à Zurich chez *Heidegguer & Compagnie*, & se vend à Paris chez *Brocas & Humblot*, rue S. Jacques & chez les éditeurs de ce livre.

aux autres des idées exactes, & c'eſt en quoi le génie naturel ſe diſtingue du génie que l'art & l'application ont cultivé & orné. Les idées du premier ſont pour lui-même d'une clarté toute particuliere; il ſe repréſente vivement les moindres particularités d'un objet: mais il ne ſe donne pas la peine de les développer ni d'y attacher des mots. Il ſaiſit très-bien auſſi les dimenſions d'un objet, il les retient même d'une maniere aſſez forte, mais vague, parce qu'il ne les a pas déterminées d'après une meſure établie: les notions qu'il en peut donner reſtent toujours, de cette maniere, confuſes & incomplettes, & ſont le plus ſouvent perdues pour les autres. Je crus donc devoir engager Kliyogg à ſe corriger de ce défaut; je lui donnai la maniere de tenir un état économique de

ſes recettes & de ſes dépenſes, & je lui inſpirai le deſſein de mettre un de ſes fils en état de s'exercer dans l'art d'écrire & de calculer. Enfin je n'eus pas de peine à lui faire concevoir, qu'en tenant ainſi une note exacte de ſon travail, de ſes frais, des produits qu'il en retire, & des événements qui ſurviennent, il ſeroit bien plus en état de porter un jugement ſûr & précis de la véritable valeur de ſes améliorations ; au lieu que l'eſprit le plus judicieux peut ſe tromper bien aiſément lorſqu'il ne s'en rapporte qu'à un ſentiment vague & indéterminé (*p*).

(*p*) Excellente obſervation qu'on ne ſauroit trop inculquer aux fermiers ; l'expérience qu'on acquiert en Agriculture par la ſimple pratique n'approche pas de

MAIS il eſt tems de terminer cette digreſſion & de reprendre le détail des idées de Kliyogg ſur l'arroſement des prairies. Il a trouvé que l'eau des tourbieres leur eſt très-nuiſible & perd entiérement le gazon. Une eau qui charrie du tuf peut encore faire bien du tort à un pré, de ſorte qu'il faut être très-attentif dans le choix de l'eau, de peur que les arroſemens ne deviennent plus dommageables qu'utiles. On peut être

---

celle que fourniſſent de pareils regiſtres. Communément un fermier ſait en gros s'il gagne ou s'il perd; mais vient-on à lui demander ſur quels objets & en quelle proportion ces pertes ou ces gains ſe ſont faits, l'on eſt ſurpris de voir combien ſes connoiſſances ſont bornées à ces différens égards. *Note de M. Young.*

assuré de la bonté d'une eau, lorsqu'on y voit croître du cresson, du beccabunga & d'autres plantes grasses, mais tout ruisseau où croissent des joncs, de l'algue ou de la mousse, annonce une eau très-pernicieuse aux prairies (*q*).

(*q*) Ce qui ne peut venir que des semences de mousse & de joncs que cette eau entraîne & répand sur la prairie. Cette mousse qui leve & se multiplie avec une très-grande facilité couvre la prairie d'un gazon très-épais, & étouffe les autres herbes sans les remplacer, parce que les mousses ne montent jamais assez haut pour donner prise à la faulx. Supposé même qu'on vînt à bout d'en faire du foin, les bestiaux ne le mangeroient pas. Pour obvier à cet inconvénient, l'on peut amender la prairie avec des cendres qui détruiront les mousses. On

QUANT à ce qui concerne la maniere dont il faut s'y prendre, selon lui, pour égayer un pré, on obſervera que le canal principal & les branches qui en dépendent ſoient diſtribuées de façon que l'eau puiſſe couvrir, en ſe répandant, la plus grande quantité de terrein poſſible. Il ſera donc à propos que le canal principal ſoit dirigé le long de la partie la plus élevée de la prairie, afin de pouvoir donner un peu de pente à ſes branches collatérales. Il ne faut pas donner beaucoup de profondeur à celles-ci, afin que l'eau puiſſe les déborder facilement & ſe répandre ſur toute la ſur-

---

extirpera de même les joncs, ſi l'on ſe donne la peine de les arracher à meſure, & ſi l'on empêche l'eau de croupir ſur la prairie.

face de la prairie. Il eſt très-eſſentiel de diſtribuer ces rigoles de façon que l'eau puiſſe s'écouler de toute part, & ne s'arrête pas ſur le gazon, qu'elle fait pourrir du moment qu'elle y ſéjourne; ce gazon ainſi endommagé, la prairie devient marécageuſe & ne produit plus que des herbes de mauvaiſe qualité. Il faut avoir auſſi l'attention de changer ſouvent ces rigoles, afin que toutes les parties du terrein jouiſſent au moins tour à tour des avantages de l'arroſement. Notre cultivateur en augmente encore le bon effet au moyen de cette eſpece de terreau que nous avons dit qu'il formoit du gazon qu'il enlevoit de deſſus les pâtures & de deſſus les champs en jachere; il jette de ce terreau dans le canal principal, afin que l'eau deſtinée aux

arroſemens l'entraine avec elle & le répande ſur toute la prairie (*r*).

L'HERBE d'automne qu'il convertit en fumier lui fournit un troiſieme moyen d'améliorer ſes prés, auſſi penſe-t-il qu'il eſt très-nuiſible de laiſſer pâturer cette herbe aux beſtiaux. Indépendamment de la perte de cet éngrais, les beſtiaux enfoncent le gazon & lorſque la ſaiſon eſt humide, ce qui eſt très-ordinaire, l'impreſſion des pas de ces animaux forme autant de trous où l'eau ſe raſſemble, & cette eau qui ſe

(*r*) Cette pratique eſt bonne ; mais il y auroit peut-être encore plus de profit dans de certains terreins à jetter de la chaux vive dans ce canal ; & ce bénéfice s'acquerroit à moins de frais. *Note de M. Young.*

gele pendant l'hiver fait un tort conſidérable aux racines des herbes (*ſ*). Ceci nous fournit une nouvelle preuve de l'inconvénient où l'on tombe en entretenant une trop grande quantité de bêtes à cornes; vû que pour les nourrir on fait uſage de tout, au riſque de priver les terres de leur principale ſubſiſtance & de cauſer ainſi peu à peu la ruine du domaine.

NON content d'améliorer ſes prai-

(*ſ*) Rien de plus excellent que cet avis; cependant que de vaſtes contrées en Angleterre où l'on ſouffre que le bétail pâture dans les campagnes pendant tout l'hiver, & où l'on va même leur porter du foin dans les pâturages. Je ne crois pas qu'il exiſte un ſyſtême de conduite plus exécrable. *Note de M. Young.*

ries, Kliyogg penſe encore à en augmenter la quantité, ſans s'écarter pourtant de ſon grand principe, qu'il ne faut point ſonger à augmenter ſes biens, avant d'avoir porté la culture de ceux qu'on poſſéde au dernier degré de perfection dont ils ſont ſuſceptibles (*t*). Comment

---

(*t*) En reliſant cet ouvrage, je ſuis toujours plus ſurpris qu'un livre qui contient certainement un grand nombre de principes d'Agriculture, égaux tout au moins en bonté à aucun de tous ceux que l'on ait encore préſentés au public, ſoit reſté ſi long-tems inconnu en Angleterre. L'expérience la plus rafinée ne ſauroit faire éclore une obſervation plus judicieuſe que celle que fait ici notre cultivateur Suiſſe, & les fermiers de tout l'univers doivent faire leur profit de cette importante leçon. *Note de M. Young.*

veut-on,

veut-on, dit-il, qu'un cultivateur qui n'eſt point encore parvenu à donner à ſon bien la meilleure culture poſſible puiſſe en venir à bout, ſi, en augmentant l'étendue de ſon domaine, il ſe met dans le cas de partager bien davantage ſon attention & ſes travaux. Il eſt certain que ſon bien ainſi accru ne lui rapportera pas plus qu'il ne faiſoit avant qu'il eut ſongé à l'augmenter ; la fertilité d'un terrein ſe ſoutenant toujours en raiſon exacte du travail qu'on y met. On trouvera même que, ſi l'on n'emploie dans un domaine dont on a augmenté l'étendue du double que la même quantité de travail qu'on y mettoit avant d'en avoir doublé l'étendue, ce terrein ainſi doublé rapportera encore moins qu'il ne faiſoit lorſqu'on n'en poſſédoit que la moitié. On peut donc avoir trop de

terrein de la même maniere que nous avons prouvé qu'on pourroit avoir trop de bétail. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jetter les yeux sur ces fermes ou censes qui pèchent par trop d'étendue; on trouvera qu'on y recueille souvent, d'un terrein heureusement situé, à peine le quart de ce que produit un terrein de pareille étendue & valeur, partagé en égales portions entre les habitans d'un village bien peuplé.

LORSQUE notre laboureur veut mettre en prés un de ses champs, il choisit toujours la piece la plus fertile & commence par l'épierrer soigneusement; ensuite il lui donne un labour & fait de nouveau ramasser & jetter à côté toutes les pierres qui se trouvent le long des sillons, alors il fait passer la herse sur son champ, & lorsqu'il est bien ap-

plani & qu'il en a fait enlever toutes les petites pierres qui s'y trouvoient encore, il y ſeme de la fleur de foin. Il n'apporte pas une attention bien particuliere dans le choix de cette ſemence, l'expérience lui ayant enſeigné que la différente nature des herbages dépendoit uniquement de la nature du terrein & de la préparation qu'on lui donnoit. Le pré le plus chétif, couvert de mouſſe & d'herbages inutiles, produira des trefles de la meilleure qualité dès qu'il aura été amendé par des engrais convenables (*v*).

(*v*) Kliyogg rapporte ici ce qu'il a réellement éprouvé. J'ai fait ſouvent la même obſervation. Cependant la choſe n'eſt pas généralement vraie; car ſi la nature des plantes permanentes eſt mauvaiſe, les engrais favoriſeront leur multiplication

En quoi nous trouvons une preuve bien manifeſte de la ſageſſe & de la bonté

---

comme celle des végétaux de la meilleure eſpece. L'exemple ſuivant, rapporté par un excellent cultivateur, Sir Digby Legard, en eſt une forte preuve. " J'ai „ ſouvent vu, dit-il, ſe couvrir de „ treffle blanc (*whiteclover*) des champs „ qui avoient été en pâturage avant „ d'avoir été mis en labour, ſans que „ perſonne pût ſe figurer d'où cette „ plante avoit pu s'y ſemer. Souvent il „ en viendra une pleine récolte ſur un „ vieux pré ou ſur un pâturage uſé, après „ qu'il aura été bien engraiſſé. Une „ pareille production ſpontanée d'une „ grande quantité de treffle blanc, dans „ une terre copieuſement fumée, où „ l'on n'en voyoit pas la moindre ap- „ parence avant qu'elle eut reçu cet

infinie du Créateur. Que le cultivateur rempliſſe ſon obligation en travaillant

„ engrais, quoique très-ſinguliere, ſe
„ voit cependant très-fréquemment dans
„ la partie ſeptentrionale de l'Angleterre
„ & en Ecoſſe. Ce n'eſt pas le fumier
„ ſeul qui produit cet effet ; la même
„ choſe arrive lorſqu'on amande un ter-
„ rein avec de la chaux ou de la marne
„ miſes en grande quantité. J'ai fait
„ moi-même à Kedgely-moor dans le
„ Northumberland une récolte extraor-
„ dinaire de ce treffle blanc, qui n'alloit
„ pas à moins de trois tonnes par acre.
„ Le ſol étoit une terre noire de marais
„ deſſéché & couvert de bruyères, ſur
„ lequel j'avois fait répandre beaucoup
„ de chaux. La bruyère diſparut tout à
„ fait, & fut remplacée par cette énorme
„ quantité de treffle blanc, ſans qu'il

foigneuſement ſon pré, & qu'il laiſſe au ciel le ſoin du reſte ; les plantes les plus ſaines & les plus nourriſſantes y croîtront d'elles-mêmes, les vents y améneront de toute part les ſemences les plus précieuſes, qui ne demandent pour pouſſer qu'un terrein bien aproprié, tandis que les plantes pernicieuſes ne trouvant plus dans ce même terrein la

„ ſoit poſſible de ſe figurer comment la „ ſemence a pu y être apportée. J'ai ſu „ que la même choſe étoit arrivée dans „ le Comté de Galloway, où l'on a „ défriché depuis peu beaucoup de pa- „ reille terre de marais. Les engrais, „ ſoit en chaux, ſoit en marne, ont „ détruit la bruyère & produit du treffle „ blanc. *Memoirs of Agriculture, vol. „ I, p.* 366. *Note de M. Young.*

nourriture qui leur convient y périront faute de subsistance.

JUSQUES ici Kliyogg n'avoit eu aucune connoissance des prairies artificielles, la premiere notion qu'on lui en donna excita toute son attention. La Société de Physique lui remit quelques livres de graines de trefle de Flandres [*trifolium pratense purpureum majus Raj. Hist.* 944.] avec priere d'en faire un essai. Il prépara pour cet effet une piece de terre à portée de sa maison, de la maniere que nous venons de l'indiquer, il partagea cette piece en deux parties égales, dans l'une il sema de ce trefle de Flandres, dans l'autre de cette même fleur de foin qu'il emploie d'ordinaire. Il donna les mêmes engrais aux deux portions, les arrosa soigneusement avec son eau corrompue, & observa at-

tentivement quel ſeroit le réſultat des deux produits & dans quel rapport ils ſe trouveroient entr'eux. Il faiſoit en attendant, c'étoit l'été dernier, pluſieurs autres épreuves en petit avec ce même trefle de Flandres; il enſemençoit des portions de terrein préparé par des engrais, & d'autres enſuite de même étendue qui n'en avoient reçu aucun. Ces épreuves particulieres aboutirent toutes à le convaincre qu'il en étoit de ce genre d'herbages comme de ceux qu'on emploie communément dans notre pays, dont le plus ou le moins de réuſſite dépend beaucoup des engrais. Quant à l'épreuve qu'il a faite en grand, pour ſavoir le rapport qu'il pouvoit y avoir entre le produit de la graine de trefle & le produit de la graine ordinaire ſemées dans un terrein ſoigné, & préparé également,

elle ne lui a pas laiſſé appercevoir juſques à préſent une différence bien ſenſible. Il ſeroit à déſirer que des économes dépouillés de toute prévention fiſſent de pareilles épreuves avec la luzerne, le ſainfoin & les autres eſpeces d'herbages étrangers dont on a fait tant d'éloges dans ces derniers tems, & qu'on put calculer au juſte l'avantage qu'on trouveroit à les ſubſtituer à nos herbages ordinaires. Des amateurs éclairés de l'Agriculture m'ont déja rapporté que leurs épreuves à cet égard n'avoient pas eu juſqu'à préſent le ſuccès deſiré, & qu'ils ſe trouvoient beaucoup mieux de bien ſoigner leurs prés en la maniere ordinaire que de faire uſage de ces nouveaux herbages ; comme par exemple de ce trefle de Flandres qui fourniſſant aux beſtiaux une nourriture fort ſucculente,

les excite à en manger avec excès & leur cauſe enſuite des maladies très-ſérieuſes (*x*).

---

x) Il me ſemble que pour obvier à cet inconvénient, il s'agiroit ſeulement de régler la quantité de trefle qu'une piece de bétail peut manger ſans riſque, & ne jamais l'outrepaſſer. La choſe paroît aiſée à l'aide d'un peu d'attention & d'expérience. *Le Corps d'obſervations de la ſociété d'Agriculture de Bretagne*, recueil précieux par tant d'endroits, indique une méthode à cet égard qui me paroît excellente. " M. le Baron de „ Pontual avoit remarqué que le fourage „ de trefle échauffoit le bétail lorſqu'on „ ne lui donnoit pas d'autre nourriture. „ Un Flamand lui a appris à le tem„ pérer & à faire en même tems une „ épargne conſidérable. En Flandres,

KLIYOGG me fit faire attention à une circonſtance qui peut cauſer la ruine

„ où l'on a beaucoup de prairies de cette
„ eſpece, on fait dans les greniers des
„ couches alternatives de ſix à ſept pou-
„ ces de paille & de trefle. La paille
„ ſe pénètre de l'odeur de ce fourage,
„ en ſorte que les bœufs & les chevaux
„ mangent l'une & l'autre avec la même
„ avidité. Par ce moyen un millier de
„ paille équivaut à un millier de trefle
„ & entretient le bétail dans un état de
„ fraîcheur & d'embonpoint. „

Il y a grande apparence auſſi que Kliyogg n'a pas connu juſqu'à préſent la bonne maniere de cultiver le trefle. Le même *corps d'obſervations* nous apprend " qu'il
„ réuſſit très-bien lorſqu'on le ſeme avec
„ l'avoine qu'on recueille avant la pre-
„ miere année du repos. M. le Préſi-

totale d'une prairie, c'eſt lorſque le plantain y prend trop le deſſus : ſes larges feuilles couvrant entiérement la terre empêchent toutes les plantes d'un autre genre d'y pouſſer. Il me fit voir

---

„ dent de Montluc, qui en a fait l'ex-
„ périence en 1758, a eu la meilleure
„ récolte d'avoine. Lorſqu'elle fut en
„ maturité, elle s'élevoit au-deſſus d'une
„ quantité prodigieuſe de trefle, qui
„ avoit près de deux pieds de hauteur.
„ L'engrais qui reſte dans la terre après
„ les premieres récoltes, & le labour
„ néceſſaire à l'avoine, ſervent égale-
„ ment au trefle. Il eſt donc ſenſible
„ qu'il n'en coûte que le prix de la graine
„ pour avoir pendant pluſieurs années
„ une abondante prairie, qui ſe coupe
„ au moins deux & ſouvent trois &
„ quatre fois par an.„

un pré que les feuilles de cette plante tapiſſoient dans toute ſa ſuperficie, & qui étoit devenu abſolument ſtérile. Le ſeul remede à emploier, ſelon lui, en pareille circonſtance, c'eſt de labourer cette prairie (*y*); & après lui avoir fait porter du bled pendant quelques années, de la remettre en pré de la maniere que nous l'avons indiqué plus haut.

NOUS allons conſidérer à préſent la maniere dont notre judicieux cultivateur adminiſtre ſes champs à bled. Les terres de ſa communauté ſont, ſuivant

(*y*) Le même inconvénient arrive en Angleterre; mais le plantain long, à feuilles étroites, que les Anglois appellent *ribgraſſ*, eſt un excellent fourage. *Note de M. Young.*

l'uſage général, aſſolées en tiers. Kliyogg poſſede 15 arpens dans chaque ſole. Il deſtine toujours la premiere ſole pour le froment; il emploie à chaque arpent pour l'engrais 6 tombereaux de fumier & pour la ſemence 10 boiſſeaux de froment ou d'épeautre; ce dernier grain eſt celui qu'il préfere pour l'ordinaire. Chaque arpent lui rapporte communément 100 gerbes & au-delà, lesquelles 100 gerbes étant battues rendent 6 ſacs d'épeautre en balle, le ſac contient 10 boiſſeaux ou deux muids & demi. Ainſi le produit net d'un arpent ſe monte à 3 malters & 12 boiſſeaux d'épeautre en balle; plus 30 bottes de paille (2).

(2) Le malter contient à Zurich 4 muids & le muid ſe diviſe en 4 quarts ou

La seconde sole est ensemencée en seigle, ou en feves, ou en pois, ou en avoine : il lui faut trois boisseaux & demi de semence par arpent ; il en recueille communément 80 gerbes, qui lui rendent année moyenne 5 muids de grain & 40 bottes de paille. La troisieme sole reste en jachere. Il a encore des champs clos, qu'il ensemence toutes les années : mais il les fume deux fois en trois ans, il y met sa principale attention & il a soin de varier chaque fois les grains qu'il leur fait porter.

IL compte pour labourer un arpent la journée complette de deux hommes & de quatre bœufs (*aa*).

---

boisseaux & pèse en froment environ 125 livres poids de marc.

(*aa*) Ceci mérite attention ; l'arpent de Zurich ne faisant guere plus de $\frac{3}{4}$ d'acr

SUIVANT l'uſage du pays il donne à la premiere ſole trois labours. Le premier

---

anglois, c'eſt bien peu d'ouvrage pour quatre bœufs, ſur-tout ſous les yeux d'un auſſi grand travailleur que Kliyogg. J'en conclus que ſes bœufs ſont de la moindre eſpece. J'en emploie à Suffolk, qui me coûtent 15 liv. ſterl. la paire; il ne me faut que deux de ces animaux pour labourer un acre par jour, & cela ſans les excéder. *Note de M. Young.*

M. Young pourroit bien s'être trompé dans ſa concluſion. Il devoit peut-être raiſonner, comme il a fait plus bas (voy. ſa note *ſſ*); & pour lors j'ai lieu de croire que la différence d'une terre légère à une terre très-forte, & le plus ou le moins de profondeur des ſillons lui auroient donné la vraie ſolution de ce

premier au printems avant le mois de Mai; le second d'abord après la fenaison, & le troisieme après la récolte. Il donne, autant qu'il lui est possible & à

problème. Ce qui n'empêche pas qu'outre cela les bœufs de Suffolk ne puissent être moins lents que ceux de Suisse. Quoique je fusse habitué à la beauté de notre bétail, je ne me lassois point d'admirer les belles vaches que je voyois paître dans les environs de Londres. On connoît d'ailleurs la supériorité des chevaux anglois à la course. Même les chiens de ce séjour ont meilleur nez que n'ont les nôtres, a dit le bon la Fontaine. On verra plus bas, immédiatement avant la lettre de M. Tschiffeli, la supériorité que M. de Buffon accorde aux bœufs de Suisse sur ceux de France. *Addit. du traducteur françois.*

moins que d'autres travaux ne l'en empêchent, deux labours à la seconde sole, le premier aussitôt après la récolte, & le second immédiatement avant que d'ensemencer. Il faut, dit-il, ne donner que des labours légers aux terres légeres, & en donner au contraire de très-profonds aux terres pesantes & argilleuses, afin que dans ce dernier cas les racines aient la facilité de s'insinuer dans les molécules de cette terre ameublie par le labour, & que dans le premier cas la terre conserve encore assez de solidité pour que les racines y trouvent de la prise. Le froment pousse d'autant plus aisément que le champ a reposé plus longtems, depuis le dernier labour jusqu'à ce qu'on ait ensemencé; au lieu que le seigle pousse mieux lorsqu'il a été ensemencé immédiatement après le

dernier labour. Une terre légere convient mieux au ſeigle, le froment au contraire demande une terre forte.

KLIYOGG a encore obſervé que pour ſe procurer d'abondantes récoltes il eſt très-eſſentiel de varier ſouvent les eſpeces de grains dans le même terrein. Auſſi le voit-on toujours empreſſé à s'en procurer de nouvelles. Il eſt ſi convaincu de l'importance & de l'utilité de cette méthode, qu'il prétend trouver une différence avantageuſe dans le produit, lorſqu'il achete ſeulement ſa ſemence dans un village éloigné du ſien de quatre lieues. Cette obſervation ſeroit très-digne d'occuper l'attention & les recherches ſuivies d'un Phyſicien.

NOTRE induſtrieux laboureur donne à ſes champs à bled une ſorte d'en-

grais dont l'effet m'étonna ſinguliérement un jour qu'il me mena, peu de tems avant la moiſſon, dans un de ſes champs clos ; le tiers de ce champ, faute de bras & de loiſir, n'avoit pas pu recevoir cet engrais. Mes yeux, quoique peu faits à ces ſortes d'obſervations, apperçurent d'abord une différence bien ſenſible entre la portion du champ qui n'avoit pas été amendée, & l'autre ; Kliyogg évaluoit cette différence à un tiers. Cet engrais n'eſt autre choſe qu'un menu gravier qu'il mêle avec la terre de ſon champ ; celle-ci eſt un ſable gras & rougeâtre. Quant au gravier, il eſt marneux & d'une couleur bleuâtre ; Kliyogg le prend le long de quelques côteaux arides & incultes de ſon voiſinage, le plus ſouvent à la ſuperficie ou du moins à peu de pieds de profondeur. En le

tirant de la terre, il en jette de côté les plus gros cailloux & conduit le plus fin sur ses terres les plus légeres. Il emploie à ce travail les journées d'hiver, que la plupart des payſans donnent à l'oiſiveté, ou à des occupations domeſtiques de peu d'utilité. La neige dont la terre eſt ordinairement couverte pendant une partie de cette ſaiſon, en lui donnant la facilité de faire ſes tranſports ſur des traineaux, allege conſidérablement le travail de ſes bœufs. Je le vis, en conſéquence, très-joyeux l'hiver dernier, qu'un froid ſec lui laiſſoit eſpérer pour long-tems un chemin propre aux traineaux. Les effets de ce gravier ont un grand rapport avec les effets de la marne, s'ils ne ſont pas uniquement produits par la marne elle-même qui ſe trouve mélée avec les petits cailloux qui

le compoſent. Kliyogg prétend que les bons effets de cet engrais proviennent de la chaleur qu'il communique à la terre ; il lui attribue de plus la vertu d'extirper les mauvaiſes herbes & ſurtout une eſpece de pédiculaire, (*Rhinanthus Criſta Galli*, Linn.) Cette plante eſt ſi pernicieuſe au ſeigle que lorſqu'elle prend le deſſus dans un champ, la récolte eſt preſque réduite à rien.

KLIYOGG a converti au moyen de cet engrais les terres les plus ſtériles en très-bons champs à bled. Il vient d'acheter depuis peu pour la ſomme de 108 livres un de ces mauvais champs d'environ cinq quarts d'arpent ; il eſpère de l'amender par le moyen de ce gravier au point que dans peu d'années il vaudra 500 livres. La choſe eſt d'autant plus probable que, ſans autre engrais que ce-

lui-là, il a déja converti en bons champs à bled des champs tout pareils, que leur ſtérilité & leur éloignement avoient fait abandonner. Des améliorations auſſi étonnantes prouvent d'une maniere bien convaincante, combien il eſt fondé lorſqu'il avance que l'on ne doit s'en prendre qu'à la pareſſe & à la mal-adreſſe de nos payſans, ſi notre pays ne fournit pas du bled en ſuperflu.

CET engrais n'eſt pas une nouvelle découverte, la ſeule négligence des payſans eſt cauſe qu'il n'eſt pas plus en uſage. Ils alleguent preſque tous pour leur juſtification, qu'on ne pouvoit pas nier que ce gravier ne fit très bien dans les premieres années, mais que le champ redevenoit enſuite auſſi mauvais ou même plus mauvais qu'il n'étoit. On leur

accorde volontiers que cet engrais ne produit ſon effet qu'un certain tems, au bout duquel il faut renouveller le même travail ou en changer la maniere. Mais cette méthode a cela de commun avec toutes celles que l'Agriculture met en uſage; ce n'eſt qu'à la faveur d'un travail conſtant & ſuivi que la terre accorde à l'homme ſes tréſors. Kliyogg s'eſt toujours appuyé ſur ce principe qui ne l'a jamais trompé. Les heureux ſuccès dont le Ciel a béni ſon travail l'encouragent ſans ceſſe davantage à tirer de ſes épreuves, par la voie du raiſonnement, de nouveaux moyens d'amélioration. C'eſt l'emploi de ce gravier qui l'a conduit à cette obſervation générale que chaque eſpece de terre pouvoit ſervir à amender une terre d'une qualité oppoſée. Auſſi lorſqu'il apperçoit une nouvelle

eſpece de terre qu'il ne connoiſſoit pas encore, cette rencontre eſt pour lui celle d'un tréſor pour un avare.

VOICI encore un autre genre d'amélioration que notre Kliyogg employe dans ſes terres labourées. Il voyoit à regret que les ſillons deſtinés à l'écoulement des eaux lui enlevaſſent bien des toiſes de terrein ; & que ſur les deux côtés de ces mêmes ſillons porte-eau, le bled, dont les racines étoient ſubmergées, y réuſſiſſoit très-mal. Pour obvier à ce double dommage Kliyogg change ſes ſillons porte-eau en foſſés couverts. Il creuſe à la place de chacun de ces ſillons un foſſé de deux pieds de profondeur, qu'il remplit de gros cailloux juſqu'à la moitié de ſa hauteur ; il couvre ceux-ci de branches de ſapin & acheve de remplir le foſſé avec la terre qu'il en

a tirée. Tout ce terrein qu'il perdoit ſe laboure par ce moyen comme le reſte du champ, & le bled y vient tout auſſi bien que par-tout ailleurs (*bb*).

IL eſt parvenu, par un moyen à peu près pareil, à faire un très-beau plan de chanvre d'un terrein ſitué tout à côté d'un grand chemin dans un fond qui va en pente. A chaque orage qu'il

---

(*bb*) C'eſt là la fameuſe méthode employée en Angleterre pour deſſécher tous les terreins trop humides. Je ne me rappelle pas d'en avoir rien lu dans les auteurs françois. Il eſt bien extraordinaire que ce payſan, éclairé par la ſeule nature, réuniſſe dans l'exploitation de ſa petite ferme un ſi grand nombre des meilleures pratiques d'Agriculture de toute l'Europe. *Note de M. Young.*

faiſoit, ce terrein ſe trouvoit inondé par les eaux qui s'y précipitoient de ce grand chemin, & par cette raiſon n'avoit pas été mis en valeur juſqu'alors.

NOTRE ſage cultivateur a mis un enclos aſſez conſidérable, tout en légumes, comme haricots, pois, choux &c. Ces légumes ſuffiſent à l'entretien de ſon ménage pendant la plus grande partie de l'été. En quoi il ſe diſtingue encore des autres payſans du pays qui, à la réſerve de la bette, cultivent très-peu de légumes; ce qui les oblige à conſommer beaucoup plus de pain & de farine & à diminuer d'autant le ſeul moyen de ſe procurer de l'argent, pour ſubvenir aux fraix que les améliorations exigent. Il a remis à ſes enfans le ſoin de cultiver ce jardin potager. Ce travail aiſé & proportionné à leurs forces les met peu

à peu en état de vaquer à des travaux plus rudes.

JE passe sous silence sa maniere de cultiver les navets, dont il ensemence ses champs à seigle ; je ne dis rien non plus de l'administration de ses arbres fruitiers ; à ces deux égards il ne se distingue en rien du commun des cultivateurs, mais je ne dois pas oublier sa façon de cultiver les pommes de terre. Il est le premier de son village qui ait fait de cette culture un objet essentiel de son administration économique, les autres payſans se contentant d'en avoir quelques carreaux dans leurs jardins. Les excellentes propriétés de cette plante & sa grande utilité lui ont valu de la part de Kliyogg une préférence bien décidée sur tous les autres fruits de la terre. Un arpent lui en fournit 200

boiſſeaux. Il en conſomme tous les jours un boiſſeau dans ſon ménage, & s'épargne par là la conſommation d'un muid de grain dans l'eſpace de trois ſemaines. Ainſi il eſtime que 20 boiſſeaux de pommes de terre lui font autant d'uſage qu'un muid de bled. Suivant ce calcul un arpent planté en pommes de terre lui produit l'équivalent de dix muids de grain: tandis que le meilleur champ de bled produit à peine 4 malters d'épeautre, leſquels évalués au plus haut rendent dans les meilleures années tout au plus ſix muids de froment. Par conſéquent le produit d'un arpent planté en pommes de terre ſe rapporte au produit d'un arpent de même qualité ſemé en bled, comme dix à ſix; différence très-conſidérable à laquelle on peut encore ajouter, que ce genre de production,

reſtant toujours dans le ſein de la terre, y eſt à l'abri de tous les dangers, auxquels les variations des ſaiſons expoſent tant d'autres plantes, enſorte que ni les froids piquans du printems, ni les gelées, ni la grele (*cc*) qui anéantiſſent ſi ſouvent les eſpérances les plus flatteuſes du laboureur ne ſauroient nuire aux pommes de terre. Nous trouvons encore ici un nouveau moyen de nous raſſurer contre nos allarmes, & d'eſpérer qu'une meilleure adminiſtration dans l'économie ruſti-

(*cc*) On a cependant des exemples que la grêle ayant hâché la partie de la plante qui eſt hors de terre avant que la pomme fût à un certain degré de maturité, celle-ci n'a plus profité, & la récolte a été perdue; mais ces exemples ſont très-rares.

que de notre chere patrie poura nous affranchir peu à peu de cette dépendance de nos voiſins, à laquelle nos beſoins nous ont aſſujettis. Que la culture des pommes de terre devienne générale, un payſan laborieux tirera d'une très-petite étendue de terrein toute la ſubſiſtance de ſa famille; ſubſiſtance qui lui ſera toujours aſſurée même dans les plus mauvaiſes années. Comme il cultivera néanmoins, à très-peu de choſe près, la même quantité de grains, il portera ſa récolte entiere, ou peu s'en faut, au marché; tandis qu'il en conſommoit auparavant la plus grande partie dans ſon ménage. Cet avantage eſt ſi manifeſte que la culture des pommes de terre commence à devenir très-commune dans pluſieurs contrées de notre pays, ſurtout dans celles qui touchant de plus près aux Alpes en

ſont plus expoſées aux froids rigoureux des hivers. Il ne ſera donc pas inutile de ſuivre notre économe dans tous les détails d'une partie auſſi eſſentielle de l'économie ruſtique.

LORSQU'IL a choiſi une piece de terre pour cette culture, il la prépare, en automne par un labour, après y avoir répandu quelques voitures de gravier marneux, ſurtout lorſqu'elle eſt ſujette à produire beaucoup de mauvaiſes herbes. Vers le printems ſuivant il y répand dix tombereaux de fumier par arpent, & donne un ſecond labour. Il poſe enſuite à la main les pommes de terre dans les ſillons; il en met toujours deux ou trois enſemble, & laiſſe un pied d'intervalle de celles-ci aux ſuivantes. On peut couper les groſſes par morceaux. Il en faut dix boiſſeaux par arpent. Les

pommes

pommes de terre ainſi plantées ſont recouvertes de fumier ; on les laiſſe dans cet état pendant quinze jours, après quoi la piece s'applanit à la herſe. On tâche de choiſir pour ce travail un tems ſec, afin que l'herbe ſe deſſeche plus vîte, la réuſſite des pommes de terre dépendant ſur toutes choſes du ſoin qu'on apporte à purger autant qu'il eſt poſſible le champ de mauvaiſes herbes. C'eſt par cette raiſon qu'il faut avoir grande attention, lorſque la plante eſt parvenue à la hauteur d'un demi-pied, de ſarcler ſoigneuſement la piece. Après l'avoir ſarclée, Kliyogg l'arroſe avec ſon eau de fumier. Si les mauvaiſes herbes reparoiſſent encore, il faut ſarcler pour la ſeconde & ſouvent pour la troiſieme fois. C'eſt en automne, environ quinze jours après les ſemailles, qu'il retire ce fruit

de la terre. Pour faire cette récolte, il commence par en couper l'herbe à ras de terre; lorſqu'il a le tems de faire cette opération un mois plutôt, il la croit beaucoup plus utile. Cette herbe fournit à ſes beſtiaux un fourage ſain & de bon gout (*dd*). Pour avoir enſuite le fruit, il fouille la terre bien avant avec une fourche de fer. On recueille les pommes de terre dans des paniers, d'où on les verſe dans de grands ſacs pour les conduire au logis. On les conſerve dans la cave, le plus à l'abri de la gelée qu'il eſt poſſible, parce que les pommes de

(*dd*) Ce fourage peut être ſain; mais quant au bon goût, je ſais par expérience que tant que les beſtiaux auront du fourage ordinaire en ſuffiſance, ils ne toucheront point à celui-là. *Note de M. Young.*

terre gelées commencent à se pourir dès qu'il dégele. On peut aussi les conserver comme les navets dans des fosses creusées en un terrein bien sec, avec la précaution de les bien couvrir de paille & de terre. Lorsqu'elles ont été recueillies le plus soigneusement qu'il a été possible, on donne un labour au terrein & l'on en ramasse encore en suivant la charue un grand nombre qui étoient restées en terre. On ensemence alors le champ en seigle ou en orge, & lorsqu'on y fait passer la herse, on glane une seconde fois les pommes de terre qui se présentent encore en assez bonne quantité. Ce qui n'empêche pas, quelque soin que l'on prenne, qu'il n'en reste encore un grand nombre, qu'il faut avoir grand soin d'arracher à mesure qu'elles paroissent. Kliyogg s'est con-

vaincu par une expérience conſtante que le ſeigle réuſſiſſoit tout auſſi bien dans ce terrein là que dans les champs à bled. On peut dès la troiſieme année remettre ce même terrein en pommes de terre ou en froment. Kliyogg préfere le dernier parti & ſe trouve mieux de mettre tous ſes champs l'un après l'autre en pommes de terre, le genre de culture qu'il donne à ce fruit contribuant infiniment, par l'extirpation des mauvaiſes herbes, à améliorer le terrein, indépendamment de ce que nous avons dit plus haut, qu'en variant ſouvent les eſpeces de productions dans un même terrein on en augmente beaucoup la fertilité.

KLIYOGG conſomme chaque jour, nous avons dit, un boiſſeau de cette récolte de pommes de terre dans ſon ménage. On les fait bouillir dans l'eau

juſqu'à ce qu'elles ſoient aſſez molles; on les verſe ainſi bouillies ſur la table ; chacun en pele ſa part & en mange la chair avec du ſel. Quelquefois on en fait une bouillie, mais l'on ne manque jamais de les peler auparavant, cette pelure fourniſſant une très-bonne nourriture pour les vaches & pour les porcs. Notre économe voulut eſſayer s'il n'y auroit pas moyen de faire du pain de pommes de terre ; jamais il ne put en venir à bout, tant qu'il les employa ſeules ſans autre mélange. Alors il eſſaya de mêler cette eſpece de farine avec la pâte ordinaire, ce qui lui réuſſit très-bien. Voici comment il s'y prend. Il met des pommes de terre bien cuites & bien pelées dans la huche à faire le pain, les couvre d'eau bouillante & les y écraſe juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient con-

verties en une bouillie bien broyée, il faut à cet égard ne plaindre ni le tems ni la peine, parce qu'il eſt eſſentiel que le tout ſoit broyé juſqu'à la moindre parcelle. On mêle la moitié, ou un tiers ou un quart de cette bouillie avec la pâte ordinaire, qu'il eſt très-néceſſaire de travailler avec d'autant plus de ſoin. On a par ce mélange un pain de très-bon goût, & Kliyogg ne le trouve ni moins nouriſſant, ni moins propre à donner de la vigueur, que le pain ordinaire. Il a voulu éprouver de faire porter au moulin des pommes de terre deſſéchées au four, dans l'eſpérance d'en tirer une farine dont il pouroit faire du pain ſans autre mélange, mais cette épreuve ne lui a pas réuſſi juſqu'à préſent (*ee*).

(*ee*) Les pommes de terre, ou *patates*, ſont un des plus riches préſens que

POUR achever la description que nous nous sommes proposés de donner, il nous reste encore à traiter des pâtures & des bois de notre cultivateur philosophe.

LES pâtures de cette contrée sont

---

nous ait fait l'Amérique. Elles fournissent à l'habitant de la campagne une nourriture également agréable, saine & nourissante, & ses effets sont favorables à la population. Une grande partie de la Lorraine allemande en fait sa nouriture ordinaire ; & les villages de cette contrée sont peuplés de jeunes gens grands, bienfaits & de la constitution la plus robuste. J'ai vu très-peu de maladies parmi les soldats, lorsqu'ils pouvoient mettre souvent des pommes de terre dans leurs marmites.

pour la plupart des pieces de terre éloi gnées & éparpillées de côté & d'autre dans les intervalles des bois. Ces pâtures ſont communément des plus mauvaiſes, & le bétail y trouve très-peu de nourriture, le terrein ne produiſant gueres que du mille-pertuis, du tithymale, de la fougere &c. Il y a toute apparence que ces morceaux de terre ont été autrefois couverts de bois, que ces bois ont été coupés, & que, ſuivant la pernicieuſe coutume qui n'eſt que trop répandue dans notre pays, on a laiſſé pâturer les beſtiaux dans ces terreins nouvellement dépouillés; les rejettons encore tendres, qui devoient produire de nouveaux arbres, ont été par ce moyen broutés ou écraſés, & ces terreins ſont devenus à la longue des places vuides, qu'on a deſtinées à ſervir pour toujours de pâture. Nous

avons fait voir combien l'uſage de ces pâturages étoit peu profitable, lorſque nous avons parlé des ſoins que Kliyogg ſe donnoit pour augmenter ſes fumiers. Il ſe ſervit d'abord de ces pâtures comme les autres payſans; tous les ſix ans il les enſemencoit en bled, & l'année ſuivante en avoine; le reſte du tems il y faiſoit pâturer ſes beſtiaux. Il ſentit bientôt qu'il pouvoit faire un uſage bien plus avantageux de ces terreins, qu'un travail conſtant & aſſidu pouvoit convertir en bons champs à bled. Mais il manqua longtems d'aſſiſtance, & ſes autres terres, beaucoup plus à ſa proximité, lui fourniſſoient d'ailleurs tant d'objets d'amélioration qu'il ne lui reſtoit aucun tems à donner à ces pâtures. Ce n'eſt que depuis que ſes enfans commencent à pouvoir lui aider qu'il a pu tourner

auſſi ſes ſoins de ce côté là. Il environna d'abord chaque piece d'un foſſé de 3 à 4 pieds de largeur ſur 2 à 3 pieds de profondeur, jettant intérieurement toute la terre qu'il en tiroit, de façon qu'elle formoit une eſpece de parapet. Cette terre reſta deux ans dans cet état, expoſée à l'influence des ſaiſons. Au bout de ce tems-là elle lui ſervit à couvrir les places les plus ſtériles de la pâture & à en remplir les inégalités les moins profondes ; pour celles qui l'étoient trop, il y fit porter des cailloux ramaſſés ſur le terrein même, & les recouvrit enſuite de la terre du foſſé. Après quoi il mit ſur toute la piece de ſon gravier marneux & du fumier, de la maniere que nous avons indiquée en traitant des engrais qu'il donne à ſes terres labourées. Ces amendemens ont

réuſſi au point que ces mêmes pâtures ſont aujourd'hui, pour la plupart, ſes meilleures pieces à bled, & lui rendent d'abondantes récoltes, dont il a ſoin de varier continuellement les eſpeces. Il vient même de choiſir un de ces terreins pour y ſemer du chanvre, & l'on ſait qu'on emploie d'ordinaire à cet uſage la piece de terre qu'on eſtime la meilleure & la plus précieuſe. Il affectionne ces terres là par deſſus toutes les autres, parce qu'il a la liberté de les adminiſtrer comme il lui plait, au lieu qu'il eſt obligé de ſe conformer à l'uſage ordinaire dans la culture des terres aſſolées qui dépendent de ſon village.

IL a mis cinq arpens de ces pâtures en bois & il a deſtiné à cet uſage le terrein qui touchoit à ſes anciens bois. Il laiſſe à la ſeule nature le ſoin de ſes

ſemis de pin & de ſapin, n'ayant pu juſqu'à préſent s'inſtruire en rien de ce qui concerne la culture des bois, ce genre de connoiſſance étant malheureſement encore ignoré dans notre pays. On regarde communément parmi nous les bois comme des terreins ſauvages & incultes, dont on laiſſe tout le ſoin à la nature, & où l'on croit qu'il ne s'agit que de faire des abbatis. Il faut attribuer à ce faux préjugé, que la pareſſe & l'ignorance ont dicté, cette diſette de bois de chauffage, qui fait tous les jours plus de progrès dans nos contrées. Nous remarquions tout-à-l'heure que les pâtures dépendantes du village de Wermetſchweil n'étoient dans leur origine que des bois nouvellement coupés que les beſtiaux qu'on y avoit fait pâturer avoient totalement détruits, en arrachant les

nouveaux plants. On ne peut qu'attribuer à la même cauſe des eſpaces abſolument nuds, ſouvent de pluſieurs arpens d'étendue, qu'on rencontre dans celles de nos forêts qui jouiſſent du meilleur ſol & de l'expoſition la plus favorable. Heureux ſi je pouvois réveiller l'attention de mes concitoyens ſur une branche auſſi eſſentielle de notre économie, & dont la négligence nous annonce à la longue l'entiere deſtruction!

KLIYOGG donne bien à ſes bois un genre de culture, mais c'eſt dans des vues toutes différentes de celles que nous propoſons. Son grand objet eſt, comme nous l'avons vu, l'augmentation de ſes fumiers, pour leſquels il ramaſſe le plus qu'il peut de menues branches de ſapin & de pin, des feuilles tombées & juſqu'à de la mouſſe. C'eſt donc dans cette vue

qu'il arrache ſoigneuſement de ces bois toutes les mauvaiſes herbes, qu'il éclaircit de tems en tems le jeune bois, qu'il ébranche ſes arbres du bas en haut juſques fort près du couronnement, méthode qui ne contribue pas peu à accélerer l'accroiſſement de ces arbres & à augmenter la beauté de leurs tiges. Tous ſes voiſins rejettent cette maniere d'ébrancher les arbres comme très-nuiſible, mais c'eſt de quoi il ne ſe met point en peine; il voit que par cette culture ſes pins & ſes ſapins viennent tout auſſi bien & ſouvent mieux que ceux de tous les gens qui le blâment. Il faut avouer qu'au premier coup d'œil ſes bois en ont beaucoup moins d'apparence, parce que la vue pénètre de tous côtés entre ces tiges ainſi dépouillées; mais après un examen plus exact je trouvai ſon aſſertion fondée.

Je ne vis pas un seul de ses jeunes sapins qui fut desséché, ni qui menaçât ruine, quoique tous ses arbres fussent considérablement ébranchés. Il y a quelques années qu'il fit un essai pour voir jusqu'à quel point il pouroit tenter la chose ; il ébrancha tous les arbres renfermés dans le quart d'un arpent au point de ne leur laisser que trois nœuds, les tiges avoient depuis six pouces jusqu'à un pied de diametre ; à peine y eut-il quatre de ces arbres qui périrent : tout le reste fut, à la vérité, un certain tems sans prendre aucun accroissement ; mais ils poussèrent ensuite avec autant de force qu'aucun autre de la même espece. Kliyogg avoit observé que chaque arbre se couronnoit tous les ans de nouveau ; il inféra de-là qu'il pouvoit aussi chaque année couper sans danger

le cercle inférieur, & que ſi on laiſſoit l'arbre quelques années ſans l'émonder, on pouvoit en retrancher pluſieurs cercles de bas en haut ſans lui nuire (*ff*). Je ſais que cette pratique combat la théorie communément reçue ſur l'accroiſſement des arbres, & que les expériences des phyſiciens les plus diſtingués de nos jours, d'un Hales, d'un Bonnet, d'un du Hamel, ont prouvé que les arbres reçoivent leur principale nouriture des parties

(*ff*) J'ai oui beaucoup vanter cette méthode d'émonder les pins; mais à moins que ceux de Suiſſe ne ſoient d'une nature différente des nôtres, je ne conçois pas comment Kliyogg parvient à convertir ces menus branchages en fumier. *Note de M. Young.*

parties humides, répandues dans l'air que les feuilles attirent par la ſuction. Suivant les obſervations de Kliyogg, il y auroit au moins une exception à faire en ceci pour les arbres réſineux & qui ont des piquans au lieu de feuilles, puiſqu'il paroit que l'on court beaucoup moins de riſques à les ébrancher que d'autres. J'avoue que ſes expériences n'ont peut-être pas encore été ſuivies aſſez long tems pour pouvoir tenir lieu de maxime inconteſtable; mais je penſe que les opinions d'un homme qui fait voir à tant d'autres égards un diſcernement ſi juſte, & dont les obſervations ſont ſi dépouillées de toute prévention, méritent notre attention & des recherches plus amples de notre part (*gg*).

(*gg*) On ne ſera peut-être pas fâché de voir combien tout ce qui eſt dit ici ſur la na-

Au reſte il eſt très-certain que les racines fourniſſent à l'arbre une très-grande

---

ture & la culture des arbres ſe raporte à quelques paſſages tirés de l'encyclopédie, article *arbre*. " La racine des „ arbres, même de toutes plantes en „ général, en eſt comme l'eſtomac, c'eſt „ là que ſe fait la premiere & principale „ préparation du ſuc. - - - - La culture „ (d'un arbre) par le retranchement „ d'une partie de ſes brancehs contribue „ plus qu'aucune autre induſtrie à la „ multiplication, de ſorte qu'on peut „ dire que plus on retranche de cette „ ſorte de corps vivans, juſqu'à un cer„ tain point, plus on les multiplie. - - „ Si l'on n'avoit jamais vu d'arbre ébran„ ché juſqu'à ſa racine, on croiroit qu'un „ arbre en eſt eſtropié ſans reſſource & „ n'eſt plus bon qu'à être abattu. Ce-

abondance de sucs nouriciers qui se partagent ensuite à toutes les branches,

» pendant si un orme ou un chêne, ou
» un peuplier, en un mot un arbre
» dont la tige s'étend assez droite du
» pied à la cime, est ébranché de bas
» en haut, il poussera depuis le collet
» des branches retranchées jusqu'à la ci-
» me de la tige, de toute part, un
» nombre infini de bourgeons qui pous-
» sant des jets de tous côtés feront d'un
» tronc haut de trente à quarante pieds,
» comme un gros bouquet de feuilles si
» touffu qu'à peine verra-t-on le corps
» de l'arbre. Si on n'avoit jamais vu
» d'arbre étêté par un tourbillon de vent
» ou par le retranchement exprès de son
» tronc au collet des branches, il n'y a
» personne qui ne regardât durant six
» mois un arbre mis en cet état, com-

quel que soit leur nombre & leur grosseur. Si donc, suivant la méthode que nous indiquons, on diminue considérablement le nombre de ces branches, à me-

„ me un tronc mort & inhabile à toute „ génération ; cependant cet arbre étêté „ repoussera du tronc au-dessous de l'endroit où il avoit poussé ses branches, „ un grand nombre de jets, ou au couronnement ou vers le couronnement. „ Cela montre combien sont abondantes „ les ressources de cette sorte d'êtres vivans ; car on peut dire que depuis „ l'extrémité des branches jusqu'au pied „ de l'arbre, il n'y a presque point d'endroit, si petit qu'on le puisse désigner, „ où il n'y ait une espece d'embryon de „ multiplication prêt à paroître, dès que „ l'occasion mettra l'arbre dans la nécessité de mettre au jour ce qu'il tenoit „ en réserve. „

ſure qu'elles paroiſſent, ces ſucs tourne ront preſque tout entiers au profit du tronc ; ainſi un arbre qu'on ébrancheroit avec modération n'en viendroit que mieux.

ENFIN, j'obſerve encore qu'au moyen du ſoin que prend Kliyogg de nettoyer continuellement ſes bois, le ſol en eſt tout couvert de jeunes rejettons : tandis qu'ailleurs ce même ſol ne produit que de la mouſſe & des buiſſons qui ne permettent que par-ci par-là à un rejeton de pouſſer. Or on ſait que ces rejetons lui fourniſſent ſans ceſſe des matieres propres à faire du fumier. Auſſi regarde-t-il ſes bois comme une reſſource d'autant plus abondante à cet égard qu'il en tire tous les ans de chaque arpent deux charois de litiere pour ſes étables :

PLUS j'examine cette adminiſtration économique de notre payſan philoſophe, dont la deſcription vient de nous occuper, & plus je m'affermis dans l'opinion où je ſuis, que ſi nous ne recueillons pas nous-mêmes aſſez de denrées pour notre ſubſiſtance, nous devons beaucoup moins nous en prendre à la ſtérilité de notre terroir qu'aux vices qui ſe ſont introduits dans notre économie ruſtique. J'en conclus encore que le poids accablant des dettes dont nos payſans ſont ſurchargés ne rend pas impoſſible le rétabliſſement de l'Agriculture. Nous avons ici devant les yeux une poſſeſſion où tout annonce d'abord la décadence & la ſtérilité, qui n'a reçu d'ailleurs que très-peu d'avantages de la nature, chargée par-deſſus tout cela d'une dette conſidérable; nous voyons cependant cette même poſ-

ſeſſion améliorée en un petit nombre d'années à un point qui tient du prodige, & raporter à peu près le double de ce qu'elle raportoit auparavant. Des voiſins de notre Kliyogg, qui ne ſont rien moins que ſes meilleurs amis, m'ont aſſuré que lorſqu'il ſe chargea de ce bien, les terres qui en dépendent étoient comptées parmi les plus mauvaiſes, & qu'aujourd'hui ce ſont elles qui proportionnément à l'étendue produiſent toujours les récoltes les plus abondantes. Auſſi regardoit-on, ainſi que nous l'avons déja dit, ſon entrepriſe comme la plus grande des imprudences, qui ne pouvoit manquer d'entraîner en peu de tems la ruine des deux freres ; & l'on s'attendoit à coup ſûr à leur voir faire banqueroute. Ce jugement n'étoit pas entiérement dicté par l'envie, qui eſt ſi promte à calculer

la poſſibilité du malheur d'autrui; & je ſuis fort trompé, ſi tous ceux qui connoiſſent l'état actuel de notre économie rurale n'auroient pas prononcé de même ſur la queſtion ſuivante, ſavoir: ſi un ménage où il ne ſe trouveroit que quatre perſonnes faites avec onze enfans non-élevés étoit en état de ſoutenir un bien eſtimé à peine 20000 livres, & ſur lequel il falloit payer la rente de 12500 livres. Cette queſtion a pourtant été réſolue à l'avantage des propriétaires, graces à l'activité & à l'intelligence de cet homme ſingulier.

RENDONS la choſe plus ſenſible par le calcul, afin d'exciter, s'il ſe peut, l'émulation de tout bon pere de famille.

15 arpens ſemés en froment lui produiſent 1500 gerbes; les

100 gerbes rendent 60 boiſſeaux d'épeautre en balle : ainſi 15 arpens rendent 56 malters, 4 boiſſeaux. Le malter vaut chez nous au prix moyen 20 liv. ; ainſi 15 arpens ſemés en froment produiſent en argent. - - - - - - - - - 1125 liv.

15 arpens ſemés en ſeigle produiſent à 5 muids par arpent 75 muids, qui à 10 liv. le muid donnent - - - - - 750 liv.

Total de la recette - - - 1875 liv.

Sur quoi il faut déduire :

La dime des champs à bled	l. 112.	10 ſ.
La dime des champs à ſeigle	75	—
Pour la ſemence des champs à bled à 10 boiſſeaux par.	187.	10

Ci-contre - - - - -	l. 187. 10. f.
arpent, fait pour 15 arpens 9 malters 6 boisseaux	187 10
Pour la semence des champs à seigle, à 3 ½ boisseaux par arpent, fait pour 15 arpens, 13 muids - - -	130 --
La rente de 12500 liv. à 4 pour cent - - - - -	500 --
Le loyer d'une prairie - -	110 --
Sept tombereaux de fumier & six tonneaux de cendres de tourbe - - -	50 --
Total de la dépense - -	1165 liv.
Ainsi il lui reste net (*hh*) -	710 liv.

(*hh*) Cela fait 4 liv. sterl. 11 f. par acre anglois; produit très-considérable pour une

SI nous avons omis les frais du charron, du bourrelier & du maréchal, nous n'avons pas mis non plus en ligne de compte toute la récolte des pâturages qu'il a converti en terres labourables; cette récolte consiste, comme nous l'avons fait voir, en grains, en pommes de terre, en chanvre & en légumes, ce qui tourne tout au profit du ménage. De plus il retire des fruits de son verger; ses vaches lui fournissent du lait & du beure, & ses cochons de la chair. On

---

aussi petite ferme, qu'on ne sauroit attribuer qu'à l'industrie laborieuse de cet excellent cultivateur, & à l'abondance de ses engrais. Ses champs semés en seigle, qui lui rendent 1 liv. sterl. 3 s. par acre, offrent également une très-riche récolte. *Note de M. Young.*

voit d'un autre côté, en examinant ce calcul, combien il auroit été facile à un payſan qui auroit manqué d'activité & d'intelligence de ſe ruiner ſans reſſource en ſe chargeant de ce bien. En effet des terres dégradées & mal-cultivées auroient à peine rendu dans les meilleures années la moitié de ce que nous avons compté, & un payſan fainéant auroit employé en journées d'ouvriers plus d'argent que nous n'en aſſignons par notre calcul à notre laborieux économe. Tout le profit qui lui reſtoit, il l'a toujours mis en améliorations, ou bien il en a acquis de nouveaux fonds. Il penſe que cela lui eſt plus avantageux que s'il employoit ce profit à liquider les dettes hypothéquées ſur ſon fonds, parce que de cette maniere 100 livres lui produiſent bien au-delà des 4 livres d'intérêt qu'il en paye;

tandis que ce même intérêt est un grand point pour les habitans de la ville, surtout lorsque l'hypotheque est bien solide (*ii*). Cette dette ne lui donne d'autre

---

ii) Cette maxime de conduite, si peu pratiquée par ceux qui se piquent d'être de grands économes, montre la force du jugement de Kliyogg. Les gens qui, malheureusement pour eux, ne voyent les choses que sous un seul point de vue, & n'envisagent que les intérêts qu'ils retirent d'un fonds placé sur hypotheque, sont très-satisfaits d'en retirer 4 ou 5 pour cent, tandis qu'ils pourroient aisément le faire valoir à 10 & à 11. Il est vrai que ce dernier profit est incertain, & que l'autre est assuré. Mais pourquoi d'habiles améliorateurs de terres, des manufacturiers, des marchands empruntent-ils de l'argent pour

embarras que l'attention d'en porter tous les ans les intérêts à l'échéance. De sorte qu'à présent que ses fils croissant en santé, en vigueur & en force, il se voit à la veille d'en être puissamment secouru, tous ses projets ne tendent qu'à l'agrandissement de sa possession, afin que sa postérité, animée par l'exemple qu'il leur met devant les yeux, se trouve à portée de se procurer, par un travail infatigable,

---

des entreprises incertaines ? Ce n'est point qu'il n'y ait aucune objection à faire à leur conduite; mais c'est que les avantages l'emportent dans la balance sur les désavantages. Tout esprit qui n'envisage dans une chose que les difficultés & les objections n'a que des vues étroites & peu élevées, & ce ne sont que des ames d'une trempe bien commune qui en contractent l'habitude. *Note de M. Young.*

le même bonheur & le parfait contentement d'esprit dont il jouit.

CE qu'il y a d'étonnant & qui mérite une attention toute particuliere, c'est que toutes ces améliorations se sont faites avec un si petit nombre de bras; tout le ménage n'étant composé, comme nous l'avons dit, que de quatre personnes adultes, dont deux femmes, qui ne pouvoient gueres s'éloigner de la maison, où les soins qu'exigeoit l'éducation d'un si grand nombre d'enfans les retenoient le plus souvent. Nous pouvons inférer de cet exemple, que c'est encore mal à propos qu'on attribue le peu de fertilité de notre terroir au défaut d'habitans. Ce n'est point dans le manque de bras, mais dans les progrès de la fainéantise & de la molleſſe, qui deviennent de jour en jour plus effrayans parmi nous, & qui

ſont que l'on préfere le travail moins pénible, mais précaire de nos manufactures, aux rudes travaux de la campagne, enfin dans le mauvais uſage que les ouvriers font de leur gain, qu'il faut chercher la ſource de la miſère qui va toujours en augmentant.

CONCLUONS de tout ceci, que pour parvenir à perfectionner l'Agriculture dans notre Canton, il faudroit commencer par réformer les mœurs des habitans. Ce ne ſera qu'après qu'on aura ſu rallumer chez nos cultivateurs une véritable ardeur pour les travaux de la campagne qu'il ſera tems de ſonger à améliorer les terres par des moyens phyſiques, & de faire changer nos pratiques anciennes contre une méthode plus parfaite & démontrée telle par des recherches & des épreuves ſuffiſantes. C'eſt

auſſi

auſſi là l'opinion la plus conſtante de notre ſage. Vous ne ſauriez croire, monſieur, me diſoit-il ſouvent, combien il ſe redreſſeroit d'abus, ſi le Gouvernement & l'habitant de la campagne ſe prêtoient mutuellement la main pour concourir au bien général. Nos terres n'auroient qu'à être cultivées par des mains plus intelligentes & plus laborieuſes, notre pays ſuffiroit de reſte à la nouriture de ſes habitans : mais nous péchons malheureuſement à ces deux égards. Le payſan n'a pas d'ordinaire aſſez de raiſon pour connoître ſes vrais avantages. C'eſt donc à ceux d'entre vous, meſſieurs, qui êtes appellés par état à veiller au bien de la patrie, à preſcrire aux cultivateurs la maniere dont il faudroit qu'ils s'y priſſent & à faire agir l'autorité ſuprême & les châtimens

pour obliger les fainéans au travail. Il faudroit pour cela que les officiers publics veillaſſent, avec l'attention la plus exacte, ſur la conduite d'un chacun en particulier, & ramenaſſent les mauvais ſujets à leur devoir par des réprimandes, des menaces, des corrections ſalutaires. Perſonne ne ſeroit plus à portée d'y réuſſir que meſſieurs les paſteurs. Ils y parviendroient, s'ils étoient ſeulement plus attentifs à rappeller ſans ceſſe à leurs brebis, ſoit en chaire, ſoit dans leurs viſites paſtorales, la pratique exacte de leurs devoirs, & à leur inculquer continuellement que l'eſſence de la piété conſiſte à remplir exactement envers leur prochain les devoirs de la juſtice, c'eſt-à-dire, à rendre à chacun ce qui lui eſt dû. Ces meſſieurs ſont pour l'ordinaire beaucoup trop ſavans

dans leurs sermons; ils s'arrêtent à des explications fort étendues & fort recherchées de leur texte, choses où le paysan borné ne comprend rien, & n'expliquent pas d'une maniere assez claire, assez simple, comment il faut se conduire. Il arrive de là que nos habitans de la campagne s'imaginent, pour la plupart, avoir rempli tous leurs devoirs, lorsqu'ils ont assisté au service divin, au chant des pseaumes, à la priere; & qu'ils peuvent ensuite se livrer impunément au luxe dans les habits (*kk*), à toutes sortes

(*kk*) Bien des lecteurs seront surpris de voir des paysans taxés de donner dans le luxe des habits; mais ceux qui connoissent la Suisse savent combien les femmes & surtout les filles méritent ce reproche dans certaines contrées.

d'excès dans le manger & dans le boire, commencer par diſſiper leur patrimoine & finir par tromper le prochain. Pour moi je penſe qu'il y a dix fois plus de mal à tromper quelqu'un d'un ſeul denier que de manquer à un ſermon. Il n'y a que celui qui, toujours fidele à la probité & conſtant dans ſon travail, mange ſon pain à la ſueur de ſon viſage, qui puiſſe ſe promettre la bénédiction d'enhaut. Un cultivateur laborieux ne connoit point de mauvaiſe année, & rien ne ſauroit troubler le parfait contentement dont il jouit. Un faineant au contraire attend tout de la Providence & s'en prend à l'injuſtice du ſort, lorſqu'il recueille moins qu'un cultivateur plus diligent. Meſſieurs les Baillifs devroient de leur côté employer les peines corporelles, & les amendes pécuniaires pour

obliger au travail ceux qui refuſeroient de ſe rendre aux exhortations des paſteurs. Il faudroit pour cela qu'ils priſſent la peine de faire des viſites exactes & fréquentes dans leur diſtrict ; ils ſe mettroient au fait dans ces tournées de l'état des terres, & diſtingueroient parmi les habitans qui leur ſont ſubordonnés ceux qui ſe montreroient les plus laborieux, tandis qu'ils traiteroient avec la derniere rigueur les lâches & les fainéans. Ah bon Dieu ! s'écrioit-il, quelle ſeroit la proſpérité de nos contrées, ſi l'on prenoit de pareilles meſures, & dans quelle abondance n'y jouirions-nous pas de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie.

KLIVOGG me témoignoit une autre fois la ſatisfaction qu'il venoit d'éprouver à la publication du réglement preſcrit par le Magiſtrat pour prévenir les mala-

dies épidémiques des beſtiaux en améliorant les pâtures. Mais il s'agit à préſent, me diſoit-il, de tenir exactement la main à l'exécution de cette ordonnance, car ſi on laiſſe le payſan en uſer ſelon ſon bon plaiſir, & ſi on ne lui fait pas voir de la ſévérité, le mal ſera encore pire qu'auparavant. Il vaudroit mieux ne point faire de loi que de ne la pas faire obſerver à la rigueur ; le payſan eſt trop promt à ſe prévaloir, à ſon propre dommage & à celui du pays en général, de la moindre indulgence. Je lui répondis là deſſus ; vos vues, mon cher Kliyogg, ſont les meilleures du monde : mais vous ne connoiſſez peut-être pas les difficultés inſurmontables qui s'y oppoſent. Notre peuple eſt trop habitué à la liberté pour qu'il ſoit aiſé de l'aſtreindre à une contrainte rigoureuſe. L'exé-

cution d'un plan tel que celui que vous vous propoſez exigeroit des ſoins & des détails qu'il ne ſeroit gueres poſſible aux officiers publics d'embraſſer dans toute leur étendue, ſuppoſé qu'ils en euſſent tous également les talens & la volonté, ce que nous oſerions encore bien moins prétendre.

CROYEZ, repliqua-t-il, que toutes ces difficultés s'applaniroient peu à peu d'elles-mêmes, ſi l'on mettoit bien ſérieuſement la main à l'œuvre. Un ſeul exemple de ſévérité ſuffit ſouvent pour en impoſer à une multitude nombreuſe. N'avez-vous jamais vû avec quelle facilité on fait paſſer à un troupeau indocile ce pont, qu'il s'opiniatre à conſidérer avec effroi? Il ſuffit d'avoir forcé un ſeul mouton à le paſſer, pour que tous les autres ſuivent ſans répugnance. Soyez perſuadé,

monſieur, que le payſan reconnoit tôt ou tard que c'eſt pour ſon bien qu'on ſe ſert de la force pour lui faire faire ce qui lui eſt avantageux. Toutes les fois que j'entends faire tant de difficultés, j'en conclus que la choſe ne tient pas beaucoup à cœur, & que c'eſt uniquement la peine qu'on redoute. Dans le cours de mes travaux on me faiſoit également voir mille inconvéniens à chaque pas que je faiſois; je ne pouvois rien entreprendre qui ne fut regardé comme abſurde & impraticable : tout cela ne m'a jamais ébranlé; dès que j'étois une fois bien perſuadé que ce que je me propoſois étoit bon & honnête, je me mettois gaiement à l'ouvrage & je m'y livrois de toutes mes forces. Dieu n'a jamais permis que mes peines fuſſent infructueuſes. Ceux qui m'avoient le plus regardé

en pitié étoient confondus de mes ſuccès, & il leur arrivoit ſouvent d'être des premiers à m'imiter en bien des choſes. Queſtionnez mes voiſins, ils ſeront tous obligés de convenir, que mes entrepriſes prenoient toujours une iſſue toute différente de ce qu'ils s'en étoient figuré d'abord. Je vous accorde, mon cher Kliyogg, lui repliquois-je, qu'il en eſt ainſi de votre travail; lorſque vous avez projetté quelque choſe d'utile, vous allez droit au but, & vous exécutez par vos propres mains. Il n'en eſt pas ainſi de ceux qui ont part au Gouvernement; ce n'eſt qu'après qu'on eſt parvenu à perſuader les autres qu'un tel projet eſt bon & utile, qu'on peut ſe flatter de le voir mettre en exécution, encore faut-il alors que nombre de perſonnes pouſſent à la roue avec une égale ardeur, ſi l'on veut

parvenir à ſon but. Que cela ne vous empêche pas, meſſieurs, reprenoit-il, de faire ſans ceſſe les plus fortes tentatives. Lorſque vous aurez médité profondément ſur des objets tendant à l'utilité publique, propoſez-les avec force & avec zele, & que la maniere dont vous les mettrez en exécution devienne un modele de ferveur & d'activité ; alors la bénédiction d'enhaut ne ſauroit vous manquer. Vous obtiendrez toujours au moins une partie de ce que vous déſirez ; ces premiers ſuccès, quelque foibles qu'ils puiſſent être, feront tenter de nouveaux moyens & ſoutiendront les efforts du zele. Aujourd'hui une choſe, demain une autre, inſenſiblement l'ouvrage arrive à ſa perfection. Ce n'eſt pas tout d'un coup que je ſuis parvenu à bonifier mes terres ; bien des années ſe ſont écoulées avant

que j'aie pu m'appercevoir de quelque avantage, mais cela ne m'a point rebuté. Vous êtes incertains de l'aprobation du public; douteriez-vous que ce qui eſt honnête & utile puiſſe manquer tôt ou tard de l'entrainer ? Il y a quelque choſe au dedans de nous, qui dit tout auſſitôt oui, lorſqu'on nous prêche la vérité, lors même qu'elle nous eſt déſagréable. Ne vous rebutez ſeulement pas, vous verrez qu'à la fin il n'y aura perſonne qui ne fût honteux de vous refuſer ſon approbation. Mais chez vous, cher Kliyogg, lui dis-je, le ſuccès ſoutient continuellement votre activité, chaque coup de hoyau que vous donnez avance votre ouvrage & vous approche du terme que vous vous êtes preſcrit; au lieu qu'en travaillant pour le public, un inſtant voit ſouvent évanouir tout le fruit de nos

peines, & rejetter les projets les mieux conçus & les mieux intentionés. De pareilles contradictions abattent le courage, le zele s'éteint, & l'on finit par laiſſer aller les choſes comme elles veulent, dès qu'on n'y voit plus de remède. Eh! voila juſtement ce qui n'eſt pas bien, reprit-il avec vivacité, c'eſt préciſément alors qu'il faut redoubler les efforts. Plus les beſoins ſont preſſans, & plus l'on a ſujet d'être convaincu de la néceſſité d'un promt ſecours. La ſatisfaction qu'on éprouvera au-dedans de ſoi-même, lorſqu'on poura du moins ſe rendre témoignage qu'on a rempli tout ce à quoi l'on croyoit être obligé, n'eſt-elle pas déja une récompenſe, & la plus belle qu'on puiſſe ſe propoſer? Fiez-vous en à la Providence divine, toute entrepriſe utile, quoiqu'elle vienne à échouer,

peut encore produire des fruits salutaires dans un autre tems. Souvent lorsque le désordre des saisons & des élémens sembloit m'avoir enlevé tout espoir, le ciel me favorisoit encore au tems de la récolte d'une portion honnête. Celui qui compte sur la Providence, lorsqu'il forme de justes entreprises, *est*, suivant l'expression de l'apôtre, *vivant en espérance*. Qu'on me dise tout ce que l'on voudra, concluoit-il, lorsqu'animé d'un vrai zele on a fait tout ce qu'on a pu & dû faire, la bénédiction d'enhaut s'en est toujours ensuivie.

CETTE conversation ne met-elle pas dans tout son jour la vérité de cette sentence de Socrate, que de toutes les professions l'Agriculture est celle qui nous enseigne le mieux la pratique de la

flice & la science du gouvernement?

SI j'ai pu faire paſſer dans l'ame de mon lecteur ſeulement une partie des vives & fortes impreſſions que les ſages diſcours de cet homme étonnant ont faites ſur la mienne, il déſirera avec avidité de le connoître encore plus particuliérement, & ne me ſaura pas mauvais gré, ſi je mets devant ſes yeux la peinture de l'intérieur de ſon ménage. Il eſt beau ſans doute de ſe livrer tout entier aux occupations de ſon état, & d'augmenter ſa fortune par un travail aſſidu. Mais il eſt plus beau & plus digne d'un eſprit ſupérieur de ſavoir économiſer avec décence & ſageſſe des biens légitimement acquis. J'ai ſouvent oui dire à notre Bodmer, ce Socrate de nos jours, à propos du rétabliſſement de l'Agriculture, que ſi l'on pouvoit enſeigner au peuple à gouverner avec plus d'économie la

quantité actuelle de denrées que le pays fournit, cette même quantité suffiroit pour en nourir tous les habitans. Notre Kliyogg nous offre une preuve bien instructive de la solidité de ce conseil.

C'EST lui qui exerce la fonction de pere de famille dans le ménage réuni des deux freres. Il est cependant le cadet; mais son ainé a eu assez de lumiere & de raison pour reconnoitre la supériorité que le génie & les talens de son frere lui donnoient sur lui, & pour lui laisser en conséquence toute l'administration du travail, se contentant de l'y seconder avec cette ardeur dont il reçoit l'exemple. En admettant le systême que Kliyogg s'est formé sur les devoirs d'un pere de famille, peu de gens seroient tentés de lui envier cet honneur. Il faut, selon lui, que le chef de famille

ſe trouve toujours le premier à tous les ouvrages, & en revienne le dernier; l'eſſence de ſon autorité conſiſte à prêcher d'exemple aux autres individus de la famille. Sans quoi, dit-il, tous les efforts que l'on fait, tous les ſoins qu'on ſe donne deviennent inutiles. Le pere de famille eſt la racine qui donne à l'arbre entier la force & la vie; ſi la racine périt, l'arbre, quelque vigoureux qu'il ſoit, périra avec elle. De quel front le maître exigera-t-il de ſes inférieurs l'aſſiduité au travail, lorſqu'il ſera le premier à ſe rebuter? Avec quelle autorité poura-t-il régler & ordonner tout ce qui devra ſe faire, lorſque le valet ſêra mieux que lui au fait de la beſogne? Un tel maître ſera le jouet, la riſée de tout ſon domeſtique, & s'il s'obſtine à

faire

faire exécuter ſes ordres, quelqu'inconſidérés qu'ils ſoient, l'obéiſſance alors eſt un poids accablant pour ceux qui doivent les remplir. Si c'eſt le maître au contraire qui a les vues les plus éclairées, ſi c'eſt lui qui donne le meilleur exemple, il n'y aura perſonne dans la maiſon qui ne ſoit honteux de faire moins d'ouvrage que le chef.

JE fus prié par mon meilleur ami, me diſoit dernièrement Kliyogg, de montrer à ſon valet ma maniere d'amender un champ, au moyen du gravier marneux. Ce garçon, me dit-il, a de l'intelligence, il eſt d'ailleurs, comme tu vois, fort & vigoureux; c'eſt ſeulement dommage qu'il n'ait pas toujours le cœur au travail. Je pris ce garçon avec moi & je le fis travailler à mes côtés du grand matin juſques au ſoir très-tard; il me

ſecondoit à qui mieux mieux & je ne me laſſois point d'admirer ſa vigueur, ſa dextérité & ſa diligence. Dès que je revis mon ami, je lui dis ; tu fais grand tort à ton valet de le taxer de pareſſe, je n'ai jamais vu d'homme plus laborieux. Lui de ſon côté me proteſta qu'en allant viſiter ce même valet à ſon travail, il l'avoit trouvé ſouvent à ne rien faire. Reſte-t-il également oiſif, lui repliquai-je, lorſqu'il travaille à côté de toi ? Je ne ſuis pas à même d'en juger, me répondit-il ; je le paye pour faire mes plus gros ouvrages, & pour m'exemter d'une fatigue trop rude ; il ſuffit, je penſe, que je lui preſcrive ce qu'il a à faire, & que j'aie l'œil ſur ſa beſogne. Tu regardes donc, repris-je, un travail un peu rude comme une peine qui te rendroit malheureux ? Je crois au moins,

répondit-il, qu'il eſt bien permis, lorſqu'on en a le moyen, de ſe donner quelque repos, & de jouir de ſon aiſance en tout bien & en tout honneur ; quelle différence y auroit-il ſans cela entre le riche & le pauvre, à quoi nous ſerviroit-il que Dieu nous ait accordé plus de bien qu'à d'autres ? Si c'eſt là ta façon de penſer, lui repliquai-je, je ne ſuis plus étonné que ton valet reſte à rien faire quand tu ne le vois pas ; car enfin n'eſt-il pas naturel que chacun cherche à ſe procurer ſon bonheur autant qu'il lui eſt poſſible ? Quant à moi, je ſuis bien éloigné d'être de ton avis, & ne ſuis jamais plus heureux ni plus ſatisfait que lorſque je vaque à ma beſogne. Et moi je vois, mon cher Kliyogg, reprit mon ami, que ton avis eſt toujours le meilleur : je ne prétends plus déſormais

me ranger à celui de ma femme lorqu'elle voudra m'empêcher de travailler, ſous prétexte que j'ai dequoi vivre, & que je n'ai pas beſoin d'abréger mes jours en m'excédant de travail.

LORSQUE Kliyogg a formé une fois une bonne & ſaine réſolution, il ſait avec une fermeté inébranlable aſtreindre tout le ménage à concourir à ſon exécution ; & lorſqu'il regarde une choſe comme nuiſible ou ſeulement inutile, il ſait pareillement obliger tout ſon monde à la rejetter & à s'en abſtenir. C'eſt encore là une de ſes grandes maximes, qu'il faut commencer par extirper tout ce qui eſt nuiſible ou inutile, avant de ſonger à la moindre amélioration. Tant qu'on n'a pas arraché les mauvaiſes herbes d'un champ, tout engrais, bien loin d'être avantageux, ne ſert qu'à faire mul-

tiplier ces plantes paraſites qui enlevent à la bonne ſemence toute ſa nouriture. De même une maiſon ne ſauroit ſe maintenir, tant que l'oiſiveté, le luxe & la diſſipation y prendront le deſſus, employa-t-on d'ailleurs les moyens les plus propres à la faire proſpérer. En conſéquence il fit avec zele les derniers efforts pour détruire juſqu'à la racine toutes les mauvaiſes habitudes qui s'étoient gliſſées dans ſon ménage ; il eut à combattre bien des préjugés, il eſſuya bien des contradictions de la part des femmes ; il étoit bien difficile de les faire renoncer à des abus qu'une longue habitude leur faiſoit regarder comme ſacrés. Toutefois la fermeté triompha de leur réſiſtance. L'approbation, les louanges que ſa conduite lui mérita de la part de pluſieurs des principaux de la

République contribuèrent beaucoup à ramener à la raiſon ces eſprits récalcitrans ; aujourd'hui la concorde règne dans la famille & tous ceux qui la compoſent n'ont qu'un cœur & qu'une volonté. Tant il eſt vrai que les encouragemens dont le Gouvernement honore les ſujets qui ſe diſtinguent font impreſſion ſur les autres & les portent à profiter des bons exemples.

KLIYOGG tenoit le ſeul bouchon qu'il y eut dans le village ; il en réſultoit en apparence un profit aſſez conſidérable pour le ménage : un examen plus réfléchi l'eut bientôt convaincu du contraire ; il frémit à la ſeule penſée des funeſtes impreſſions, des dangereux exemples que ces enfans recevroient des gens qui fréquentoient ſon cabaret. Ces gens là donnoient pour la plupart à la

boiſſon un tems précieux pour le travail, diſſipoient follement un argent qu'ils auroient dû employer à l'amélioration de leurs affaires domeſtiques, énervoient leurs forces, & abrutiſſoient leur eſprit au point de ſe rendre incapables de vaquer à leurs occupations & à leurs devoirs. Cela lui fit prendre la réſolution la plus formelle de ne donner déſormais à aucun de ſes chalands, qu'autant de vin qu'il lui en falloit pour ranimer & réparer ſes forces épuiſées par un travail pénible, ou par la fatigue d'un voyage, le ſeul uſage auquel le vin lui ſembloit avoir été deſtiné par le Créateur. Il fixa, d'après ſa propre expérience, cette quantité à une chopine (environ le poids d'une livre médicinale) & maintint ſa réſolution avec l'exactitude la plus rigoureuſe. Un pareil procédé lui fit bientôt

perdre la plus grande partie de ſes chalands & avec eux le profit qu'il en retiroit. Les meres de famille, dont l'une avoit été élevée dans un cabaret, en furent outrées de dépit & en vinrent avec lui aux groſſes injures. N'avions-nous pas toujours bien prévu, lui dirent-elles, que tes ſingularités cauſeroient à la fin la ruine entiere de notre maiſon ? Il y a déja long-tems que tout le monde nous en veut, & que les bonnes gens ne nous prophétiſent rien de bon, de ce que tu t'écartes à tous égards des coutumes de nos ſages ancêtres. Tu vois à préſent les beaux fruits de ton opiniâtreté, qui nous prive de la riche reſſource que notre cabaret nous fourniſſoit. N'eſt-ce pas là ôter le pain de la bouche à ſes enfans ? Ces pauvres petits iront bientôt mendier de porte en

porte. Raſſurez-vous, bonnes meres, leur dit-il d'un ton tranquille & d'un air riant, examinez bien toutes choſes avant de me condamner. A-t-il manqué juſqu'à préſent la moindre choſe à nos enfans ? N'ont-ils pas toujours été, graces à Dieu, bien nouris, bien vêtus ? Nous en convenons, dirent-elles, mais ne deviennent-ils pas tous les jours plus grands, ne leur faut-il pas auſſi plus d'entretien ? Mais leurs forces, reprit-il, ne s'augmentent-elles pas dans la même proportion ; & ne ſommes-nous pas par conſéquent à la veille de les voir en état de commencer à nous aider à mettre nos terres en meilleure valeur ? Ces mêmes terres ne nous rendent-elles pas déja beaucoup plus qu'elles ne nous rendoient d'abord ? Et ne voyez-vous pas qu'il ne nous manque que de bras

pour augmenter encore davantage notre revenu ? Nous n'avons rien à repliquer à cela, répondoient-elles, mais le profit du cabaret n'étoit pas à mépriſer, ce bénéfice ajouté au produit de nos terres nous étoit d'un grand ſecours. Eh ! ne voyez-vous pas, reprit-il, qu'il faut toujours au logis, pour ſervir les chalands, une perſonne dont le travail eſt perdu pour la culture des terres ? Il eſt vrai, repliquèrent les femmes, que le travail en ſouffre quelque petite choſe, mais le profit ſurpaſſoit de beaucoup la perte. Je conviens, diſoit Kliyogg, que nous retirions plus de profit en argent du cabaret, que nous n'en recueillons à proportion de la culture des terres, mais penſez-vous qu'un profit, qu'on acquiert par le dommage d'autrui, puiſſe être béni de Dieu ? N'entendiez-vous pas les plain-

tes ameres que faiſoient ſans ceſſe les femmes de ces ivrognes de profeſſion, de ces débauchés qui les rendoient ſi malheureuſes ? Ne voyez-vous pas tous les jours des fils, à qui leurs peres avoient laiſſé de gros biens, marcher à grands pas vers leur ruine, en s'adonnant à l'ivrognerie & à la fainéantiſe ? Penſez-vous que la miſere, où ces malheureux plongent leur famille, ne crie pas vengeance contre l'infame avidité des cabaretiers qui ont prêté la main à leur débauche ? — L'on a pourtant vu des hôtes que le ciel a bénis, & qui ſe ſont enrichis à ce métier. — Soit, mais l'on n'en a gueres vu dont les biens aient paſſé à la troiſieme génération ; leurs enfans s'habituent inſenſiblement à une vie libertine, perdent le gout du travail, & accoutumés à s'enrichir aux

dépends des autres, ils deviennent trompeurs & méchans. Voulez-vous expoſer nos enfans aux mêmes dangers? Voulez-vous perdre tout le fruit des peines & des travaux que nous avons employés à l'amélioration de nos terres, & mettre vos enfans perdus par le mauvais exemple dans le cas de s'adonner à la fainéantiſe & de dépenſer plus en un ſeul jour qu'ils n'en gagneront dans vingt à cet indigne métier. — Le bon Dieu nous en préſerve, mais il n'eſt pas dit qu'il faille néceſſairement que cela arrive. — Cela n'eſt-il pas au moins bien probable, ne voyez-vous pas tous les jours avec quelle facilité les enfans adoptent les mauvais exemples? — Nous ne ſaurions le nier. — Suppoſez donc que ce que vous admettez comme poſſible arrivât, n'auriez-vous pas d'éternels re-

proches à vous faire d'avoir été cauſe de la perte de vos enfans ? Au lieu que ſi vous ſuivez mon avis, vous amaſſerez à la vérité moins d'argent, mais nos enfans s'habitueront comme nous au travail, ils ſe contenteront du produit de leurs terres, & Dieu les bénira comme il nous a bénis. --- Fais donc comme tu l'entends, il faut toujours te donner raiſon, quand même on eſt ſûr que tu as tort ; au bout du compte, ſi nous tombons dans la miſère, ce ſera bien à toi d'en répondre. Tel étoit le refrein ordinaire de toutes les contrariétés qu'on oppoſoit à la conſtance inébranlable de notre philoſophe, qui perſiſta dans la ſage réſolution qu'il avoit priſe. Tous les habitans du lieu en firent l'objet de leurs riſées & engagerent un autre particulier à ſe charger du bouchon ; mais ce

fut à leur grand détriment, & nombre de peres de famille éprouvèrent les effets de la mauvaise conduite de leurs fils, qui empiroit de jour en jour ; ils s'en plaignirent à Kliyogg lui-même, & lui avouerent que toutes ces dépenses de cabaret menacoient leurs maisons d'une ruine totale.

IL découvrit une autre cause de la décadence de bien des ménages dans la coutume où l'on est de faire de petits présens aux enfans, à l'occasion d'un batéme, ou pour les étrennes, &c. Ces sortes de présens, dit-il, accoutument de bonne heure les enfans à se faire de petits revenant-bons par d'autres voies que par leur travail ; ce qui devient un germe de fainéantise, qui est la racine de tous les maux. D'ailleurs ces présens consistent d'ordinaire en friandises mal-

faines, pour le moins ſuperflues, ou en jouets qui ne ſont d'aucun uſage réel. On n'en eſt pas moins obligé de rendre enſuite la pareille dans l'occaſion ; ces petits objets, qui font une ſomme au bout de l'année, deviennent onéreux pour un ménage. Il ſe fit donc une loi de ne recevoir jamais aucun préſent quelconque ni pour lui, ni pour ſes enfans, ſoit de comperes ou commeres, ſoit de parens, ſoit de qui que ce pût être, & de n'en point faire non plus de ſon côté, hormis à de vrais pauvres, à des perſonnes que l'âge ou d'autres accidens mettoient hors d'état de gagner leur vie. Il blâme toutes les aumônes faites à des gens qui ne les méritent pas ; il croit même que c'eſt un grand mal, & que ceux qui font inconſidérément de ces charités indiſcrettes ſe rendent reſpon-

ſables des ſuites dangereuſes qui en réſultent. Ces perſonnes-là, pourſuit-il, croyent s'acheter par là la bénédiction d'enhaut, qu'ils voudroient le plus ſouvent faire entrer dans les gains les moins licites, & ces aumônes n'aboutiſſent qu'à fomenter la fainéantiſe des mendians, & les excitent à toutes ſortes de crimes, au vol, à l'impoſture, au libertinage, &c.

DE toutes les loix que Kliyogg s'eſt impoſées, il n'y en a aucune qui lui ait couté plus de peine à mettre en exécution que celle-là. On le taxa d'une rigueur ſans exemple envers ſes enfans, d'une avarice, d'une dureté inſoutenable envers les pauvres. Mais, ſourd à tous ces reproches, il vint à bout d'effectuer une réſolution dont il avoit reconnu la bonté. Ses enfans n'ont, à la vérité, jamais éprouvé les ſenſations agréables qu'excitent

qu'excitent les préſens, mais ils en ſont d'autant plus ſatisfaits & plus heureux dans la jouiſſance du néceſſaire & des commodités de leur état. A la premiere fois que je fus le voir chez lui, je voulus, au moyen de quelques petits préſens, rendre mon ſouvenir agréable à ces enfans; je fus très-étonné de ne pas trouver en eux la moindre envie de les accepter; leur pere me pria d'abord de ne point prendre cette peine; je pris ſa réſiſtance pour un compliment; je réiterai mes offres; mais je le vis là-deſſus inſiſter plus fortement pour que je n'en fiſſe rien. Je lui oppoſai qu'il falloit bien laiſſer quelque plaiſir aux enfans, & que c'étoit là une bagatelle dont je ne m'apercevrois en aucune façon. Ce n'eſt point, Monſieur, reprit-il avec chaleur, la conſéquence de l'argent, dont vous

voulez régaler mes enfans qui cauſe ma répugnance; mais j'enviſage le danger qui en réſulteroit pour eux.

IL uſa de la même fermeté pour bannir toutes ces diſtinctions attachées à de certains jours de l'année. Chez lui les dimanches & les fêtes, la clôture des fenaiſons, de la récolte, la fête du village, les batémes de ſes enfans &c. n'ont aucune ſorte de préférence quant à la bonne chere. Il lui ſemble qu'il eſt abſolument contre le bon ſens de donner plus de nouriture au corps dans les jours deſtinés au repos que dans les jours ouvrables, où les forces épuiſées par un travail pénible ont beſoin de beaucoup plus de réparations. C'eſt pourquoi il a ſoin de régler les repas ſuivant la nature du travail. Il prévient ſes gens de ne point s'attendre à aucun extraordinaire à la fin de la récolte; ce n'eſt point, leur

dit-il, par avarice que j'en uſe ainſi, car je prétends employer tout le montant de la dépenſe uſitée en pareil cas à vous faire faire de meilleurs repas tout le tems que vous ſerez dans le fort de l'ouvrage. Il ne boit point de vin à ſes repas, mais il en prend ſa meſure réglée avec lui dans les champs, là il lui tient lieu de reconfortatif, lorſqu'il ſent que ſon corps commence à plier ſous le poids de la fatigue. Il engraiſſe des porcs pour ſon ménage comme font les autres payſans : mais cette viande ne fait jamais ſur ſa table un mets ſéparé. Chaque jour il en emploie une certaine quantité, qu'il fait dépecer en très-petits morceaux & cuire avec un légume, ayant éprouvé que le légume en devenoit beaucoup plus fortifiant & plus nouriſſant. Il prétend que plus un mets eſt difficile à di-

gérer, mieux il nourit. Auſſi préfère-t-il, par cette raiſon, les pommes de terre à toute autre nouriture & le pain de ſeigle au pain de froment. Il s'en rapporte à ſa propre expérience, qui ne le trompe point, puiſqu'il travaille ſans ceſſe avec une égale activité; & il a toujours obſervé qu'il étoit bien plutôt épuiſé lorſqu'il uſoit de mets délicats que lorſqu'il ſe nouriſſoit de mets groſſiers & de difficile digeſtion.

SON grand objet, le premier de ſes ſoins, c'eſt l'éducation de ſes enfans, il l'enviſage avec raiſon comme le plus ſacré de tous ſes devoirs. Il conſidere ſes enfans comme autant de préſens que la Divinité lui a faits, afin qu'il leur aplanit le chemin qui conduit à la vraie félicité, perſuadé qu'ils crieroient vengeance contre lui, s'il les mettoit dans

la mauvaiſe route. Son grand principe, à cet égard, eſt de tout mettre en uſage pour empêcher qu'il ne ſe gliſſe des idées fauſſes & des déſirs déréglés dans ces ames tendres. Il avoit obſervé que les manieres de penſer & d'agir des enfans viennent toutes de ce qu'ils entendent dire & voyent faire aux perſonnes plus âgées dont ils ſont environnés, & il penſe qu'il ne s'exciteroit jamais chez eux aucuns mauvais deſirs, s'ils ne leur étoient ſuggérés par autrui. C'eſt pourquoi il veut continuellement les avoir ſous ſes yeux; il exige qu'ils l'accompagnent, autant que cela ſe peut, à tous ſes travaux, & qu'ils y prennent part à proportion de leurs forces. Il tâche de cette maniere à les habituer de bonne heure à ſon genre de vie, à leur faire adopter ſes mœurs & à leur inſpirer ce

vrai contentement qu'il regarde comme l'unique moyen d'arriver au bonheur. D'un autre côté il les écarte, autant qu'il lui eſt poſſible, de toute autre ſociété, crainte que s'ils venoient à connoître les mauvaiſes coutumes & les mœurs corrompues, qu'il a eu tant de peine à bannir de ſa maiſon, ils ne ſoient incités à les imiter. Voilà pourquoi il n'a jamais voulu les envoyer à l'école publique, de peur que venant à fréquenter, par les rues & pendant les heures de récréation, des enfans ſans mœurs & ſans éducation, le tort que leur feroit un pareil commerce ne leur fit payer beaucoup trop cher l'avantage d'apprendre à lire & à écrire.

IL ſe chargea donc lui-même du ſoin de les inſtruire, & deſtina à cette occupation le repos du Dimanche. Par

une ſuite des mêmes motifs, les peres de famille ne vont que tour à tour à l'égliſe ; il en reſte toujours un des deux au logis, tant pour contenir les enfans dans la regle que pour leur enſeigner le catéchiſme, & les exercer à la lecture & à l'écriture. C'eſt encore à cauſe de cela qu'il ne ſouffre pas que ſes enfans ſe trouvent à des divertiſſemens publics, comme foires, fêtes de village &c. Cette conduite fait tenir à la vérité bien des mauvais propos ſur ſon compte ; on le traite de ſectaire, de pere dur, dont l'avarice ne veut pas permettre le moindre divertiſſement à ſes enfans. Tu as grand tort, lui diſoit un jour un de ſes voiſins, d'être auſſi barbare à l'égard de tes enfans, & de leur refuſer toute eſpece de plaiſir. Et qui te dit, reprit Kliyogg, que je ne leur permets aucuns plaiſirs ?

N'ont-ils pas l'air auſſi ſain & auſſi gaillard que les tiens ? — Ne leur interdis-tu pas toutes les occaſions où notre jeuneſſe ſe divertit entr'elle, en tout bien & en tout honneur ? Ne leur défends-tu pas le cabaret ? N'as-tu pas empêché dernièrement ta fille d'aſſiſter à une fête où elle auroit pu ſe régaler, danſer & ſe divertir comme les autres ? Ma fille, répondit Kliyogg, n'en a pas témoigné la moindre envie, elle ſait ſe réjouir & rire au logis. Crois-tu qu'il n'eſt pas d'autre ſatisfaction que celle de boire ou de ſe divertir ſans modération ? Peux-tu manger davantage au cabaret que juſques à être raſſaſié ? Peux-tu y être plus qu'en joie ? — Non pas juſtement, mais il eſt bon par fois de faire quelque petit extraordinaire, on en travaille enſuite d'autant plus gaillarde-

ment. — J'ai pourtant vu ſouvent que le jour d'après que tu t'étois émancipé au cabaret tu n'en étois pas mieux diſpoſé au travail ; tu te plaignois de peſanteurs, de maux de tête, & tu regrettois un argent dépenſé mal à propos. — Je ne ſaurois le nier, mais au bout du compte on n'eſt pas dans le monde uniquement pour travailler, il faut auſſi ſe donner du plaiſir. — Mais ne goûtes-tu donc aucun plaiſir lorſque tu travailles, & que tu vois les heureuſes ſuites de ton travail? — Sans doute qu'alors j'éprouve auſſi un certain plaiſir. — Et as-tu jamais éprouvé le moindre repentir après avoir bien travaillé toute une journée, & ſatisfait aux devoirs de ton état? — Jamais. — Pourquoi donc, mon cher ami, ne pas préférer des plaiſirs que tu goutes ſans amer-

tume à des plaiſirs qui te rendent incapable de vaquer à ton ouvrage, & qui t'ont ſouvent occaſionné des repentirs? C'eſt pour les plaiſirs du premier genre que je tâche d'inſpirer de bonne heure du goût à mes enfans, je compte par-là travailler à leur bonheur, & en leur faiſant éviter de prendre de l'inclination pour ces joies dépravées que tu préfères, je crois les préſerver de la ruine où tu as vu ces mêmes dépravations précipiter tant de familles infortunées.

LA maniere dont Kliyogg s'y prend pour encourager ſes enfans au travail, en excitant leur émulation, mérite d'être rapportée. Tant que les plus jeunes ne ſont pas encore en état de travailler à la terre, il leur fait prendre leur repas ſur le plancher. Ce n'eſt que du moment

qu'ils ont commencé de lui être de quelque utilité dans la culture de ſes champs qu'il les admet à ſa table avec les plus âgés. Il leur fait comprendre par-là que tant que l'homme ne travaille pas & n'eſt d'aucun ſecours à la ſociété, il ne ſauroit être conſidéré que comme un animal, qui peut bien prétendre à ſa ſubſiſtance, mais non à l'honneur d'être traité comme un commenſal & un membre de la famille. Du reſte il ſe tient fort en garde de faire la moindre diſtinction entre ſes enfans. Il les aime tous également, ceux de ſon frere comme les ſiens. Il les conduit tous vers le bien avec le même zele & la même conſtance. Ce n'eſt qu'en ſe montrant obéiſſans & en faiſant bien qu'ils peuvent gagner ſon amitié & s'attirer ſes careſſes; ſon approbation eſt tou-

te la récompenſe à laquelle ils aſpirent. Enfin il a ſu trouver le moyen de ſe faire également chérir & craindre de tous ſes enfans. Il les accoutume de bonne heure aux mets groſſiers dont il fait uſage & leur en donne autant qu'il leur en faut pour être pleinement raſſaſiés, mais il ſe garde bien ſoigneuſement d'exciter leur gourmandiſe, en leur donnant, ſuivant la pernicieuſe coutume de preſque tous les parens, des friandiſes en guiſe de récompenſe. Auſſi ces enfans n'ont-ils aucune eſpece de paſſion pour tout ce qui s'appelle mangeaille, & ne connoiſſent-ils aucune autre félicité à l'égard du manger que le plaiſir d'appaiſer leur faim. Indifférens ſur le choix des mets, ce ſont ceux auxquels ils ſont le plus accoutumés qui flattent le plus leur goût. Cela fait encore que Kliyogg

peut se dispenser sans risque de fermer les armoires & les chambres où il renferme ses provisions. Il en use de même à l'égard de la caisse où il tient son argent ; elle est également ouverte pour tous les membres de la famille qui sont en âge de raison ; tous y ont les mêmes droits. Comme tout le bien est en commun, on évite avec le plus grand soin jusqu'à la moindre apparence de profit personnel ; & par ce moyen tout amour immodéré pour l'argent est banni de sa maison. On n'y envisage exactement l'argent que comme un moyen de se procurer les choses nécessaires aux besoins du ménage, & chacun des membres de la famille se trouvant abondamment pourvu de tout ce qu'il lui faut, il ne s'éleve jamais chez eux le moindre desir de s'en pourvoir ailleurs. C'est là ce qui semble

juſtifier en partie la perſuaſion où eſt Kliyogg, que leurs deſcendans pouront pendant pluſieurs générations continuer à ne former qu'un ſeul ménage. Je lui ai entendu développer cette idée dans une converſation avec un de mes amis d'une maniere ſi ſatisfaiſante que je ne ſaurois m'empêcher de l'inſérer ici.

CET ami qui a fait, dans un de nos ſervices étrangers, une fortune due à ſes mérites, n'en aime pas moins ſa patrie en digne citoyen. Né avec un goût vif & délicat pour tout ce qui eſt beau & utile, il vient y chercher dans le ſein des muſes un noble délaſſement à ſes travaux militaires. Dès qu'il eut entendu parler de notre Socrate ruſtique, il conçut un deſir violent de le connoître perſonnellement. Je ſaiſis la premiere occaſion qui ſe préſenta pour lui procu-

rer cette satisfaction. Le génie singulier de cet homme frappa mon ami, qui lui dit d'un ton plein d'amitié & de franchise : je vois, mon cher Kliyogg, que vous êtes un homme dont on ne sauroit faire assez de cas : j'ai conçu pour vous, de ce moment-ci, l'affection la plus sincere & la plus distinguée. Vous avez plusieurs fils, confiez m'en un, j'en aurai un véritable soin, & je lui ferai faire son chemin au service. Je vous suis infiniment redevable, monsieur, reprit notre sage, de vos bonnes intentions, & je vous assure que j'ai pour vous tout le respect & toute la considération que mérite un homme de votre rang & de plus si plein de raison & de probité. Mais, pardonnez ma franchise, je ne puis en conscience me priver d'aucun de mes enfans, avant qu'il ait atteint l'âge où la

raiſon eſt parvenue à toute ſa maturité. Dieu me les a donnés ces enfans, dans la vue que je les élevaſſe pour ſa gloire; & que je fiſſe tous mes efforts pour les rendre heureux Je prétends, moyennant l'aſſiſtance de ce Dieu tout bon, ne pas manquer à des devoirs auſſi ſacrés. Votre façon de penſer eſt très-louable, reprit mon ami : mais auriez-vous aſſez peu de confiance en moi pour penſer que je ne prendrois pas autant de ſoin de votre enfant que vous-même ? Je prétends bien m'acquitter à votre place de tous ces devoirs, & je vous promets de le faire avec toute l'exactitude & toute la fidélité dont je ſuis capable. Je veux le croire, dit Kliyogg, mais ces enfans ſont les miens, Dieu m'a chargé perſonnellement de cette obligation; je ne puis ſans crime, ni m'en diſpenſer, ni la confier à d'autres.

Les

Les occupations attachées à votre emploi ne vous permettroient pas d'avoir ſur la conduite de mon fils toute l'attention néceſſaire ; & avec quelle facilité un jeune homme ne ſe laiſſe-t-il pas entraîner au mal, lorſqu'il a le malheur de tomber en mauvaiſe compagnie. — Croyez-vous donc qu'il ne ſe trouve pas des gens honnêtes & vertueux au ſervice ? Comptez qu'il y regne autant de probité & de religion que dans aucune autre profeſſion.— J'en ſuis bien perſuadé, & vous m'en fourniſſez un trop bel exemple pour ne pas l'être. Mais mon fils tombera-t-il toujours dans la meilleure compagnie, ne poura-t-il pas bien aiſément rencontrer la plus mauvaiſe ? C'eſt de quoi je le préſerverai le plus qu'il me ſera poſſible, reprit le généreux militaire. Quelque confiance que j'aie en vos bontés,

monſieur, répliqua Kliyogg, votre état ne vous permettroit pas de veiller ſur lui autant qu'il le faudroit pour ma tranquillité. Chez moi mes enfans ne ſortent jamais un inſtant de deſſous nos yeux, ils nous accompagnent toujours, ou moi ou mon frere, lorſque nous allons à nos ouvrages, & les dimanches je paſſe agréablement mon tems avec eux à lire ou à chanter les louanges du Seigneur; ou bien je les mène promener dans nos terres; je leur fais remarquer nos divers travaux & les heureux ſuccès dont Dieu les bénit. Je ſuis aſſuré que de cette maniere ils n'apprennent rien de mauvais, tant que je mène moi-même une vie irréprochable. Je trouve, dit là-deſſus l'officier, les maximes que vous ſuivez dans l'éducation de vos enfans très-ſages & très-ſenſées; mais vous avez ſept gar-

çons dans votre famille, vous ne pourez pas toujours les garder tous ſept au logis; il faudra que d'une ou d'autre maniere vous cherchiez à leur procurer un état, & en ce cas le ſervice n'eſt point à mépriſer; plus d'un brave homme eſt déja parvenu, en ſuivant cette carrière, à une fortune conſidérable. — J'en conviens: mais je me vois aſſez de fortune pour tous nos fils, pourvu qu'ils joignent toujours à une bonne conduite cette ardeur pour le travail, que rien ne ſauroit jamais rebuter. Ce même terrein qui m'a nouri juſqu'à préſent les nourira, s'il plaît à Dieu, eux & les leurs dès qu'ils le cultiveront avec ſoin & avec aſſiduité. — Mais l'on peut auſſi trouver ſon bonheur en ſuivant un autre genre de vie. — Je n'en doute pas, lorſqu'on y a été habitué de jeuneſſe & qu'on a

étudié à fond ſa vocation. Dieu m'ayant placé dans l'état de cultivateur, j'ai élevé mes enfans uniquement pour les travaux de la campagne ; ils ne connoiſſent que cela : leurs vœux & l'idée qu'ils ſe ſont faite du bonheur ſe bornent à voir la bénédiction d'enhaut ſe répandre ſur leur travail & à jouir du néceſſaire. En entrant au ſervice ils ſe trouveroient tranſplantés dans un état dont ils n'ont aucune eſpece de notion ; les ſoins qu'exige ce nouveau genre de vie leur paroîtroient pénibles & déſagréables, tandis qu'ils ont rempli juſqu'à préſent avec plaiſir tous les travaux attachés à leur état de cultivateur. — Doutez-vous donc qu'ils ne ſe fiſſent bientôt à ce nouveau genre d'occupation. Un eſprit ouvert qui ſe porte avec zele & avec application à quelque choſe que ce ſoit la conçoit bien

aiſément & peut être aſſuré d'y réuſſir. — Soit, mais il oubliera au moins ſa premiere profeſſion, à laquelle mille circonſtances peuvent le rappeller : pour s'y remettre alors, aura-t-il le même zele, la même aptitude ? Il aura pris d'ailleurs un autre train de vie, il aura changé l'heure, la nature de ſes repas ; & ſi malheureuſement il ne peut ſe défaire de ſes nouvelles habitudes, voilà tout le ménage en déſordre. En un mot il me paroit très-difficile de trouver ſon bonheur dans un genre de vie, auquel on ne s'eſt pas accoutumé dès ſa tendre jeuneſſe. Vous vous trouveriez vraiſemblablement fort à plaindre ſi vous étiez obligé de vous réduire aux alimens groſſiers dont je me nouris, & moi je le ſerois tout autant s'il falloit m'habituer à vos mets délicatement aprêtés ; je me

porterois beaucoup moins bien & je ſerois beaucoup moins content qu'avec mon chétif ordinaire. Il en eſt de même du genre de travail. J'ai beau travailler du corps ſans relâche du matin juſqu'au ſoir, je n'en ſuis que plus ſain & plus diſpos, au lieu qu'un travail de tête un peu ſuivi m'ennuyeroit & m'excéderoit bientôt. L'habitude fait tout. — Il n'y auroit donc, ſelon vos idées, qu'une ſeule profeſſion dans le monde, du moment que les enfans embraſſeroient conſtamment celle de leur pere. Et quel mal y auroit-il que cela fût, reprit Kliyogg avec un ſourire ? ſi tous les hommes cultivoient la terre & ſe nouriſſoient du travail de leurs mains, on n'entendroit plus parler de mauvaiſe foi ni de violence ; la paix, la tranquillité, le contentement de l'eſprit & du cœur régne-

roient ici-bas. Car enfin je n'ai encore trouvé perſonne avec qui j'aurois voulu changer de ſituation, je n'ai pas juſqu'à préſent éprouvé le moindre beſoin, ni ſenti naître en moi la moindre envie de poſſéder rien qui appartint à autrui. ---- Mais vos fils après tout ne s'embaraſſeront-ils pas l'un l'autre? Votre domaine poura-t-il encore une fois ſuffire à les entretenir tous? ---- Oui, monſieur, un terrein rapporte toujours à proportion du travail qu'on y met. J'aſpire depuis longtems à voir nos fils en âge m'aider à donner à l'amélioration de notre bien toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible; & lorſqu'il n'y aura plus rien à y ajouter, il reſte encore tant de terres délabrées qu'on peut avoir à un vil prix, & ſur leſquels nous pourons entreprendre de nouvelles améliorations. Il

manquera toujours plutôt de bras qu'il n'y aura manque d'occaſion de les exercer. — Mais lorſque vous ſerez mort, la diviſion ſe mettra entre vos enfans, il s'agira de faire le partage de vos biens, pouront-ils avec la petite portion qui reviendra à chacun continuer le même genre de vie? — C'eſt préciſément par cette raiſon qu'il ne faut pas qu'ils partagent le bien, mais qu'ils s'aident l'un l'autre en bonne intelligence à le maintenir en valeur. — Comment voulez-vous que cela ſe puiſſe? il n'eſt pas poſſible qu'une même volonté gouverne tant d'eſprits différens. — Pourquoi non? lorſqu'ils ſauront par expérience que cette maniere de vivre les rend heureux & contens, & qu'il ne leur reſte rien à déſirer de plus? Ils ſeront tous habitués de jeuneſſe au travail; ils auront abon-

damment dequoi ſe nourir & ſe vêtir ; ne connoiſſant pas d'autres beſoins, ils ſe borneront néceſſairement à cela. — Mais n'eſt-il pas très-poſſible que quelques-uns d'eux n'aſpirent tôt ou tard à une vie plus commode, ne veuillent des mets plus délicats, des habits plus recherchés ; que deviendra pour lors cette heureuſe union ? Lorſqu'on eſt une fois bien habitué, repliqua Kliyogg, à ſuivre un certain ordre dans ſa façon de vivre, & que cette façon de vivre nous rend contens, il n'eſt guere poſſible qu'on en puiſſe déſirer une autre qu'on ne connoit point, & qu'on ſait être mauvaiſe. Voila pourquoi je fais éviter avec tant de ſoin à mes enfans toutes les occaſions où ils pouroient ſe laiſſer aller à l'oiſiveté, au luxe ou à la débauche. Lorſque le pli qu'on a pris s'eſt fortifié par

une longue ſuite de tems, il n'eſt plus poſſible de le détruire. Je fais voir à mes enfans dans toutes les occaſions comment les mauvaiſes habitudes précipitent les hommes dans le malheur, & comment au contraire on trouve le vrai bonheur dans un attachement ferme & conſtant aux devoirs de ſon état. Suppoſez, reprit mon ami, que vos maximes jettent des racines aſſez profondes dans l'eſprit & dans le cœur de vos deſcendans, pour les affranchir de tout deſir après une maniere de vivre plus délicate, ne peuvent-ils pas ne point s'accorder ſur bien des choſes, alors il faudra que l'un d'eux ſoit le maître & que les autres ſe laiſſent gouverner. — Ce ſera le plus laborieux, le plus raiſonnable & le plus intelligent qui aura ſeul le droit de commander. Là où il n'y a point d'inclination déréglée,

le vrai & le juſte ſe ſaiſiſſent aiſément, même par les eſprits les plus bornés ; ſi des inclinations vicieuſes oſoient paroître, celui qui fera l'office du maître ſaura les étouffer dans leur naiſſance, au moyen de la bonne regle qui ſe trouvera établie & du bon exemple qu'il donnera. Ce maître n'aura aucune prérogative ſur les autres quant au travail ; ce ne ſeroit que dans le cas qu'il ſe borneroit uniquement au commandement que les autres ſuporteroient impatiemment ſon autorité. Ainſi j'ai lieu d'eſpérer de la bonté de Dieu que mes deſcendans demeureront toujours enſemble ſans déſunion & ſans trouble, ſans ſonger à partager leur bien & ſans être tentés d'embraſſer un autre genre de vie (*ll*). Je me rends à vos ſages rai-

(*ll*) Bien des lecteurs trouveront ſans doute de la longueur dans cette converſation ;

fons, conclut mon ami : demeurez fidèle à vos principes, ils ne fauroient

---

mais je préfume que les bons eſprits la trouveront intéreſſante. . . . On aura cependant de la peine à ne pas regarder l'eſpoir de Kliyogg comme chimérique, & contraire à ce que l'expérience nous enſeigne ſur la nature du cœur humain & ſur la diverſité des eſprits. Il ne ſeroit pourtant pas impoſſible d'oppoſer expérience à expérience, & de produire des faits qui appuyent autant les idées de notre philoſophe ruſtique que le train ordinaire des choſes ſemble les combattre. En voici un que m'a raconté un eccléſiaſtique reſpectable par ſon âge, par ſes mœurs & par ſes connoiſſances ; il eſt allié des perſonnes dont il eſt queſtion & les a ſouvent fréquentées. Je vais tranſcrire le fait mot à mot, tel que je

manquer d'avoir les ſuites les plus heureuſes ; Dieu bénira votre conſtance &

---

l'ai rapporté dans mon repertoire, plus d'un an avant que je ſuſſe qu'il y eut un Kliyogg au monde. Il exiſte dans la haute Provence une famille qui conſerve des lettres de nobleſſe bien autentiques, données à un de leurs ancêtres par Saint Louis, du tems qu'il étoit en Egypte, pour avoir, portent ces lettres, tiré le Roi & toute ſon armée d'un danger éminent. Cette famille vit dans une médiocrité des plus obſcures, ſubſiſtant des fonds qui lui appartiennent, mais les cultivant de ſes propres mains. Elle ne travaille à la vérité que pour ſoi, mais d'ailleurs ni plus ni moins que de bons payſans. Le domaine paſſe à l'ainé & les autres enfans qui quittent la maiſon pour ſe marier reçoivent mille livres. Ils s'al-

vous verrez la paix, l'amitié & la concorde régner encore chez vos derniers neveux.

---

lient avec de ſimples payſans. Leur vie eſt tout-à-fait ruſtique ; cependant ils reçoivent noblement leurs hôtes ; ils ont de la volaille, des pigeons, du gibier, à leur offrir. Lorſqu'on veut les perſuader de faire valoir les prérogatives que leur donne une nobleſſe dont l'origine eſt auſſi reculée & fondée ſur des ſervices auſſi diſtingués, ils répondent qu'ils ont vécu toujours contens & tranquilles dans leur obſcurité laborieuſe qu'ils ne deſirent rien de plus, & que le fracas qui accompagne les dignités & les richeſſes leur a toujours inſpiré plus d'éloignement que d'envie. La paix & l'innocence, la pureté des mœurs & la

L'ANNÉE derniere (1761) le frere de Kliyogg fut nommé par la communauté maître d'école du village ; notre philoſophe champêtre regarda cet événement comme un coup des plus heureux. Il en conçut l'eſpoir de pouvoir étendre

---

candeur repoſent ſur cette heureuſe maiſon. Ce qu'il y a de ſingulier encore, c'eſt que juſqu'ici aucun enfant de cette reſpectable famille n'a penſé différemment. Si l'on vouloit des exemples plus connus & plus généraux, ce que l'hiſtorien Joſeph rapporte de la vie des Eſſéniens pouroit encore rendre l'opinion de Kliyogg plus probable. *Voyez auſſi dans les additions* la premiere lettre de M. le marquis de Mirabeau ; le mémoire de M. le comte de Treſſan & les extraits du Journal économique.

déſormais l'uſage de ſes principes, & de procurer à ſes concitoyens un bonheur pareil à celui dont il jouiſſoit, graces au bon ordre qu'il avoit ſu introduire dans ſon adminiſtration domeſtique. Il vint me faire part de ſa joie ; monſieur, me dit-il, j'ai actuellement en main une certaine autorité, qui donnera du poids à mes remontrances. Vous ne ſauriez croire combien l'autorité influe ſur le bien qu'on ſe propoſe, quand on ſait l'employer à propos. Je vais commencer chez les enfans par attaquer le mal dans ſa racine, car le bon ne ſauroit faire de progrès, tant que le mauvais n'eſt pas entiérement extirpé. Cette opération eſt aiſée avec la jeuneſſe ; j'aimerois mieux avoir douze enfans à élever que d'être obligé de ramener un ſeul homme déja formé à mes principes. Les gens faits

regardent

regardent comme un bien des plus réels le mal auquel une longue habitude les a attachés, & traitent de novateur dangereux celui qui attaque les coutumes anciennes, quelque mauvaises qu'elles puissent être. Kliyogg remit toute l'instruction des enfans à son frere & en fut d'autant plus apliqué à soigner les travaux de la campagne. Il se réserva néanmoins l'école du chant, à laquelle il emploie, suivant l'usage ordinaire, les heures de l'après-soupé du samedi. Le chant a toujours été sa plus douce récréation; & il sait par cœur toute la musique des pseaumes de Lobwasser (*mm*),

(*mm*) Claude Goudimel, fameux musicien de Franche-Comté, qui fut tué à Lyon le jour de la St. Barthelemi, composa cette musique pour la traduction en vers

au lieu que son frere a beaucoup moins d'habileté que lui dans cette partie. Kli-

---

que Clément Marot & Théodore de Beze ont faite de tout le pseautier. Lobwasser en fit, à peu près dans le même tems, une traduction allemande sur la même mesure, afin qu'on pût y adapter la musique de Goudimel. La plus grande partie des églises protestantes se servent encore aujourd'hui de cette musique, qui sans être savante a quelque chose de grave & d'harmonieux. Les églises françoises ont abandonné les paroles de Beze & de Marot, auxquelles Conrart en a substitué d'autres, qui ne donnent pas une idée bien relevée de ses talens poétiques. On chante encore en Suisse & dans quelques églises d'Allemagne les paroles de Lobwasser, quoique le langage en soit beaucoup plus vieilli & plus inintelligible

Yogg commença par interdire à ſes écoliers de muſique toute courſe nocturne

---

pour les Allemands que ne l'eſt celui de Marot & de Beze pour les François; & ce qui prouve combien de certaines coutumes anciennes prévalent ſur le bon ſens, c'eſt qu'on n'a pas encore pu introduire dans toutes ces égliſes l'uſage d'une nouvelle verſion publiée il y a paſſé 30 ans par M. Spreng, profeſſeur en éloquence allemande à Basle, quoique cette verſion ſoit adaptée également à l'ancienne muſique, & ſupérieure même à la nouvelle verſion françoiſe. Mais en revanche l'attention de ces mêmes égliſes pour faire apprendre au peuple, & particuliérement aux habitans de la campagne le chant de ces pſeaumes eſt bien digne de remarque. Un étranger ſeroit ſurpris de la juſteſſe avec laquelle ces

au sortir de l'école, ainsi que la fréquentation du cabaret. Cette conduite ne

---

pseaumes sont chantés en quatre parties dans des églises de village. Le canton de Zurich se distingue particuliérement en ce point. Voici un fait bien plus surprenant encore; je vais le transcrire tel qu'il est rapporté par l'auteur profond & ingénieux des *essais sur divers sujets intéressans de politique & de morale*, je crois qu'on ne le trouvera pas déplacé. " Les „ découvertes des savans, dit cet écri„ vain distingué dont ma patrie s'ho„ nore, seroient un trésor oisif, si elles „ ne parvenoient au possesseur des terres „ & ne perçoient jusqu'au laboureur.— „ Pour éclairer le laboureur on pouroit „ distribuer un bon abrégé, clair & „ simple, des premiers principes de „ l'Agriculture & des méthodes les plus

manqua pas de ſoulever de nouveau tout le village contre lui ; il fut menacé de

„ convenables à ſa province : abrégé „ qu'il faudroit introduire dans les écoles „ où la jeuneſſe du peuple reçoit ſon „ éducation. On a ſouvent propoſé ce „ moyen, & on ne ſauroit aſſez le pro- „ poſer à l'attention du ſouverain. Qu'on „ ne croye pas ce projet chimérique ou „ impoſſible. Il eſt prouvé par l'expé- „ rience qu'on fait plus du peuple qu'on „ n'en eſpère. Un prince d'Allemagne „ (Erneſt le pieux, Duc de Saxe-Gotha) „ changea toute la face de ſes états „ il y a plus d'un ſiecle. Ce ſouverain, „ vraiment grand homme par ſes vertus „ civiles, fit inſtruire ſon peuple par un „ abrégé des connoiſſances utiles qu'il „ preſcrivit aux écoles de village. Il fit „ apprendre à ſes payſans juſqu'au deſſin

toute part, mais ſon courage demeura inébranlable. Il ferma ſon école aux

„ & la muſique. Quoique ces inſtitutions „ ne ſubſiſtent plus dans leur premiere „ vigueur, on eſt ſurpris de la différence „ des lumieres des habitans de ce pays & „ de leurs voiſins. Tous les villages ont „ une bonne muſique dans leurs égliſes. „ Il y en a peu où l'on ne trouve aſſez „ de payſans bons muſiciens, pour exé- „ cuter un concert de la muſique la plus „ ſavante de l'Italie. „ Ceci n'eſt point un fait avancé en l'air ; l'auteur qui le rapporte parle d'après ce qu'il a vu, & j'ai eu ſous mes yeux les réglemens du Duc Erneſt.

Depuis que j'ai écrit cette note, on m'a aſſuré de très-bonne part qu'à Wœdiſchweil, dans le canton de Zurich, les habitans ont établi un concert dans

désobéissans ; il les prévint qu'il les accuseroit au curé de la paroisse, & que

---

les formes. Douze payſans s'y raſſemblent à un jour marqué de la ſemaine, pour faire de la muſique ; il ſe trouve dans ce nombre deux violons qui pouroient paſſer pour excellens dans le concert le plus diſtingué. A Tættlicken, qui n'eſt qu'un petit village, il y a une ſociété de muſique. A Hottinguen, autre village du même canton, les habitans ont auſſi une ſalle de concert, où l'on exécute des pieces de muſique italienne vocale & inſtrumentale.

Enfin l'on connoît en Allemagne le fameux village de Stroepke, dépendant du Baillage de Zilly, dans la principauté de Halberſtadt. On ſait que les payſans de ce village paſſent depuis très-long-tems pour les meilleurs joueurs d'échecs de

ſi cela n'étoit pas ſuffiſant il auroit recours à l'autorité du magiſtrat. Dieu bénit encore ici ſon entrepriſe, & ſes écoliers, les ſeuls peut-être de tout le pays, s'en retournent tranquillement au logis au ſortir de l'école de nuit. Il leur fit voir enſuite l'abſurdité & le ridicule des divertiſſemens du carnaval, de la veille de S. Nicolas, &c. Il fit plus, il vint à bout aux dernieres fêtes de Noël d'empêcher pour la premiere fois que la veille de ce ſaint jour fût profanée par le vacarme indécent qui avoit été d'uſage juſqu'alors. Exemple très-remarquable du bien que pouroit procurer une fermeté inébranlable dans ceux qui ſont chargés

---

l'Europe. Tant il eſt vrai qu'il n'eſt aucun genre d'inſtruction que la claſſe des payſans ne ſoit ſuſceptible de recevoir.

du maintien des loix. Pour mieux assurer l'observation des nouvelles regles qu'il introduisoit dans son école, il résolut, dès le commencement, de se borner au très-modique salaire qui lui étoit assigné, & de ne pas accepter le moindre présent de qui que ce soit. C'est là précisément, dit-il, ce qui affoiblit le maintien des meilleurs réglemens ; on offre aux supérieurs l'amorce flatteuse des présens, du moment qu'ils ont tendu les mains pour les recevoir, ces mains deviennent impuissantes à arrêter les progrès du mal.

KLIYOGG s'attache encore à rendre son ménage aussi indépendant qu'il est possible, & tâche de faire ensorte que son propre fonds lui produise tout ce qui est nécessaire pour le vêtement comme pour la nourriture. C'est dans cette vue

qu'il a montré à une de ſes filles à faire les ouvrages de tiſſerand, & qu'il a fait aproprier une cave à cet uſage. En revanche il ne fait pas grand cas de l'ouvrage que quantité de nos payſans font pour les manufactures. Ce travail peu pénible fait perdre, dit-il, le goût pour les rudes travaux qu'exige l'Agriculture, & diminue les forces du corps. Ces manufactures, enlevant inſenſiblement à la terre ſes cultivateurs, ne peuvent qu'entraîner la décadence de l'Agriculture.

IL ne rejette pourtant pas abſolument ce genre d'occupation. Il regarde les manufactures comme un très-grand bien, lorſqu'on ſait en faire un bon emploi. Elles font ſubſiſter nombre de gens qui ne poſſedent point de terres dont la culture puiſſe fournir à leur entretien, & d'autres qui, par quelque infirmité na-

turelle, ou à la suite de quelque maladie, sont hors d'état de vaquer aux travaux de l'Agriculture (*nn*). Il en est,

(*nn*) Les manufactures peuvent nuire à un pays, où elles achevent de ruiner l'Agriculture, que d'autres causes avoient déjà fait tomber en décadence. Mais si le législateur peut parvenir à faire fleurir en même tems les manufactures & la culture des terres, s'il sait les maintenir dans un certain équilibre, les manufactures bien loin de nuire à l'Agriculture la favoriseront, par la consommation & par le débit des denrées, uniques soutiens de la culture. Les manufactures aidant aussi à la population enléveront chaque jour moins de bras à la terre. A la Chine, sous la douce influence du plus sage des gouvernemens, l'Agriculture, l'industrie & l'extrême population sont parvenues de front au plus haut degré de perfection possible; à peine peut-on s'en faire une idée.

dit-il, des manufactures comme des hôpitaux; ce dernier genre d'établiſſemens eſt pour les malades & les infirmes d'une reſſource qu'on ne ſauroit aſſez priſer; mais dès qu'on voudra recevoir dans les hôpitaux des gens ſains & propres au travail, c'eſt ouvrir une porte à la fainéantiſe & cauſer la perte du pays. En général il apprécie toutes choſes, relativement à l'influence qu'elles ont ſur les eſprits & ſur les mœurs. Ainſi un très-grand gain ſeroit ſelon lui un très-grand mal, s'il étoit capable de corrompre les eſprits. D'après ces principes il fait très-peu de cas des avantages d'un commerce floriſſant. Il croit qu'un de ſes effets ordinaires eſt d'inſpirer un amour déſordonné pour les richeſſes, d'avilir la façon de penſer & de familiariſer avec la mauvaiſe foi.

LA grande fertilité de l'année 1761 fit baiſſer prodigieuſement le prix des grains; le payſan conſterné ſe laiſſoit aller à des murmures indécens & criminels. Les plus aiſés ne vouloient pas vendre leur bled & prenoient leurs meſures pour le garder pour un tems plus favorable au débit. Kliyogg bien loin d'être affligé fut ravi dans le fond de ſon ame que le pauvre journalier mangeât ſon pain à un prix modique ; il ſe défit de ſon bled au prix courant dans le tems où il avoit coutume de le vendre ; perſuadé qu'il valoit mieux employer ſur le champ la ſomme médiocre qu'il en retiroit à l'amélioration de ſes terres, que de négliger un point auſſi important en remettant la vente de ſon bled à un autre tems. Il eſt ſouvent choqué de l'hypocriſie de ces gens, qui à chaque gain qu'ils font, de

quelque nature qu'il puiſſe être, font parade de la bénédiction du Seigneur, & ont toujours à la bouche un Dieu ſoit loué! Les louanges qu'ils donnent à l'Etre ſuprême ne ſont pour la plupart du tems que l'expreſſion de leur avidité inſatiable après de nouveaux gains qui ſe font preſque toujours aux dépens du prochain. La véritable maniere, dit-il, de louer Dieu, c'eſt d'être content de ce qu'on a acquis par ſes ſoins & par ſon travail & de ne point envier à autrui ce qu'il poſſède.

KLIYOGG recommande à tous les membres de ſa famille beaucoup de propreté dans les habits; mais il interdit à cet égard toute eſpece de luxe. Les étoffes qui durent le plus & qui coûtent le moins ſont toujours celles qu'il préfère. Le luxe des habits eſt, ſelon lui, une des

cauſes les plus ordinaires de la ruine des familles, & de toutes les paſſions la plus abſurde & la plus ridicule. Lorſqu'il vient en ville, il eſt vêtu d'un ſurtout de coutis gris, qui ſe ferme avec des agraffes de fer; encore eſt-ce là un habit de gala, qu'il a en commun avec ſon frere, & qui eſt réſervé pour les voyages qu'ils font en ville.

SON grand principe dans toutes ſes opérations, c'eſt d'aller toujours à ſon but par la voie la plus courte, & ſa ſagacité naturelle la lui fait ſaiſir aiſément. De-là vient que l'ordre le plus exact régne dans toute ſa maiſon, & que chaque uſtenſile ſe trouve placé à portée du lieu où l'on peut en avoir beſoin. Ce principe n'eſt pas ſeulement la baſe de tout ſon ſyſtême économique (*oo*), il lui

(*oo*) Ceux-là ſeulement qui ſavent combien l'eſprit d'ordre facilite & accélère toutes

ſert encore de guide dans toute ſa conduite morale. Rien ne lui paroit plus précis & plus clair que les idées que nous devons nous former du juſte & de l'honnête. Nous pouvons tous, dit-il, lire au dedans de nous-mêmes ce que nous devons faire ou éviter dans chaque circonſtance. Il n'y a qu'à ſe demander, lorſqu'on agit vis-à-vis d'autrui, ce que nous ſouhaiterions qu'on fit à notre égard en pareil cas, & bien obſerver tout le tems qu'on agit ſi notre cœur eſt ſatisfait & tranquille. C'eſt dans le témoignage qu'on peut ſe rendre à ſoi-même

---

les opérations pouront concevoir comment notre économe a pu faire avec ſi peu de bras tous les travaux que nous avons décrits.

même d'avoir rempli tous ſes devoirs, c'eſt dans la paix intérieure qui en réſulte que conſiſte ſelon lui le vrai bonheur. Il découvre dans les ſuites que nos actions entrainent naturellement après elles les récompenſes ou les chatimens de la juſtice de Dieu. Tout comme la fertilité devient le prix d'une culture laborieuſe & aſſidue, la paix de l'ame & la tranquilité d'eſprit ſont la récompenſe d'une conduite vertueuſe. Je ne l'ai jamais vu abattu : lors même qu'il recouroit à mes conſeils dans quelque maladie, je l'ai toujours trouvé dans la plus parfaite tranquilité. Ses yeux pleins de feu, & ſon viſage dont la fraîcheur & le coloris annoncent la bonne conſtitution, ont toujours un air riant & ouvert, qui étale toutes les beautés de ſon ame aux regards du phiſionomiſte.

IL a beaucoup de penchant à l'amitié, & s'y livre avec facilité. Quelque ardeur qu'il ait pour le travail, il le quitte avec plaisir lorsqu'il s'agit d'obliger un ami. Il arriva un jour chez moi, comme j'étois sur le point de partir pour Brugg, où j'allois voir mon ami de cœur, M. Zimmermann docteur en médecine & physicien de la ville (*pp*). Je savois

---

(*pp*) M. Zimmermann, éleve du célèbre baron de Haller, joint, comme ce grand homme, à une connoissance profonde de la médecine des talens très-distingués en tous genres de littérature. Il est auteur d'un *essai sur l'orgueil national*. Nous avons peu d'ouvrages allemands qui soient aussi profondément pensés & écrits avec autant d'élégance. Cet excellent écrivain vient de donner des preuves bien plus

que je procurerois à ce digne ami des hommes la satisfaction la plus sensible, si je présentois à ses yeux avides les beautés de l'ame humaine dans un sujet dont l'état tient de si près à l'état de nature. Kliyogg ne put se refuser à la priere que je lui fis de m'accompagner, quoiqu'il eut pour s'en retourner le lendemain plus de dix lieues à faire.

---

décisives encore de ses rares talens dans un grand ouvrage qu'il a publié tout nouvellement *sur l'expérience en médecine.* Au jugement d'un très-grand homme, & juge compétent en pareille matiere, cet ouvrage feroit honneur aux Boerhaave, aux Haller & aux van-Swieten. M. Zimmermann est actuellement premier médecin de la cour de Hanovre, où il jouit de la plus grande réputation.

Quel que ſoit ſon penchant à aimer tous les hommes, il meſure cependant ſon affection ſur le degré de zele pour la vérité & pour la droiture qu'il découvre en eux, & il eſt doué, à cet égard, d'une pénétration tout-à-fait extraordinaire. Sa converſation eſt franche, dégagée de toute eſpece de contrainte, lors même qu'il voit les gens pour la premiere fois, & tout-à-fait éloquente. Il a une façon naïve de s'exprimer qui lui eſt particuliere & qui prouve qu'elle n'eſt pas empruntée, mais qu'elle part de ſource. Souvent, pour ſe faire entendre, il eſt obligé de ſe ſervir de comparaiſons & de métaphores qui ont toujours le rapport le plus exact avec la penſée qu'il veut exprimer. Quoiqu'il parle avec facilité & volontiers, il lui eſt tout auſſi aiſé de ſe taire lorſqu'il voit qu'on ne

l'écoute pas avec plaiſir. Il porte alors toute ſon attention ſur ce que diſent les autres, & ſes réponſes ſenſées & faites à propos font voir qu'il n'en laiſſe rien échaper. Il ſaiſit avec avidité toutes les vérités qui lui parviennent pour la premiere fois, & ne rejette rien de ce qui lui eſt nouveau avant de l'avoir bien approfondi, à moins que du premier coup d'œil il n'y reconnoiſſe du faux. C'eſt en cela qu'il ſe diſtingue particuliérement des autres habitans de la campagne ' en qui les préjugés héréditaires ſemblent tenir à leur eſſence. Lorſque Kliyogg a fait quelque bonne découverte, il n'a rien de plus preſſé que d'en faire part à d'autres, il ſe donne même alors toutes les peines imaginables pour les convaincre de l'utilité de la choſe & combatre leurs préjugés. Il n'eſt jamais plus ſatisfait

que lorſqu'il peut aſſiſter à quelque conférence où l'on diſcute, avec cette chaleur qu'inſpire le véritable intérêt qu'on prend à la choſe, des matieres qui ont pour objet le bien public. C'eſt là qu'il étale ſes idées avec une noble franchiſe, & qu'il ſait caractériſer les devoirs de chaque état avec une juſteſſe d'eſprit ſinguliere, ſe ſervant à cet effet de comparaiſons tirées de l'économie champêtre. Il attaque les vices qui le bleſſent avec beaucoup de liberté, mais d'une maniere qui ne ſent pourtant pas la ruſticité.

IL ſait s'attirer ainſi l'eſtime de tous les honnêtes gens qui ſavent apprécier le mérite. Je l'ai conduit dans nombre de ſociétés, auxquelles le récit que j'y avois fait des diſcours & de la conduite de cet homme ſingulier avoit inſpiré la plus forte envie de le connoître perſon-

nellement. Je n'ai trouvé perſonne qui, à la fin de la converſation, ne fut vivement frappé de ſa ſageſſe, & qui ne m'ait avoué franchement que mon récit lui avoit à la vérité inſpiré de l'eſtime pour cet homme extraordinaire; mais que ce qu'il venoit de voir & d'entendre avoit fait monter cette eſtime au plus haut degré. J'ai vu des gens faire de lui les éloges les plus diſtingués, après s'être ſervi d'abord des traits les plus piquans pour le couvrir de ridicule lui & ſes admirateurs. Une expérience réitérée m'a convaincu qu'en général le degré d'admiration qu'on éprouvoit pour lui ſe trouvoit proportionné au degré de diſcernement & de probité qu'on poſſédoit. Et c'eſt par cette raiſon que pluſieurs des chefs les plus éclairés & les plus vertueux de la république trouvent un

plaiſir infini à s'entretenir avec lui. Ils aiment à l'entendre développer en leur préſence ſes idées ſur les devoirs de ceux qui tiennent en main les rênes du gouvernement. Il trace alors à leurs yeux, ſans le vouloir, le tableau reſpectable de leur propre façon de penſer & d'agir pour le bien public. Toutes ces diſtinctions, tous les aplaudiſſemens qu'il reçoit ne lui inſpirent pas la moindre vanité : bornant toutes ſes prétentions à l'avantage de pouvoir, dans la fréquentation de ceux que leur rang & leurs lumieres élevent au-deſſus de lui, étendre & perfectionner ſes idées, il ne laiſſe apercevoir aucun changement dans ſes manieres ſimples & naturelles. Lorſque je lui communiquai l'intention où j'étois de répandre ſon portrait dans le monde ; faites-le, me dit-il avec un ſourire ingénu,

ſi vous croyez par-là procurer quelque bien ; mais qu'on me loue ou qu'on me blâme, je n'en deviendrai ni meilleur ni pire.

QUI croiroit que l'envie ne ſe laſſe pas de perſécuter ce digne cultivateur ; heureuſement tous ſes efforts ſe réduiſent à fournir de nouveaux traits à ſon éloge. J'écoutois un jour un des plus acharnés de ſes envieux avec la plus grande ſatiſfaction. Ce Kliyogg, diſoit-il, n'eſt au fond qu'une bête de charge, il ſe tue à force de travailler, & oblige toute ſa famille à en faire autant. Ce n'eſt point du tout lui qui a découvert l'uſage du gravier marneux, nos anciens l'ont très-bien connu, mais ils ne l'employoient qu'une ſeule fois ; pour lui il ne ceſſe pas d'en mettre ſur ſes champs, ce qui les perd abſolument. — Ses récoltes,

mon ami, ſont donc moins abondantes que celles de ſes voiſins ? — Je ne puis pas dire cela, j'avoue même qu'il a recueilli juſqu'à préſent plus de grains qu'aucun autre, quoique ſes terres, lorſqu'il s'en chargea, fuſſent des plus mauvaiſes ; mais cela ne ſauroit que nuire à la longue. — En avez-vous des preuves ? — Non pas abſolument ; mais tout le monde ſait tout auſſi bien que moi que tout cela ne vaut rien : c'eſt ſur-tout avec ſa maniere d'ébrancher ſes ſapins qu'il ruine entiérement ſes bois. — Il lui eſt donc déja péri bien des arbres ? — Je ne ſaurois pas l'aſſurer ; mais il eſt très-ſûr que ce procédé ne vaut rien. — D'où ſavez-vous donc cela ſi ſûrement ? — Chacun le dit ; & ſi cela n'étoit pas, bien d'autres feroient la même choſe. — Mais ne voit-on pas qu'il n'ébranche ſes

arbres que juſqu'à un certain point qui ne ſauroit leur être nuiſible? ---- C'eſt ce que j'ignore ; cependant ce Kliyogg eſt à tous égards un homme tout-à-fait particulier, qui ne parle jamais que de travailler & de bien faire, & pourtant l'on dit qu'il ne prie guere. ---- Mais dites-moi, fait-il le moindre tort à qui que ce ſoit, ou bien l'entendez-vous beaucoup jurer ou médire? Je ne dis pas cela ; j'avoue même qu'il s'acquitte toujours exactement de ſes promeſſes au tems preſcrit ; je ne ſache pas non plus l'avoir jamais entendu jurer ou dire du mal de quelqu'un, mais cet homme vous rebat ſans ceſſe les oreilles de ſon travail ; il a des ſentimens tout-à-fait particuliers ; il ne ſouffre pas que ſes enfans aillent au cabaret, il ne leur laiſſe aucun divertiſſement, & leur fait porter les di-

manches & les jours de fête les mêmes habits que les jours ouvriers. Il manie d'ailleurs si bien la parole qu'on reste toujours court avec lui. Mon plus proche parent comparut derniérement avec lui devant le juge pour une affaire qui l'avoit vivement irrité contre cet homme. Ce parent m'avoua, au sortir de l'audience, qu'il avoit été forcé, en présence du juge, de donner raison en tous points à Kliyogg, bien qu'il fût persuadé alors, comme encore à présent, que ce Kliyogg avoit tort, & que sûrement il l'avoit ensorcelé. Plut à Dieu! dis-je en moi-même que tous mes ennemis ne pussent jamais médire autrement de moi.

JE n'avois d'abord recherché la connoissance de notre sage que dans la vue d'étendre & d'éclaircir davantage mes idées sur l'économie rustique. Je me met-

tois bien au-dessus de la simplicité de ce payſan, je prétendois l'inſtruire, & en attaquant les préjugés qu'il pouroit avoir, le mettre en état de faire de nouvelles expériences économiques dont je voulois faire part à notre ſociété. C'étoit dans ce tems qu'elle ſe propoſa d'exciter par des récompenſes les plus intelligens & les plus actifs de nos laboureurs à mettre en pratique les moyens d'améliorer les terres qui ſeroient reconnus pour être les meilleurs. Quel fut mon étonnement de trouver dans ce villageois un homme abſolument dégagé de toute eſpece de préjugés, un homme doué d'un jugement auſſi droit que celui du plus grand philoſophe, & dont les ſentimens & la volonté étoient abſolument ſoumis à l'empire de la raiſon. Sa façon de penſer, ſes paroles & ſes actions ſont tou-

jours dans le plus parfait accord. Lorſqu'il m'expoſoit ſes idées ſur les devoirs de chaque état & ſur la félicité générale qui réſulteroit de leur obſervation, je me trouvois ſaiſi de reſpect en l'écoutant, les larmes me couloient le long des joues, & je me croyois tranſporté dans la compagnie d'un ſage de l'ancienne Grece. Un jour il me trouva plongé dans une profonde mélancolie. Je ne pus m'empêcher d'exhaler mes plaintes en ſa préſence; il s'empreſſa de ſaiſir cette occaſion pour relever avec amitié mon eſprit abattu. Mon cher docteur, me dit-il, quand je vois à la ſuite d'une converſation où l'on s'eſt entretenu des devoirs qui ſont impoſés à chacun de nous, un homme donner des marques d'inquiétude & d'agitation, j'en conclus qu'il commence à n'être pas content de la maniere dont il s'en eſt

acquitté juſqu'alors, & qu'il ſonge ſérieuſement à changer ſon plan de vie & à ſe corriger. Lorſqu'un tel homme ſe trouve dans ce cas, il eſt en grand danger de manquer la bonne voie ; combien n'y a-t-il pas de gens qui s'imaginent avoir tout fait, lorſqu'ils ont beaucoup lamenté & ſoupiré ; qui croyent que toute la dévotion conſiſte à être continuellement en prieres ou occupé à des lectures pieuſes, & qui ſont d'ailleurs incapables de bien faire. De pareilles gens ſont perdus pour eux-mêmes & pour la ſociété ; leurs angoiſſes vont toujours en augmentant, & le parti qu'ils ont pris les écarte toujours de plus en plus du bon chemin ; ſemblables à un homme à qui le vent auroit chaſſé du ſable dans les yeux, & qui croiroit l'en faire ſortir en les frottant ; plus il ſe frotte & plus l'in-

flammation qu'il excite par ſon frottement augmente ſa douleur. Vous avez vu dernièrement notre ami N... au lit de la mort; ni ſes lumieres, ni ſa piété, ni ſa vie irréprochable n'ont pu lui fournir des motifs ſuffiſans de conſolation; il y avoit déja pluſieurs années qu'après s'être trouvé dans des circonſtances pareilles à celles dont je vous parle, il s'étoit laiſſé aller à une ſombre mélancolie qui le rendit à charge à lui-même & à ceux qui l'environnoient. Tout homme en pareil cas doit ſe rapeller qu'il a une vocation à remplir, & que l'obſervation de tous les devoirs qui s'y raportent eſt le culte le plus agréable qu'il puiſſe rendre à Dieu; le déſir de s'amender ne ſuffit pas, il doit entreprendre en même tems quelque ouvrage relatif à ſa vocation; le travail, l'exercice lui rendront toute

toute sa tranquilité, & feront renaître dans son ame un calme, une joie inexprimables. Moi qui vous parle j'ai passé par cette épreuve. J'avois fait comme bien d'autres pendant ma jeunesse; je reconnus mes égaremens, je commençai à sentir des remords, & la mélancolie me surmonta. Dans cet état je me laissai séduire par les soi-disant piétistes (les Herrenhuter ou Zinzendorfiens) je passois tout mon tems en lectures ou en prieres, mais mon état ne faisoit qu'empirer. Ce fut ma digne femme qui me ramena dans le bon chemin; elle me représenta la décadence dont nos affaires étoient menacées, & m'engagea à travailler. Je fis réflexion que placé par le Créateur dans la classe des paysans, il m'avoit apellé à cultiver la terre & à élever mes enfans pour la même destination. Je pris dès ce

moment la réſolution de me livrer au travail de tout mon pouvoir & de ne pas être un inſtant oiſif, m'aſtreignant d'un autre côté à faire en toute occaſion, à l'égard de tous les hommes, ce que je ſouhaiterois qu'ils fiſſent à mon égard en pareille circonſtance, maxime qui ſuivant la déclaration du Sauveur renferme toute la loi & les prophetes. Dès-lors je me ſentis de jour en jour plus allégé; & lorſque dans mes heures de relâche je reprenois la ſainte bible, tout m'y paroiſſoit clair & diſtinct, tandis qu'auparavant tout m'y ſembloit couvert d'obſcurité; & ſi je vaquois à la priere, mon ame éprouvoit la plus douce conſolation. Je vis alors que toutes ces pratiques de dévotion n'aboutiſſent à rien, tant qu'on néglige ſes devoirs, au lieu qu'après les avoir remplis elles donnent à l'ame une

force extraordinaire. Je lui répondis là-dessus : vous me dites là les plus belles choses du monde, & je les trouve toutes fondées ; mais votre travail & le mien sont d'une nature bien différente : le vôtre est d'agir de vos bras, le mien est le plus souvent de méditer, & la mélancolie m'en rend incapable, quelques efforts que je fasse, quelque envie que j'en aie. Le travail du corps fortifie les nerfs, le travail de l'esprit les affoiblit. Vos travaux atténuent le sang, le rendent plus fluide & en facilitent la circulation ; la méditation au contraire en exigeant le repos & la tranquilité épaissit ce sang & rallentit son mouvement. Ainsi votre travail est propre à diminuer la mélancolie ; tandis que le mien ne peut que l'augmenter. Je suis obligé alors d'abandonner mes occupations & de cher-

cher de la dissipation dans la compagnie de mes amis ou à la promenade. C'est encore là une occupation, me répliqua-t-il, vous pouvez dans une société d'amis raisonnables aller à la recherche de ce qui est bon & utile avec autant & plus de de facilité que dans votre cabinet. J'ai toujours été bien édifié lorsque vous m'avez conduit dans de pareilles sociétés, où la conversation rouloit sur les nouvelles découvertes qui se font journellement en différens genres de professions & sur les moyens de perfectionner les anciennes ; rien n'excite davantage au bien ; l'on s'éclaire réciproquement sur les choses qu'on ignore, l'on s'anime & l'on se soutient l'un l'autre dans les entreprises utiles qu'on a formées ; enfin cela met à portée de rendre bientôt d'un usage général les bonnes cho-

ſes qu'on a découvertes. Vos promenades peuvent encore être d'une plus grande utilité ; elles vous mettront à portée de juger par vos propres yeux de ce qui ſe paſſe dans nos campagnes, de ſes fautes où tombent nos cultivateurs, & quelles ſont les parties qui exigent une amélioration générale. Vous avez raiſon, mon cher Kliyogg, lui répondis-je, je veux profirer de vos conſeils du mieux qu'il me ſera poſſible, & je ne laiſſerai échaper aucune occaſion de faire du bien. Je vais de ce pas mettre la main à l'œuvre, afin de pouvoir me rendre à moi-même le doux témoignage d'être un membre utile de la ſociété humaine & exact dans l'obſervation de tous ſes devoirs : heureux de pouvoir, lorſqu'il plaira à l'Etre ſuprême, quitter avec joie une vie où, fidele à ma deſtination, j'au-

rois pu rendre gloire à Dieu & travailler à l'utilité de mes freres.

JE puis proteſter ici que les avis & ſurtout les exemples de cet homme eſtimable n'ont pas été chez moi d'un effet peu ſalutaire. Qu'on ne trouve donc pas étrange que je compare la ſageſſe de ce perſonnage avec la ſageſſe de Socrate. Le parallele ſeroit plus frapant, & la vertu y gagneroit bien davantage, ſi Kliyogg avoit pu trouver, au lieu de moi, un Xénophon, dont la plume énergique eût fait connoitre ſon mérite à l'univers.

J'ESPÉREROIS néanmoins que ce foible eſſai ne ſeroit pas abſolument infructueux, ſi le tableau que j'ai entrepris de tracer pouvoit faire ſur l'eſprit de mes lecteurs ſeulement une partie des vives impreſſions dont mon ame a été

pénétrée en contemplant l'original. Des gens de lettres plus éclairés & plus profonds que moi feront peut-être excités par la lecture de cet ouvrage à tourner quelquefois leurs vues & leurs observations sur les plus bas étages de la société humaine (*qq*). La connoissance des dif-

(*qq*) L'auteur n'est pas le premier philosophe qui ait fait de pareilles observations. Il a paru en 1756 un ouvrage qui a beaucoup de rapport avec le sien ; il est intitulé : *Le payſan philoſophe, relation publiée par M. Hoffmann, Inſpecteur de Dreſde, &c. avec un portrait enrichi de cette inſcription :* Joannes Ludewig, agri ac vineæ colonus, philosophus, mathematicus, orator, autodidactus. Cassebudæ prope Dresdam, A. 1756, Ætatis 41. On trouve dans le journal étranger Août 1758, p. 188, un extrait fort intéressant de cet ouvrage.

férentes propriétés de l'ame & de ſes facultés en recevroit un nouveau jour ; les idées qu'on doit ſe former du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme en ſeroient plus poſitivement déterminées, & l'on pouroit peut-être reprendre avec plus de ſuccès la queſtion qui s'eſt élevée de nos jours entre les philoſophes, ſavoir : ſi les ſciences & les lettres ont été ou plus nuiſibles ou plus utiles à la ſociété. L'exemple de mon Socrate ruſtique m'a convaincu que l'ame humaine peut dans tous les états déployer la totalité de ſes forces ; que les grands talens ne ſont jamais perdus pour la ſociété, dans quelque rang que celui qui les poſſède ſe trouve placé ; & que la véritable grandeur de l'homme conſiſte dans un rapport exact de ſes actions avec les facultés dont il eſt doué. Le cultivateur,

l'artiſan, le ſavant, le magiſtrat, chaque homme, ſelon ſa vocation, trouvera ſuffiſamment dequoi exercer ſes facultés, & tous ſe rendront également agréables à Dieu qui embraſſe d'un ſeul coup d'œil le bonheur de la ſociété humaine, moyennant que chacun faſſe dans l'état où il a été placé un bon uſage du talent qu'il a reçu. Un cultivateur ſage & éclairé poura contribuer autant à la perfection générale que le légiſlateur le plus habile. L'exemple de ce cultivateur influera peu à peu ſur ſes voiſins, & poura ramener les bonnes mœurs dans tout un village; de-là elles iront ſe répandre ſur toute une contrée: les villages des environs qui auront un pareil modèle devant les yeux ne pouvant manquer d'en profiter. Le bonheur qui en découlera n'échapera pas aux yeux d'un

législateur attentif, qui en prendra occasion de rectifier sa législation, & l'utilité ne sauroit manquer alors de devenir générale.

C'EST cette considération qui m'a fait déférer aux instances de mes amis pour m'engager à communiquer au public un ouvrage entrepris d'abord dans la seule vue d'encourager quelques-uns de mes concitoyens à travailler au rétablissement de l'Agriculture, & de leur indiquer la voie la plus courte vers un but aussi louable. L'exemple que je leur mets devant les yeux démontre la possibilité du succès, & en indique en même tems les moyens les plus efficaces, savoir : un redoublement d'ardeur & d'assiduité dans le travail, & une connoissance plus exacte & plus répandue de la meilleure maniere de régler l'économie rustique. Le-

premier point exige une réforme générale dans la conduite morale des habitans de la campagne, & le ſecond des recherches phyſiques.

RIEN n'excite autant l'ardeur & l'aſſiduité au travail que l'utilité qui en réſulte & les honneurs qu'on y attache pour récompenſe. L'amour des honneurs eſt un des plus puiſſans reſſorts de la nature humaine. En voyant ce reſſort agir ſi généralement chez tous les hommes & dans tous les états, pourions-nous y méconnoître une des plus ſages vues du Créateur qui ſemble inviter fortement le légiſlateur à en profiter. Auſſi les plus éclairés d'entr'eux n'ont-ils jamais manqué dans aucun tems de le mettre en uſage. Le mal qu'il y a, c'eſt que l'on n'uſe pas le plus ſouvent dans la diſtribution des marques d'honneur de toute

la circonſpection & de toute la juſtice qu'il faudroit. Le monde corrompu & ignorant confond alors ces marques d'honneur avec l'honneur lui-même ; & comme il arrive d'un autre côté que ceux qui les méritent le moins les uſurpent par leurs intrigues, elles perdent peu à peu tout leur prix. Si la nobleſſe ou les ordres de chevalerie n'étoient conſtamment que des témoins chargés de dépoſer en faveur des ſervices rendus à la patrie, on verroit à la vue d'un noble ou d'un chevalier tous les cœurs brûler du deſir de mériter par des efforts redoublés les mêmes diſtinctions. Si l'on voit au contraire les hommes les plus mépriſables y parvenir comme les plus eſtimables, & ces ques d'honneur devenir ſouvent le prix du vice & de la débauche, tout leur effet ſe bornera à faire naître les baſſes

intrigues qui seules obtiendront tout, quelque dépravés que soient les prétendans. Dans les républiques les charges de l'état sont des marques d'honneur. Heureux l'état où les dignités demeurent constamment la récompense assurée du mérite & de la vertu. Toutes les choses y prennent la tournure la plus favorable ; chaque citoyen est animé du zele le plus ardent pour le bien public; c'est à qui se rendra le plus digne d'estime, les enfans même y apprennent pour premiere leçon que l'aplication, les talens & la probité peuvent seuls leur procurer de la considération & les conduire aux honneurs. Mais tout est perdu, lorsque ces mêmes honneurs deviennent le partage de la fainéantise, de la débauche & de mille autres vices ; tout le bien s'anéantit ; les affaires les plus im-

portantes, confiées à des mains lâches & ennemies du travail, ſont négligées ; toute émulation diſparoit, un manège bas & rampant eſt le ſeul moyen qu'on emploie pour ſe procurer du crédit.

SI l'on vouloit donc exciter l'ardeur du travail parmi nos cultivateurs au moyen des récompenſes & de certains honneurs, il faudroit mettre toute ſon attention à en faire une juſte diſtribution. Ce moyen exigeroit l'établiſſement d'une ſociété d'hommes reſpectables qui réuniſſant à la probité la plus inébranlable une connoiſſance aprofondie de tout ce qui concerne l'économie ruſtique, jouiroient d'une confiance générale. Car il faut que celui dont l'approbation doit exciter au bien ſe ſoit lui-même rendu eſtimable. Leurs connoiſſances ne ſeroient pas uniquement puiſées dans les

livres, ils en devroient une bonne partie à leur propre expérience. De pareilles hommes s'impoſeroient l'obligation d'étudier à fond la nature du pays. Ceci exige un travail d'autant plus long que malgré le peu d'étendue de notre territoire, la maniere de cultiver les terres y eſt ſinguliérement variée. Les contrées qui touchent aux Alpes étant propres à nourir & à élever des beſtiaux, on y cultive peu de grains; tandis que dans les pays plus bas & plus ouverts des diſtricts de Greiffenſée, Kibourg & Regenſperg la culture des grains y eſt en vigueur. Le long des deux bords du lac de Zurich, dans les vallées arroſées par la Limmath, la Thour & la Thœſs, ainſi que le long du Rhin, la culture de la vigne forme la branche la plus conſidérable de l'économie ruſtique. Or cette

branche se divise encore en différens rameaux. Sur les bords du lac de Zurich les vignes se cultivent tout autrement que le long de la Limmath, quoique ces deux vignobles ne soient séparés que par la ville. Ces deux cultures different encore beaucoup de celles qui sont en usage le long de la Thour, de la Thœs & du Rhin. Il faudroit donc que la société se mit au fait de la nature de toutes les méthodes différentes usitées dans tout le canton. Elle feroit dresser pour cet effet dans chaque village un état circonstancié de la maniere actuelle dont l'économie rustique y est administrée, du nombre des habitans, de ce qu'ils possèdent en bestiaux, en biens-fonds & du produit qu'ils en retirent, de la situation naturelle de chaque lieu, &c. On s'informeroit en même tems des économes

nomes qui ſeroient réputés pour les plus habiles & les plus heureux, & l'on aprendroit d'eux les moyens dont ils ſe ſont ſervis pour augmenter & améliorer leur bien. Il faudroit de plus que cette ſociété entreprît de tems en tems des voyages économiques, afin de pouvoir rectifier ſes idées ſur ce qu'elle verroit par ſes propres yeux. C'eſt ainſi qu'au moyen des aplaudiſſemens & des récompenſes qu'elle accorderoit aux meilleurs économes, elle parviendroit à exciter tous les habitans du pays à travailler à une amélioration générale. Je voudrois enfin que l'on fît ſous les yeux de cette ſociété des épreuves bien réfléchies de toutes les nouvelles découvertes, d'abord dans les jardins, & lorſqu'elles y auroient réuſſi en plein champ. La ſociété tien-

droit un compte exact de tous les réſultats, afin que lorſqu'elle ſeroit convaincue de la bonté de ces nouvelles découvertes, elle pût les préconiſer & les introduire parmi les autres améliorations, en donnant en même tems toutes les indications néceſſaires pour les mettre en pratique.

LORSQUE cette ſociété auroit donc acquis toute la capacité & pris tous les arrangemens néceſſaires pour un ouvrage auſſi important, elle ſe propoſeroit chaque année l'examen d'un certain nombre de villages dont elle feroit venir devant elle à un jour nommé les cultivateurs qui ſe ſeroient le plus diſtingués; là, en préſence de tous leurs confreres, elle feroit leur éloge dans les termes les plus pathétiques, les propoſeroit

pour modèles aux autres, les nommeroit bienfaiteurs de la patrie, & leur donneroit en témoignage de l'aprobation publique les prix qu'on auroit établis. Je choisirois pour cet effet une médaille qu'on fraperoit tout exprès à cet usage. Elle pouroit représenter d'un côté un laboureur conduisant sa charue, un génie lui poseroit sur la tête une couronne composée de différens fruits de la terre, entrelacés les uns dans les autres, avec ces trois mots : *Au meilleur cultivateur.* De pareilles récompenses influeroient infiniment plus sur une amélioration générale dans la culture des terres que l'usage ordinaire d'établir un prix pour la meilleure dissertation fournie sur un sujet proposé. Ma méthode conduit immédiatement à l'exécution : les plus beaux

projets en ſont encore bien éloignés (*rr*).

JE ne puis mieux finir que par une penſée de Xénophon dans ſon Hiéron,

---

(*rr*) Yontching, cet empereur de la Chine, mort en 1724, qui s'eſt rendu ſi célèbre par ſon amour pour les loix & pour la juſtice, ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs dans les ſoins qu'il ſe donna pour encourager l'Agriculture. " Il porta „ ſon attention ſur ce premier des arts „ néceſſaires juſqu'à élever au grade „ de mandarin du huitieme ordre, dans „ chaque province, celui des laboureurs „ qui ſeroit jugé par les magiſtrats de „ ſon canton le plus diligent, le plus „ induſtrieux & le plus honnête homme; „ non que ce laboureur dût abandonner „ un métier où il avoit réuſſi pour exer„ cer les fonctions de la judicature, „ qu'il n'auroit pas connues; il reſtoit

elle s'accorde parfaitement avec ce que nous venons de propoſer. " Une des „ choſes les plus utiles, mais qu'on n'a „ point accoutumé de faire valoir par „ des motifs d'émulation, l'Agriculture „ fleuriroit beaucoup plus ſi l'on établiſ- „ ſoit des prix dans les campagnes ou „ dans les villages pour ceux qui culti- „ veroient le mieux la terre. Les ci- „ toyens encouragés à s'y apliquer avec

„ laboureur avec le titre de mandarin; „ il avoit le droit de s'aſſeoir chez le „ vicerοi de la province & de manger „ avec lui; ſon nom étoit écrit en lettres „ d'or dans une ſalle publique. On „ dit que ce réglement ſi éloigné de nos „ mœurs, & qui les condamne, ſubſiſte „ encore. „ *Voyez aditions à l'hiſtoire générale de M. de Voltaire.*

„ ardeur feroient de grands profits ; les
„ revenus de l'Etat augmenteroient ; &
„ la tempérance ſe trouveroit unie avec
„ l'amour du travail ; on ſait d'ailleurs
„ que les gens laborieux ſont moins en-
„ clins au mal que les fainéans. „

FIN.

ADDITIONS.

I.

Traduction d'une lettre allemande adreſſée par M. le Docteur HIRZEL au TRADUCTEUR, pour ſervir de ſuplément au SOCRATE RUSTIQUE.

Zurich le 1 Août 1763.

J'Ai l'honneur de vous envoyer, monſieur, ainſi que vous l'exigez, une relation de ce qui s'eſt paſſé dans cette aſſemblée de payſans choiſis parmi nos meilleurs cultivateurs, convoquée derniérement par notre ſociété de phyſique. Cet événement touche d'aſſez près notre héros pour entrer de lui-même dans le

ſuplément que vous vous propoſez d'ajouter à la ſeconde édition du Socrate ruſtique.

JE ne perds point de vue notre bon Kliyogg, & je tâcherai de ne rien laiſſer échaper de tous les traits de ſa vie qui pouront inſtruire & intéreſſer. Mais je crains que plus cet homme eſtimable ſe répandra dans nos ſociétés, plus il fréquentera un certain monde, plus auſſi nous ſera-t-il difficile de démêler en ſa perſonne ce qu'il ne doit qu'à lui-même d'avec ce qu'il tient d'autrui. Or j'eſtime que ce qui caractériſe proprement le payſan philoſophe, c'eſt de le voir s'élever au ſublime de la philoſophie par la ſeule force de ſon génie, par ſes propres réflexions & ſans le ſecours des livres ou de l'entretien des ſavans. Qu'un payſan ſoit conduit par un heureux con-

cours de circonſtances dans la route ordinaire des connoiſſances humaines, quelque progrès qu'il y faſſe, il n'y aura rien là de bien extraordinaire. Il n'eſt point en effet plus étonnant qu'un payſan à qui l'on aura mis en main les livres & les ſecours néceſſaires aquiere de la ſcience, qu'il ne le feroit de voir un ſavant aprendre à faire des fagots.

MON ouvrage acheva de faire connoitre Kliyogg à toute notre ville; il n'y eut plus perſonne qui ne voulût le voir & l'entendre. Les uns parce que ſon caractère les avoit vivement intéreſſés; les autres parce qu'ils ſe flattoient d'être convaincus par là de la fauſſeté de mes deſcriptions. Ces derniers ne pouvoient ni comprendre, ni digérer qu'un ſimple villageois fût plus ſage, plus éclairé que nombre de nos magiſtrats,

de nos eccléſiaſtiques, de nos gens de lettres, de nos riches commerçans. Ils ſoutenoient avec chaleur dans toutes les ſociétés qu'il étoit impoſſible qu'un pareil homme exiſtât. On s'empreſſa donc de toute part de faire venir Kliyogg, & par-tout il parla avec tant de franchiſe & tant de raiſon que l'envie même fut forcée à lui rendre juſtice, & que tous les gens ſenſés & vertueux lui donnerent leur amitié. Les plus ſages, les plus éclairés de nos magiſtrats ne dédaignerent pas de s'entretenir avec lui ſur l'amélioration de l'Agriculture & ſur pluſieurs objets de police. Cela me fournit une infinité d'occaſions d'admirer ſon étonnante ſagacité, & combien il étoit profond dans l'art de connoitre les hommes. Je le voyois ſaiſir du premier abord les qualités diſtinctives de chaque carac-

tère & démêler avec la même pénétration dans chaque entretien, ſi c'étoit un eſprit de pure curioſité, ou un amour ſincère pour la vérité, ou la vanité, ou l'envie de contredire qui en avoient été le véritable motif. Il vit avec la plus grande ſatisfaction dans ces entretiens que ſes raiſonnemens ne laiſſoient pas de faire impreſſion, & qu'il gagnoit aſſez ſur les eſprits pour pouvoir eſpérer de ſe rendre utile. Il n'en fallut pas davantage pour l'engager à faire de fréquentes viſites aux perſonnes qu'il croyoit en état de goûter & mettre en exécution les projets avantageux qu'il méditoit.

Il avoit ſurtout à cœur qu'on perſuadât aux habitans de ſa communauté de conſentir au partage de leurs pâturages communs, dont le terrein très-vaſte eſt fort marécageux & fort humide. Ce

terrein, d'un très-petit raport dans ſon état actuel, devoit ſelon lui au moyen de ce partage fournir à chaque habitant dequoi entretenir comme il faut un beaucoup plus grand nombre de beſtiaux, & augmenter dans la même proportion les engrais ſi néceſſaires à la bonne culture.

KLIVOGG voyoit la ſociété de phyſique occupée des mêmes vues & animée du même zèle, il vint ſouvent à nos aſſemblées & nous communiqua toutes ſes idées ſur la méthode à employer, ſi l'on vouloit travailler avec ſuccès au rétabliſſement de l'Agriculture. Il exigea ſur toutes choſes que nous nous donnaſſions la peine d'entendre raiſonner les payſans, & de conférer avec eux dans les regles. Ce ne ſera, meſſieurs, nous diſoit-il, qu'au moyen de pareilles conférences que vous vous formerez une

juſte idée de notre Agriculture que vous pourez déterminer préciſément le point auquel nos cultivateurs ſont parvenus, & que vous découvrirez les raiſons qui les ont empêchés d'aller plus loin. Ces preuves que vous leur donneriez de votre conſidération pour leur état, pour leur lumières, exciteroient leur attention, donneroient à leurs eſprits une certaine activité, leur feroient faire plus de réflexions, plus d'obſervations ſur la nature de leurs travaux. En leur témoignant de la confiance, vous gagneriez la leur, & vous les verriez ſe ranger inſenſiblement à vos avis, auſſitôt qu'ils ſeroient perſuadés que ce n'eſt pas par la force, mais par la conviction, que vous voulez leur faire prendre des routes nouvelles. Vous diſſertez beaucoup entre vous ſur tout ce qui concerne notre profeſſion; permettez-

moi, meſſieurs, de vous amener quelques-uns de mes confreres, & faites-les differter à leur tour en votre préſence ſur des objets qui leur ſont auſſi familiers. Le villageois s'imagine être mieux inſtruit ſur tout ce qui eſt de ſa compétence que vous autres meſſieurs! Gardez-vous de lui témoigner le contraire, flattez plutôt ſon amour propre, faites-lui croire que vous avez une haute idée de ſa capacité, ſi vous voulez exciter ſon émulation & lui donner plus d'envie de s'inſtruire.

KLIYOGG voyant que nous goûtions ſes raiſonnemens inſiſta pour qu'on fît choix d'un ſujet que l'on donneroit à examiner à nos payſans, & dont on leur demanderoit leur avis. Il nous indiqua pour eſſai la queſtion des hayes ou enclos,

dont il penſoit que l'on abuſoit dans notre canton. Il en croyoit le plus grand nombre non ſeulement inutiles, mais nuiſibles méme à la fertilité des terres, outre que toutes ces haies ſéches, toutes ces paliſſades privoient les forêts de beaucoup de bois & enlevoient au laboureur un tems qu'il pouroit employer bien plus utilement. La ſociété ne put qu'aplaudir aux propoſitions de notre philoſophe; mais quelques-uns de nos confrères auguroient trop mal du ſavoir-vivre & de l'intelligence de nos villageois, pour attendre autre choſe d'une pareille aſſemblée que beaucoup de confuſion & beaucoup de déſordre. Ils penſoient que les plus retenus ſeroient trop intimidés à l'aſpect d'une aſſemblée nombreuſe pour oſer dire librement leur avis, tandis que les plus effrontés s'engage-

roient dans des disputes grossières & tumultueuses dont on ne pouroit tirer ni lumières ni utilité. On se figura que tous les payſans apartenoient nécessairement à l'une ou à l'autre de ces deux classes. Cela nous fit prendre le parti de proposer à nos cultivateurs de nous envoyer par écrit leur sentiment sur un sujet indiqué & d'exciter leur émulation par des prix. Nous convinmes de renouveller la chose deux fois par an, & de commencer par la question concernant les haies ou enclos, qui nous avoit été proposée par Kliyogg. Voici comment cette question fut énoncée :

ON demande,

I. *Dans quel cas les hayes ou enclos sont nécessaires, & dans quel cas l'on peut au contraire s'en passer,*

de façon qu'on pouroit alors les enviſager comme ſuperflues ou même nuiſibles?

II. *Au cas qu'il fallut enviſager les hayes ou enclos comme nuiſibles, comment l'on pouroit garantir les poſſeſſions d'une manière plus sûre & plus commode?*

III. *Au cas que les hayes ou enclos fuſſent jugées néceſſaires, de quelle manière on pouroit ſuivant les différentes circonſtances leur donner le plus haut degré d'utilité, ou tout au moins les rendre le moins dommageables qu'il fût poſſible?*

Nous reçumes avant le tems preſcrit ſeize différens mémoires, dont la ſolidité, l'ordre & la clarté nous jettèrent dans le plus grand étonnement. Le ſeul Kli-

yogg n'étoit point encore satisfait. Cec, est excellent, nous dit-il, pour ceux qui savent écrire ; mais souvent les meilleurs d'entre nous sont les plus inhabiles à manier la plume. Effectivement notre philosophe en est lui-même une forte preuve. Il revint plusieurs fois à la charge, & fit tant que la société consentit enfin à conférer personnellement avec un certain nombre de payſans. On remit à Kliyogg une invitation dans les formes pour ceux qu'il indiqua ; & plusieurs de nos confrères se chargerent d'inviter de leur côté les plus sensés des cultivateurs de leur connoissance. On indiqua le 15 Mars de cette année (1763) pour la tenue de cette assemblée, & quinze hommes de différentes contrées de notre canton y comparurent.

Monſieur le tréſorier Heidegger, ce ſage magiſtrat, ſi zélé pour tout ce qui tend au bien de la patrie, ouvrit la conférence par un diſcours vraiment pathétique. On eut dit d'un bon pere qui s'adreſſoit à ſes enfans. Il expoſa du ton le plus affectueux & avec une noble ſimplicité les motifs qui avoient déterminé la ſociété de phyſique à inviter leurs bons amis de la campagne à cette conférence. Il s'agiſſoit, leur dit-il, d'aprendre de leur propre bouche en quel état l'Agriculture ſe trouvoit dans les différentes contrées qu'ils habitoient; on vouloit ſavoir d'eux-mêmes par quels moyens on pouroit corriger ſes défauts & la rendre plus parfaite. Il les exhorta à répondre l'un après l'autre, avec liberté & avec franchiſe, aux queſtions qu'on alloit leur propoſer, & s'en tint principa-

lement à la diſcuſſion des trois queſtions que je vous ai tranſcrites plus haut.

UNE affaire imprévue ayant apellé Mr le tréſorier ailleurs, je fus chargé de continuer pour lui. Jugez, monſieur, de ma ſurpriſe & de celle de mes confrères dont pluſieurs ſe firent un plaiſir de me ſeconder lorſque nous vîmes la plupart des interrogés expoſer chacun à ſon tour, avec beaucoup d'ordre & de préciſion, la méthode uſitée dans la partie du canton qu'il habitoit, peſer ſes avantages & ſes défauts & propoſer les moyens qu'il croyoit les plus propres à y remédier. Tous ſe continrent dans les bornes qu'on leur avoit prescrites. Ils parloient l'un après l'autre ſans s'interrompre & ſans qu'il parût la moindre aigreur, la moindre confuſion. Lorſque les avis ſe trouvoient partagés, ils pro-

poſoient leurs objections avec modeſtie, & les appuyoient ſur le témoignage de leur propre expérience. Arrivoit-il à l'un d'eux de battre la campagne, on le remettoit auſſi-tôt ſur la route par une queſtion relative au point que l'on diſcutoit.

JE ne vous dirai rien, monſieur, du réſultat de cette conférence, vu que la ſociété va donner au public un extrait des trois mémoires ſur la queſtion des haies ou enclos, qui ont remporté les prix aſſignés, & qu'elle ſe propoſe d'y ajouter un précis de tout ce que nous avons recueilli dans cette intéreſſante conférence de plus propre à ſervir à l'inſtruction du reſte de nos cultivateurs. Je me contenterai pour le préſent de vous aſſurer que nous fumes tous ſinguliérement édifiés tant du maintien dé-

cent de ces honnêtes gens que de leurs lumières, de leur zèle pour le bien public, & de leur habileté à rendre leurs penſées avec une clarté, une énergie d'autant plus ſurprenantes qu'une pareille facilité naturelle à diſcourir ainſi ſans préparation ſe rencontre rarement chez ceux mêmes dont l'eſprit a été cultivé de bonne heure. Enfin, monſieur, j'oſe vous dire que cette aſſemblée fait honneur à l'humanité, & qu'elle nous a pleinement convaincus que la juſteſſe d'eſprit & la droiture du cœur ne tiennent excluſivement à aucune condition; & que la véritable dignité de l'homme n'eſt pas plus étrangère parmi les ſimples villageois que dans les claſſes les plus relevées du monde poli.

Le cœur pénétré de tout ce que je venois de voir & d'entendre, je ne pus

m'empêcher d'exprimer à l'assemblée les divers mouvemens dont j'étois agité. " Je n'ai de ma vie éprouvé, messieurs, ai-je dit, une satisfaction pareille à celle que je goûte dans cet agréable moment où je vois les plus estimables de mes concitoyens & les plus dignes de nos cultivateurs réunir leurs efforts pour le bien commun de la patrie. Et vous, chers amis de la campagne, vous voyez que toutes nos vues ne tendent qu'à la recherche des moyens les plus propres à augmenter la prospérité de cette chere patrie, à ranimer, pour y parvenir, l'industrie & l'activité de nos laboureurs, à tâcher de leur faire connoître comment ils pouront cultiver leurs terres de la manière la plus avantageuse & en augmenter la fertilité. Nous lisons à cet effet sur cette matière des ouvrages de

toutes ſortes de pays, compoſés par les gens les plus habiles & les plus propres à nous éclairer par leur expérience. Ceux d'entre nous qui en ont la commodité y ajoutent pour plus de ſûreté leurs propres épreuves. Je vois, mes chers amis, que le même zèle vous anime, & j'en attends le plus heureux effet pour la patrie. Car enfin c'eſt de vous que dépend le ſuccès de toutes nos recherches ; toutes nos méditations ſeront infructueuſes, ſi vous ne mettez la main à l'œuvre, & ſi perſuadés, comme vous l'êtes, de la pureté de nos intentions, vous ne commencez à mettre en exécution les conſeils que nous vous donnerons. Il ne dépend que de vous de rendre la patrie heureuſe & floriſſante. Vos vertus, votre candeur me ſont de ſûrs garants que vous ne vous y refuſerez pas. Alors vous ob-

tiendrez à bon droit le titre glorieux de bienfaiteurs de cette chere patrie ; alors vous éprouverez que votre vocation eſt en effet la plus importante & la plus honorable de toutes celles qui s'exercent dans la ſociété humaine, comme elle eſt en même tems la plus agréable & la plus aiſée à remplir. Eſt-il rien de plus agréable que de contempler ſans ceſſe les ouvrages merveilleux du Créateur, de reſpirer un air libre & pur, d'entretenir ſa vigueur & de maintenir ſa ſanté par un exercice continuel, de voir enfin une heureuſe fertilité devenir la récompenſe de ſes ſoins aſſidus ? Eſt-il une vocation plus aiſée à remplir que celle où la plus grande partie du ſuccès ne dépend que de ſoi-même ? Bien plus à plaindre que vous à cet égard, il nous faut bien du

tems & bien des ſoins pour parvenir ſeulement à faire goûter nos idées ; enſuite que d'efforts, que d'obſtacles à ſurmonter avant de les faire mettre en exécution, avant de recueillir le moindre fruit de nos travaux. Continuez donc, mes bons amis, à nous ſeconder de tout votre pouvoir. Donnez-nous votre confiance & votre amitié. Vous nous verrez à notre tour faire tous nos efforts pour vous convaincre de notre véritable attachement & pour rendre d'un uſage général ce que nos lectures, nos épreuves & nos conférences avec vous nous auront appris. Puiſſe cette union de l'honorable corps des cultivateurs avec cette compagnie de citoyens bien intentionnés procurer à la patrie toute l'utilité que j'ai lieu d'en attendre. „ J'eus la ſatisfaction de voir, en prononçant ce diſcours, une émotion

universelle se peindre sur le visage de mes auditeurs & me garantir leur approbation.

LA société, pour prouver à ces honnêtes gens son contentement & sa bienveuillance, leur fit servir un repas où l'on vit régner tant de cordialité que cette seconde scène ne fut guère moins attendrissante pour un ami de l'humanité que la première.

VOILA, monsieur, ce que vous désiriez de savoir. Portez-vous bien ; je suis, &c.

Hirzel, M. D.

I I.

Première lettre de Mr le marquis de MIRABEAU au TRADUCTEUR.

A Paris le 8 Novembre 1762.

En arrivant ici, monſieur, d'une tournée de cinq mois que j'ai faite dans les provinces méridionales du royaume, j'ai trouvé la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 14 du mois paſſé, & le préſent que vous avez bien voulu me faire d'un exemplaire de votre ouvrage qui m'attendoit peut-être depuis longtems. Avant de vous remercier, monſieur, d'une marque d'eſtime ſi flatteuſe & ſi diſtinguée, j'ai voulu être en état d'apprécier moi-même cet ouvrage & de vous rendre un compte ſincère de ce que j'en penſe. Ce déſir

a retardé de quelques jours mon empreſſement à vous marquer ma reconnoiſſance, de peu de tems néanmoins ; car il n'y a que cinq jours que je ſuis à Paris, & les premiers jours de l'arrivée d'un pere de famille aſſez occupé, dans un pays comme celui-ci, ſont bien ſurchargés. Je viens d'achever cette édifiante & excellente lecture, & ſe prends la plume auſſi-tôt pour vous remercier de me l'avoir procurée. Je ſens mieux que perſonne combien je ſuis peu digne du titre reſpectable dont on m'a honoré ; & ſi depuis cette époque j'ai travaillé avec aſſiduité juſqu'au tems où mon zèle a pu déplaire, ce ne fut qu'en homme payé d'avance, & en quelque ſorte honteux de l'être ſi graſſement. Mais avant cela l'on m'avoit apellé *le tambour des honnêtes gens*, par le plaiſir que j'ai tou-

jours eu à citer & à célébrer les caractères & les traits qui font honneur à l'humanité. Cette marque de mon caractère vous dira, monsieur, combien je dois avoir été satisfait du *Socrate rustique*. J'ai trouvé la réputation de ce morceau toute faite ici ; mais je n'ai à vous parler que de mon opinion personnelle.

JE vous dirai donc que je regarde cet ouvrage comme un des plus utiles qui ait jamais vu le jour. Cet avantage sublime renferme nécessairement l'agréable ; car il faut intéresser les hommes pour les endoctriner solidement. Les figures, le brillant de la poésie & des images de nos anciens livres sacrés, les paraboles des nouveaux nous font une preuve que Dieu lui-même s'est accommodé à la contexture des ressorts de son ouvrage, quand il a voulu lui faire rece-

voir l'empreinte de ſes loix. Des premiers peut-être à donner l'eſſor à cette mode éphémère de goût pour l'Agriculture pratique, qui s'eſt emparé de notre nation, j'ai vu avec quelque peine depuis, qu'en un pays où perſonne n'en connoit les dépendances, tout le monde a voulu l'enſeigner. Préſomption marche à côté d'ignorance, c'eſt l'ordinaire. Les cultivateurs de cabinet ont donné de gros volumes que tous achetent, que peu liſent, que nul heureuſement ne pratiquera. D'autres nous ont impudemment vanté leurs prétendus eſſais. Quelques-uns ſe ſont bornés à défricher ſur le papier. Il eſt très-prudent en effet de ne pas ſe livrer inconſidérément à des dépenſes ſur une terre diſgraciée, qui ne les reſtitueroit pas. Des ſociétés patriotiques ſe ſont formées dans les villes.

On a vanté des semoirs, imaginé de nouvelles charues, différté sur des productions inconnues, fait des essais de jardin fort coûteux & de nul raport, reformé la pratique des maîtres. Ceux-ci n'ont pu voir qu'avec dédain ces docteurs en bas blancs venir, le parasol à la main, leur proposer l'abandon des usages indidiqués & confirmés par l'expérience. Au milieu de cela quelques hommes judicieux ont donné de bonnes & courtes méthodes, fruit de leur travail & de leurs succès. Mais ces productions en petit nombre, noyées dans le fatras de la moderne érudition, n'ont été connues & prisées que de très-peu de gens sages. Mon zèle pour l'avancement & la perfection d'un art dont j'ai reconnu & vanté l'utilité première sans avoir jamais prétendu à la notice de ses détails,

me

me faiſoit voir avec chagrin que cette nouvelle doctrine n'étoit qu'un roman géorgique qui peint les fauſſes marches d'une nation fourvoyée. Eh quoi ! diſois-je, aurions-nous des arts & des ſciences, ſi nous n'avions eu que des fictions & des rhéteurs ? Qu'on nous enrichiſſe d'exemples, qu'on nous ramene du moins au vrai par des tableaux inſtructifs & riants. Ne ſachant trop où les prendre, j'excitai à la traduction du poëme des ſaiſons de Thompſon. Je vis bien que ce n'étoient là que des tableaux & des payſages d'imagination. J'en cherchois qui fuſſent pleins de réalité & de vie, & le Socrate ruſtique me donne plus que je ne voulois. Il renferme les méthodes & l'exemple de la plus ſaine & éclairée Agriculture, de la plus noble philoſophie & de la plus digne piété. Kli-

yogg eſt mon héros à tous égards. Combien tous nos petits préjugés tombent en préſence d'un tel homme ! Quelle dignité réelle, & priſe dans l'homme même, qui ſuit la voie qui lui eſt preſcrite par l'Etre ſuprême ! Si ma poſition me permettoit de voyager, avec quel plaiſir & quel fruit j'irois converſer avec un tel homme ! je lui ferois peut-être voir que puiſqu'il lui faut quatre bœufs & deux hommes pour lever un arpent dans un jour, en lui montrant un garçon de charue que j'ai, qui, avec ſes deux chevaux, leve réguliérement ſes deux arpens par jour (*ſſ*), je lui procurerois

(*ſſ*) M. le marquis de Mirabeau voudra bien me permettre de lui faire obſerver qu'il eſt fâcheux que dans un fait auſſi remarquable il n'ait point indiqué la na-

une forte épargne, ſi ſon terrein & l'étendue de ſon entrepriſe de culture lui permettoient de préférer le travail des chevaux à celui des bœufs ; je lui aprendrois qu'il n'y a rien de chimérique dans ſa prétention de tribu, puiſque les Clan d'Ecoſſe ne furent autre choſe. Mais on pouroit m'objecter qu'ils trouverent la terre déshabitée. Je lui citerois donc auſſi les Haut-pentois de S. Omer, qui occupant le fauxbourg d'une grande ville, & ne ſubſiſtant que du commerce qui mélange néceſſairement, ont néanmoins,

---

ture du ſol. On a fait ſouvent la même choſe dans le Norfolk, mais ſeulement dans des terres très-légères, tandis qu'il n'y a jamais eu moyen de lever ſeulement un arpent par jour dans des terres bien fortes. *Note de M. Young.*

par l'attention à ne s'allier qu'entre eux, conſervé un langage, des mœurs & une prud'hommie diſtinguée, ſur laquelle eſt fondée leur proſpérité. Mais pour nous raprocher de l'état du digne Kliyogg, bien plus propre à donner une baſe ſolide à ſon deſſein, je lui aprendrois que Pinçon, cultivateur en Auvergne, a eu la même idée il y a plus d'un ſiecle; qu'ayant marié quatre fils, il leur a ordonné de faire ainſi tribu & de conſerver précieuſement le feu ſacré de l'union, de la communauté des biens & de la probité. Cette inſtitution ſainte a tellement profité que les Pinçon ont non ſeulement un chef-lieu dans ces montagnes où ſe trouvent toutes les commodités de la vie, l'hoſpitalité & de beaux logemens pour les étrangers du plus haut parage, mais encore pluſieurs

villages qui ne ſont habités que par eux. Les curés, les notaires, tous enfin ſont de la même ſouche. Tous les arts néceſſaires ſont exercés dans cette tribu pour les beſoins communs, & ils vendent l'excédent dans les marchés & dans les foires voiſines, où ce qui vient d'eux porte ſon titre de cautionnement. Je ne ſais tout ceci que par récit. J'ai paſſé dans la grande tournée que j'ai faite cet été à huit lieues de ce ſingulier établiſſement ſans le ſavoir. Je me ſerois détourné pour le voir & en relever moi-même toutes les inſtitutions. Mais je réparerai cela quelque jour, mes terres du Limouſin n'étant qu'à trente lieues de là. A l'égard de la famille que vous citez, monſieur, dans la haute Provence, je ſuis de ce pays là, & je n'y avois jamais rien ouï dire de pareil. D'ailleurs il

me ſemble que c'eſt de la communauté de biens & d'intérêts dont il eſt ici queſtion, plutôt que de la pertinacité dans un genre de vie obſcure. Ce dernier point tient beaucoup à la miſère ; l'autre n'en ſauroit être ſuſceptible. Au reſte Kliyogg fonde un ordre de cénobites agriculteurs : mais il le fonde de par la nature, ſans aucun ſecours du fanatiſme aſcétique ni des moyens extrêmes toujours ſi ſéduiſans pour les hommes fervens & ſuperſtitieux qui ignorent leurs devoirs eſſentiels. Tout eſt ſimple & grand par conſéquent dans ſon inſtitution ; & j'oſerois prédire que la race de cet homme-là ſera l'honneur, la force & la bénédiction de ſa patrie. Mais ce projet ſeroit peut-être ſingulier & peu analogue à la conſtitution d'un grand empire.

IL ne me reſte, monſieur, qu'à vous

marquer ma ſenſible reconnoiſſance de l'honneur diſtingué que vous m'avez fait en m'adreſſant un ouvrage ſi précieux. L'eſtime des gens de bien fut toujours ma plus haute ambition, & il n'eſt que celle-là d'honnête après celle de la mériter. Semblable à ce poëte qui place dans les champs éliſées les écrivains eſtimables, *& Phœbo digne locuti* à côté de ceux *qui ſui memores alios fecere merendo*, je place ceux qui mettent la vertu en lumière par leurs écrits à côté de ceux qui l'enſeignent par leurs exemples, perſuadé que qui la connoît & la chérit la pratique certainement. C'eſt vous dire, monſieur, le cas que je fais de votre ſuffrage : vous y aſſociez le témoignage de l'aprobation d'une nation que je reſpecte & chéris dès ma première jeuneſſe, qui aime la liberté, connoît

l'égalité, pratique la vertu & jouit du bonheur. De tout tems mon ame s'en eſt fait une ſeconde patrie, & la partie de mon cœur qui eſt vouée à tous ſes ſemblables s'y repoſe ſouvent froiſſée partout ailleurs. C'eſt donc à toute ſorte de titres que le préſent dont vous m'honorez m'a touché de la plus vive gratitude qui ſe joint aux ſentimens d'eſtime avec leſquels j'ai l'honneur, &c.

III.

Réponſe du Traducteur à la lettre précédente.

Basle ce 4 Janvier 1763.

J'AI lieu de m'aplaudir, monſieur, d'avoir oſé donner au public la traduction d'un ouvrage qui a ſi bien ſu mériter votre aprobation, & qui m'a procuré la lettre gracieuſe & intéreſſante dont vous m'avez honoré. Que n'entreprendrois-je pas pour mériter l'amitié d'un homme tel que vous, & combien ne ſerai-je pas flatté ſi j'ai pu, par ce foible eſſai, m'acquérir des droits ſur votre eſtime & me procurer la liberté de vous entretenir par lettres en attendant qu'une heureuſe circonſtance me mette à portée de vous connoître perſon-

nellement. C'eſt un avantage que j'ambitionne plus que je ne ſaurois dire.

LA lecture de vos excellens ouvrages a fait ſur moi, monſieur, l'effet qu'elle a produit généralement en France & chez l'étranger ; elle a réveillé dans mon ame ce goût décidé pour l'Agriculture que tout homme ſemble aporter en naiſſant, mais qui s'éteint chez la plupart, faute d'être exercé. D'autres productions du même genre que vos ouvrages ont fait éclore, & quelques occaſions d'en faire l'aplication ont entretenu chez moi ce penchant ſi naturel, mais par malheur ſi peu compatible avec ma profeſſion. Si pourtant je trouvois des facilités à pouvoir m'y livrer, ſoit dans ces intervalles de repos que la douceur du ſervice de France laiſſe aux offi-

ciers, soit lorsque j'aurai accompli ma carrière militaire, je me flatte que vous ne me refuseriez ni vos leçons ni vos conseils.

J'AUROIS, monsieur, une autre grace à vous demander. Les libraires qui sont chargés de l'impression du Socrate rustique, voyant leur première édition sur le point d'être épuisée, se proposent d'en donner une seconde. Je voudrois en ce cas y ajouter diverses observations, soit en forme de notes, soit par manière de suplément. Si vous me permettiez d'y comprendre votre intéressante lettre, ce seroit pour cette nouvelle édition un ornement précieux dont elle tireroit bien du relief. Un témoignage tel que le vôtre donneroit d'ailleurs un grand poids à bien des vérités utiles que vous admirez dans Kliyogg;

& les exemples de ces Hauts-Pentois & de ces Pinçons que vous avez la bonté de me citer, outre qu'ils ſont très-remarquables, fourniſſent une nouvelle preuve de la juſteſſe d'eſprit de notre philoſophe champêtre.

Vous m'alléguez, monſieur, un ſeul point ſur lequel il me paroit que vous n'êtes point d'accord avec le digne Kliyogg. Vous n'aprouvez point la préférence qu'il donne aux bœufs ſur les chevaux pour la culture de ſes terres. Vous penſez qu'il trouveroit un grand profit à ſe ſervir des derniers. Mais je ne ſais ſi la diférence du ſol ne feroit pas diſparoître une grande partie de ces avantages. Votre garçon de charue leve, monſieur, deux arpens dans un jour avec deux chevaux; mais les leveroit-il dans

un terrein auſſi difficile que l'eſt celui que cultive Kliyogg ? D'ailleurs cet habile cultivateur vous dit lui-même que l'achat de quatre bœufs, plus modique que celui de deux chevaux en comprenant le bénéfice d'un côté & la perte de l'autre à la revente, joint au gain ſur l'entretien & la nouriture, ainſi que ſur la quantité & la qualité du fumier, le dédommageoit amplement de la lenteur de ces animaux. Je ſais que l'article *culture des terres* dans l'encyclopédie donne une préférence bien décidée aux chevaux ſur les bœufs, & que votre ſentiment, monſieur, donne un grand poids à cette déciſion. Je veux même que l'avantage ſoit inconteſtable dans la plus grande partie de vos provinces : mais ne ſe pouroit-il pas faire néanmoins qu'il n'en fût pas de même en Suiſſe, où il me paroît que

les bœufs ſont beaucoup plus forts & moins pareſſeux qu'en France, parce que nos herbages ſont ſans doute plus analogues à la conſtitution de ces animaux ? Nos bœufs peuvent d'ailleurs être bien plus profitables au cultivateur que ceux de France, parce qu'ils ſe vendent beaucoup plus cher au ſortir de l'engrais. Nos bœufs gras vont juſqu'à Paris ; les armées s'en fourniſſent en tems de guerre : il n'y a que les bœufs d'Auvergne qui puiſſent leur être comparés. De plus la nouriture des chevaux, ſurtout l'avoine, eſt beaucoup plus chere en Suiſſe qu'en France ; peut-être auſſi nos chevaux de Suiſſe exigent-ils plus de nouriture que d'autres. J'ai vu au moins dans les dernières campagnes les chevaux de Suiſſe que nous avions dans le régiment ſuporter bien plus difficilement que d'autres

la diète auſtère où la néceſſité des circonſtances les avoit réduits.

JE vous prie de vouloir bien obſerver, monſieur, que ce ſont bien moins des objections que des doutes que je prends la liberté de vous propoſer. Je reconnois la ſupériorité de vos lumières, & je ne demande que d'être éclairé.

J'AI l'honneur d'être avec la plus haute conſidération, monſieur, votre &c.

IV.

Seconde lettre de M. le marquis de MIRABEAU au TRADUCTEUR, en réponſe à la précédente.

A Paris ce 25 Janvier 1763.

Je ſuis ſenſible comme je le dois, monſieur, aux politeſſes que renferme votre lettre en date du 4 Janvier. Je ſerois fort aiſe de pouvoir vous en remercier perſonnellement ou que ma correſpondance vous pût être bonne à quelque choſe. Mais, monſieur, puiſque vous êtes aſſez heureux pour n'avoir pas perdu dans le métier des armes la ſemence du goût que tout homme né pour ſuivre les loix de ſon inſtituteur a naturellement pour l'Agriculture, goût fait pour procurer l'aiſance, la ſanté & le bonheur,

à

à tout âge & dans toutes les positions ; c'est par la pratique, l'expérience & la société des hommes experts en ce genre que vous deviendrez entiérement maître dans cet art, bien plus que par la correspondance avec les amateurs.

JE suis fort aise pour le bien de l'humanité en soi d'aprendre que la première édition du Socrate rustique est près d'être épuisée. Il n'est aucunement nécessaire que la seconde contienne des augmentations pour qu'elle ait le même succès. Je me suis fait de tout tems scrupule de rien changer à mes essais pour les secondes éditions, quoiqu'assurément ils eussent un besoin essentiel de changemens, principaux même, à telles enseignes, que dans la seconde continuation de l'ami des hommes je me suis expressément dédit de ce que j'avois donné

pour principe fondamental dans mon premier ouvrage. J'avois posé en principe que la richesse dérivoit de la population ; j'ai noté moi-même mon erreur de transposer la cause & l'effet, & j'ai reconnu que la population ne pouvoit provenir que des richesses. Il étoit bien plus simple de rétablir cela au moyen de quelques changemens ou additions bien légères ; mais je me suis fait un scrupule de rendre, pour ainsi dire, les premiers exemplaires vains & inutiles dans les mains de ceux qui les avoient acquis, & une loi de ne jamais rien changer à mes ouvrages déjà publiés, & de donner en suplément ce qui viendroit ensuite.

C'EST néanmoins à peu près ce que vous voulez faire, monsieur, si vous réservez les notes d'augmentation de manière qu'elles ne soient pas placées dans

le corps de la traduction même. Je voudrois que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire & que vous voulez joindre à ces annotations pût être de quelque ſubſtance & de quelque utilité. Telle qu'elle eſt elle eſt à vous, monſieur, & non plus à moi. J'ai dû & je dois à jamais me faire une loi de ne rien faire imprimer déſormais ; mais je voudrois avoi écrit des choſes qui puſſent être utiles, & que d'auſſi dignes dépoſitaires que vous les fiſſent valoir ce qu'elles ne valent certainement pas en ſortant de mes mains.

SI vous faites uſage de cette lettre, j'aurai plus de regret encore de n'avoir pas été voir moi-même l'établiſſement de cette famille d'Auvergne dont je vous ai parlé, & recueilli des inſtitutions de ſon fondateur, ce qu'un homme attentif aux moyens de formation & corrobora-

tion des ſociétés en auroit certainement noté de remarquable. Rien ne ſe fait qu'il n'ait été préparé, & un homme qui fonde une famille nombreuſe ameutée, attentive à ſe procurer elle-même les moyens de ſubſiſtance & à les tirer de ſon propre travail & d'un ſol ſtérile avant elle, à ne ſolliciter que le ciel & la terre, à ſoulager le gouvernement & la force publique de tous les frais de juſtice, de police & de ſauve-garde, dont l'avidité meurtrière des fils ameutés de l'intérêt les ſurcharge partout ailleurs, tandis qu'elle fournit néanmoins également à ſes frais; un homme, dis-je, qui a fait une telle œuvre en ſon paſſage ici bas eſt un citoyen recommandable dont l'exemple & les inſtituts ne ſauroient être trop offerts à l'admiration publique & à l'imitation. C'eſt ce que j'aurois

fait avec grand plaiſir & qui auroit rendu ma lettre digne d'être publiée & d'être miſe à côté de l'exemple vivant de Kliyogg. Tout ce que j'en ſais eſt que le fait exiſte, & quant aux détails, je crois vous avoir dit que je ne les ſavois que par oui dire, & les raports d'autrui ſont toujours fautifs à quelques égards. Un témoin oculaire & digne de foi eſt preſque la ſeule autorité recevable en tout genre d'hiſtoire. Je réparerai cela quelque jour, & peut-être que Kliyogg lui-même trouveroit dans l'exemple de ſon devancier des leçons dignes de nourir & d'étendre ſon excellente philoſophie.

A l'égard de ce que vous me dites, monſieur, ſur les différences des fraix de labour des chevaux avec celui des bœufs, cette matiere eſt tellement intéreſſante, généralement parlant, qu'on ne

fauroit trop la reſaſſer & l'étudier le calcul à la main, ce qui eſt la véritable ſonde de toute bonne économie. Je commence par vous dire 1°. qu'il n'eſt point de regle générale dans l'agriculture, & qui puiſſe convenir à tous les cantons, à tous les états, & à tous les genres de patrimoine & de débouchés. 2°. Que les raiſons particulières que vous me donnez pour la Suiſſe me paroiſſent vues avec beaucoup de juſteſſe, & peut-être de vérité, eu égard aux loix du pays, aux qualités du territoire, à la circonſcription des héritages. 3°. Je conviens enfin que Kiiyogg n'a pas une aſſez grande entrepriſe pour un attelier de chevaux; mais il n'en eſt pas moins vrai que ſa maniere d'exploiter ne peut ſervir de modele à une riche & forte culture. Pour en juger ſelon la regle dite ci-deſſus, c'eſt à dire le calcul à la main, examinons, s'il vous

plaît, le détail des fraix & des produits de la culture de cet ingénieux agriculteur tels que vous les avez expoſés aux pages 120 & 121 (voyez pages 152 à 154 de cette édition.)

DANS les dépenſes on n'a point défalqué les avances, ni les intérêts des avances primitives & annuelles de cette culture, qui occupe quatre perſonnes chefs de famille, dont la dépenſe doit être comptée à titre d'avances annuelles, au moins ſur le pied de 600 livres; ce qui eſt une chétive dépenſe pour des maîtres & onze enfans 600 liv.

DE plus la nouriture de quatre bœufs & d'un cheval, eſtimée au moins à 50 liv. pour chaque bœuf & le cheval, total . . 250

Livres 850.

cy-derriere . . Liv. 850—

LES fraix de charue, uſtenſiles & autres entretiens . 100—

Total 950 liv.

LES repriſes que l'on adjuge pour ces avances, à titre de produit net, ne ſont que de 710 liv. Il faut qu'une extrême parcimonie ſuplée au reſte & que cette culture refuſe les intérêts des avances annuelles & primitives, même dans le cas d'immunité de tout impôt. Revoyons ce compte.

LE produit total de 45 arpens de terre, fraix compris, ſemence prélevée, eſt de 1558 liv. C'eſt environ 34 liv. 10 ſ. par arpent année courante y compris l'année de 15 arpens alternativement en jachères ou en repos.

LE produit net total des 45 arpens qui payent 500 liv. de rente & 187 liv.

10 ſ. de dîme, eſt environ 15 liv. 5 ſ. par arpent.

LES repriſes du cultivateur pour la culture des 45 arpens ſont de 871 liv. C'eſt par arpent 19 liv. 5 ſ. Dans l'ordre de la grande culture exécutée avec des chevaux, ces repriſes ſeroient 1717 liv. 10 ſ. au lieu de 871 liv., ou 38 liv. par arpent, au lieu de 19 liv. 5 ſ.

DANS la culture de Kliyogg la terre rend $5\frac{3}{4}$ de produit pour un de ſemence. Dans la grande culture évaluée du fort au foible, la terre rend $10\frac{1}{7}$ de produit pour un de ſemence, la nouriture des chevaux défalquée. Il n'en eſt pas de même pour ce dernier point dans la petite culture de Kliyogg; ſes bœufs lui conſomment la plus grande partie du foin de ſes 15 arpens de prés, & le pâturage

de 24 arpens de terre qui reſtent en pâture; ce qui diminue de plus d'un quart le produit qu'il retireroit de ſon bien, qui alors ſeroit, ſans cette dépenſe perdue, d'environ 2000 liv. au lieu de 1558 liv. Cependant la dépenſe d'un cheval eſt triple de celle d'un bœuf. De-là l'erreur vulgaire, qui eſt que le travail des bœufs pour la culture de la terre eſt plus profitable que celui des chevaux.

DANS la comparaiſon que l'on vient de faire de la petite culture pratiquée par le laborieux & habile Kliyogg avec la grande & riche culture, la perte ſur les repriſes du cultivateur eſt de 846 liv., & la perte en ſupreſſion du produit du bien cauſée par la dépenſe des bœufs eſt environ de 450 liv.; ainſi le total de ces pertes eſt environ 1300 liv. ou à peu

près égal à la moitié de ce que le terrein de Kliyogg pouroit produire s'il étoit exploité par la grande culture.

DANS la grande culture la dépenſe des chevaux eſt compenſée avec le gain qui peut revenir des beſtiaux de profit, enſorte que l'un eſt abſorbé par l'autre, & que l'un & l'autre ſont exclus du calcul des dépenſes & des produits de la grande culture. Il n'en eſt pas de même de la petite culture où l'on fait entrer dans le calcul la dépenſe des bœufs, car il faut enſuite examiner le dédommagement que l'on peut retrouver dans le gain que l'on retire des beſtiaux de profit. Ces beſtiaux chez Kliyogg ſe réduiſent à quatre vaches & deux porcs. Le profit des 4 vaches peut être eſtimé, dépenſes défalquées, à 80 liv., & celui des deux porcs à peu près autant; en

tout 160 liv. On compte encore le profit que l'on fait sur l'engrais des bœufs que l'on vend après qu'ils ont servi à la charue. Le profit de cet engrais est estimé à 10 liv. par bœuf. Ce bénéfice peut arriver après un service de quatre années. Il y a quatre bœufs, ce qui peut raporter en quatre années 40 liv., ou 10 liv. par an, qui avec les 160 liv. ci-dessus font 170.

On fait beaucoup valoir l'avantage de vendre les bœufs qui ont travaillé à la charue, & de retirer par cette vente l'argent qu'ils ont coûté; au lieu que ceux qui labourent avec les chevaux ne profitent pas de cet avantage. Pour moi je ne ferai point entrer cet objet en compte; & pour me dispenser d'en prouver la nullité, je renvoye à l'article *fermier* dans le Dictionnaire Encyclopédique.

NOUS trouvons donc pour Kliyogg dans ſes beſtiaux de profit un dédommagement de 170 liv. Mais il ne faut pas oublier une ſomme de 110 liv. qu'il paye annuellement pour le loyer d'une prairie, en outre des 687 liv. dont on a parlé ci-deſſus. Ces 110 liv. réduiſent le dédommagement de 170 liv. à 60 liv. qui ſont à déduire ſur les 1300 liv. de perte qui ſe trouvent dans la comparaiſon de ſa petite culture avec la grande culture. Mais je conviens cependant que Kliyogg ne peut pas pratiquer cette derniere culture qui exigeroit au moins l'emploi d'une charue qui exploiteroit environ cent arpens de terre, & où il ſeroit beſoin d'avoir un troupeau de moutons, & autres beſtiaux à proportion pour la production des fumiers néceſſaires pour obtenir de fortes récoltes. Ainſi il réſulte

toujours que notre Socrate ruſtique eſt conformément à ſon état un excellent cultivateur, & un citoyen très-recommandable (*tt*).

VOILA, monſieur, une petite dé-

(*tt*) Ce calcul de M. le marquis de Mirabeau ne me paroît pas abſolument clair. La comparaiſon de deux chevaux contre quatre bœufs & un cheval s'écarte, à ce qu'il me ſemble, un peu trop de la queſtion. Quant à l'Angleterre, je puis affirmer que deux bœufs s'y entretiennent à beaucoup meilleur compte & font autant d'ouvrage que deux chevaux; ce qui tranche bien nettement la queſtion; & je parle d'après mon expérience où j'ai aporté l'attention la plus ſcrupuleuſe. *Note de M. Young.*

compoſition calculée des différences réelles qui ſe rencontrent entre les deux cultures. Je vous repéte que ceci eſt pris dans l'ordre des généralités. Mais cette vérité que des calculs plus ſerrés rendroient encore plus frapante, & ſa démonſtration par les regles du calcul n'en ſont pas moins de la plus grande importance pour la proſpérité réelle des Etats, & par conſéquent pour le bonheur & la multiplication du genre humain. C'eſt là la baſe de la véritable ſcience économique, grande ſcience, je le répete qui aſſujettit & calcule toutes les autres; & qui voyant de nos jours ſon aurore donnera à ce que j'eſpère ſon plein jour à nos neveux. En attendant, monſieur, continuez un genre d'aplication qui vous rendra ſi utile. J'éprouve en quelque

ſorte que cette perſpective, quoi que de ma part peu méritée, eſt une grande ſatisfaction. Les hommes charitables qui penſent qu'il faut nous détacher de ce monde pour nous rendre meilleurs, ce qui eſt vrai pour le plus grand nombre, nous diſent qu'avoir vécu cent ans ou ſeulement trente, eſt la même choſe quand on eſt au bout. Ils ont raiſon pour les hommes uniquement occupés de leurs propres avantages petits & raprochés, ou de leurs plaiſirs. Certainement à leur égard le paſſé n'eſt rien; mais quant aux hommes occupés à bien faire, ils ſemoient au paſſé, ils recueillent au préſent, ils voient fructifier au futur. Il eſt très-important pour eux d'avoir vécu, de vivre & d'eſpérer la vie; & en même tems qu'ils prévoyent au futur le fruit

de

de leurs travaux ils ne ſont pas épris de cette future jouiſſance, de maniere à ſe refuſer à la réſignation, à l'inſtant où ils ſont forcés d'y renoncer. Leurs travaux & l'afection qu'ils y ont miſe tiennent à des racines indépendantes de leur exiſtence. L'amour propre s'enſevelit avec ſa victime, gémit ſur le paſſé & rugit de la perte de l'avenir; mais l'amour des autres ſe repoſe ſur le tableau d'une vie exercée dans la pratique des vertus qu'il inſpire, les bénit en partant & ſe conſole en voyant qu'il tombe ſeul & que tout le reſte demeure. C'eſt là, je crois, le mellleur régime à preſcrire à tout être périſſable, penſant & ſentant. Vous êtes, monſieur, dans la voye de ce régime, & je me crois en quelque ſorte autoriſé, & certainement intéreſſé à vous recom-

mander d'y perſiſter. J'ai l'honneur d'être, monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

MIRABEAU (*uu*).

(*uu*) M. le marquis de Mirabeau eſt le célebre auteur de l'*Ami des hommes*, *ou traité de la population*, qu'on a lû avec une étonnante avidité dans preſque toutes les parties de l'Europe. C'eſt une production admirable qui mérite toute l'attention de mes compatriotes. Combien un pareil ouvrage ne mériteroit-il pas plutôt une traduction que toutes ces guenilles que nous copions avec tant d'avidité ! *Note de M. Young.*

V.

POUR ne rien laiſſer à déſirer ſur l'éclairciſſement de cette importante queſtion, du moins quant à ce qui regarde notre pays, je me ſuis adreſſé à un des hommes de la Suiſſe le plus digne d'entrer en lice avec M. le M. de Mirabeau, à un homme à qui l'ancienne Grèce eût élevé des ſtatues, à qui tous ſes concitoyens capables d'aprécier ſon mérite en ont élevé une dans leur cœur. Cet ami des hommes, cet excellent citoyen eſt le digne M. Tſchifféli, Secrétaire du Conſiſtoire ſupreme de la République de Berne & Vice-Préſident de la Société Economique de la même ville. C'eſt à la vivacité avec laquelle il aperçoit, ſaiſit & embraſſe tout ce qui eſt vraiment bon & utile; c'eſt à cette chaleur qui l'anime

lorsqu'il s'agit de le faire connoître & gouter, surtout à cette ardeur qui surmonte les obstacles & subjugue les esprits; c'est en un mot à ses excellentes vues, à ses soins infatigables que la Société Economique de Berne, un des plus beaux établissemens dont la Suisse, dont l'humanité entière puisse s'honorer, doit son existence & les principes de son activité. Ayant eu occasion de lui communiquer la lettre qu'on vient de lire, il eut la complaisance de m'adresser la suivante, dans laquelle il combat ou restreint le sentiment de M. le M. de Mirabeau. C'est aux plus habiles, aux plus expérimentés de nos cultivateurs à prononcer entre deux parties également respectables, également bien intentionnées. Je conjecture seulement qu'ils pourront donner gain de cause à tous les

deux; à M. le M. de Mirabeau pour les grands domaines, pour de certaines contrées, peut-être pour le général de la France; à M. Tſchifféli pour ce qui regarde la Suiſſe & peut-être pour tous les petits domaines.

On peut ajouter à ce que nous venons de dire une obſervation du Pline François, qu'on trouve dans l'article du Bufle, du Bonaſus &c. T. XI de la 1e édition in-4 de l'Hiſtoire-Naturelle; obſervation qui prouve bien évidemment que les calculs ſur leſquels on établit la prééminence des chevaux ſur les bœufs, ou des bœufs ſur les chevaux, ne ſauroient être les mêmes en France & en Suiſſe. Mais laiſſons parler M. de Buffon. „ La „ groſſeur & la qualité des bœufs dépend „ beaucoup, dit-il, de la qualité des „ pâturages. En Suiſſe où les têtes des

„ premieres montagnes ſont couvertes
„ d'une verdure abondante & fleurie
„ qu'on réſerve uniquement à l'entretien
„ du bétail, les bœufs ſont une fois
„ plus gros qu'en France, où commu-
„ nément on ne laiſſe à ces animaux que
„ les herbes groſſieres dédaignées par
„ les chevaux : du mauvais foin, des
„ feuilles ſont la nouriture ordinaire
„ des bœufs de France pendant l'hiver;
„ & au printems, lorſqu'ils auroient be-
„ ſoin de ſe refaire, on les exclut des
„ prairies, on ne leur donne preſque rien
„ à l'étable, & on les conduit ſur les
„ chemins, dans les champs en repos,
„ dans les bois, toujours à des diſtances
„ éloignées & ſur des terres ſtériles, en
„ ſorte qu'ils ſe fatiguent plus qu'ils ne
„ ſe nouriſſent.

Lettre de M. TSCHIFFELI au TRADUCTEUR, à l'occaſion de la ſeconde lettre de M. le M. de MIRABEAU.

Monſieur,

TOUTES les obſervations que fait M. le marquis de Mirabeau, dans la lettre qu'il vous a écrite ſur la culture génée & peu avantageuſe de notre Kliyogg, ſe réduiſent toujours à la queſtion générale, s'il eſt plus avantageux d'exploiter les terres avec des atelages de chevaux ou avec des bœufs ; queſtion ſans doute très intéreſſante & qui mérite d'être examinée, non ſeulement dans chaque pays, mais dans chaque paroiſſe, & même par raport à chaque domaine, ſous toutes les faces poſſibles.

L'AUTORITÉ de M. de Mirabeau, l'homme le plus éclairé peut-être de notre tems sur les vrais principes de l'Agriculture, est sans doute d'un grand poids. Personne ne respecte davantage que moi son zele & ses lumieres. Je l'honore sous le titre si justement aquis de *l'ami des hommes*. Cependant comme nous cherchons la vérité tous deux, je ne crains point d'être d'un avis différent du sien sur ce point capital de l'Agriculture.

J'ÉTABLIS donc pour principe fondamental, que partout où les chemins ne sont pas excessivement pierreux, ni les terres d'un domaine extrémement rapides, il est généralement plus avantageux d'employer pour atelage des bœufs de préférence aux chevaux. J'excepte

cependant encore des quartiers où le commerce des chevaux pouroit ſe faire avec beaucoup d'avantage, & où l'on manqueroit en revanche de débouchés pour les bêtes à cornes; circonſtance aſſez rare, & qui du moins en Suiſſe ne ſauroit ſe rencontrer ſouvent. Ce que je vais dire ſe raportera particuliérement à ce pays, comme le ſeul qui me ſoit aſſez connu pour en parler pertinemment.

Le ſeul avantage ſenſible des chevaux ſur les bœufs, en fait de labours & de charois, conſiſte dans la plus grande viteſſe & le plus de force avec laquelle ils expédient les travaux de la campagne, toutes choſes du reſte égales: car il eſt d'expérience que quatre bœufs bien robuſtes avancent autant l'ouvrage que quatre chevaux médiocres nouris ſans

avoine (*xx*), ſuivant la méthode ordinaire du payſan. Mais toutes choſes égales, j'évalue à un tiers le plus de force & de viteſſe des chevaux; c'eſt à dire, que quatre chevaux feront autant d'ouvrage que ſix bœufs. C'eſt tout ce que je puis accorder, & des laboureurs très entendus que j'ai entretenus là deſſus admettent à peine un cinquieme de différence. Le préjugé général de nos payſans en faveur des bœufs pouroit bien en être la cauſe. Obſervez, s'il vous plait, monſieur, que cet avantage quelque grand qu'il paroiſſe s'évanouit ſur tout domaine qui, comme il arrive générale-

(*xx*) Des chevaux nouris ſans avoine! Qu'entend-on par là? *Note de M. Young.* Que de pays où cette exclamation n'auroit pas eu lieu!

ment chez nous, ſeroit trop petit pour occuper l'atelage toute l'année. Nos fortunes ſont trop bornées, notre pays de grains trop peuplé, & notre terrein trop cher, pour permettre communément des poſſeſſions auſſi conſidérables.

CINQUANTE arpens de champs avec autant d'arpens de prés, & des pâturages proportionnés, ſont chez nous un grand domaine. Il y en a bien peu qui ſoient plus étendus, il eſt même d'expérience qu'un héritage de cette grandeur ne produit communément qu'à peine la moitié de ce qu'il donneroit s'il étoit partagé entre deux ou trois poſſeſſeurs.

SITÔT que l'atelage ne peut être occupé toute l'année ſur le domaine, il faut néceſſairement ou qu'il chaume,

ou qu'il ſoit employé pour le ſervice d'autrui. Dans le premier cas, la garde des chevaux eſt bien plus diſpendieuſe, & dans le dernier le laboureur devenu charetier touche de près à ſa ruine. C'eſt là la fatale expérience que fait une partie du pays de Vaud. Leurs miſérables atelages périſſent de faim & de fatigue à voiturer des marchandiſes; le fumier ſe perd par les chemins; le colon devenu voiturier eſt yvrogne, querelleur & diſſipé; qualités peu propres pour une vocation, dont la baſe eſt la tempérance & l'aplication.

M. le M. de Mirabeau, dans ſa lettre, met lui-même l'entretien des chevaux du triple plus haut que celui des bœufs: mais il dit en même tems, que ſes fraix ſont défalqués avant toutes choſes ſur le produit net de ce qu'il apelle la

grande culture, qu'il fait monter même après cette déduction à passé dix pour un. Mais il me permettra d'observer, qu'il est impossible que des productions aussi riches dérivent de l'exploitation par des chevaux. Avec nos atelages de bœufs nous donnons certainement des labours aussi profonds & surtout aussi exacts qu'avec les meilleurs chevaux. Nous en donnons trois & même quelquefois quatre à nos jacheres, & fort souvent deux pour la culture de nos mars. Je doute fort qu'on aille plus loin en France, & peut-être n'y a-t-il point de pays en Europe où la terre soit plus soigneusement cultivée que dans le nôtre. Cependant nos récoltes sont bien plus foibles que celles dont parle l'ami des hommes. Mais ce n'est pas dans la nature des atelages, c'est dans celle du sol &

du climat qu'il en faut chercher la raiſon. Et s'il eſt vrai qu'en France le produit net va au-delà de dix pour un, déduction faite des fraix des atelages, le bon marché du nouris des bœufs rendroit le profit bien plus conſidérable encore.

VOICI notre façon de calculer en Suiſſe.

L'ENTRETIEN de ſix bœufs de trois à quatre ans ne coute pas davantage que celui de quatre bons chevaux y compris les fraix du ferrage (*yy*). Ceci

(*yy*) Ce ſont là des faits d'un grand poids ; & ſi les bœufs de Suiſſe ſe trouvoient valoir les bœufs de Suffolk, quelle prodigieuſe ſupériorité cela ne donne-t-il pas à la culture avec des bœufs ? Des proportions ainſi déterminées, de pareil

posé & vérifié par toutes les expériences, tout décide le laboureur en faveur des bœufs ; ceux-ci infiniment moins délicats que les chevaux, sujets à bien moins de maladies & d'accidents, font des labours bien plus exacts.

MANGEANT plus vîte que les chevaux, ce seul objet va à deux heures par jour, dont il y en a une du moins qui peut être employée au travail.

POUR la plûpart de nos terres extrémement graveleuses & chaudes, le fu-

---

calculs de dépenses fondés sur la pratique journaliere &c. fourniſſent des données très importantes, & ce n'eſt qu'après en avoir recueilli un certain nombre de ce genre qu'on poura concilier les diſputes qui ſe ſont élevées ſur cet objet. *Note de M. Young.*

mier de bœuf eſt infiniment préférable à celui des chevaux.

CELUI-CI ſe conſume bien plus vîte, ſoit à la baſſe-cour, ſoit dans le champ ; & nous en ſommes ſi bien perſuadés, que le prix du fumier de bœuf excéde communément celui des chevaux d'un quart, & même quelquefois de la moitié.

VOILA bien des avantages, mais celui qui les ſurpaſſe encore de beaucoup eſt que tout cultivateur un peu intelligent doit trouver année commune ſur chaque atelage de quatre bœufs un profit net de 150 à 180 liv, s'il compenſe la nouriture avec les travaux de ſon atelage. Achetant ſes bœufs à l'âge de trois ans & les revendant à celui de quatre, il eſt à peu près ſûr de trouver un louis & demi ou deux de bénéfice ſur chaque piece.

piece. Ce bénéfice va bien plus loin encore, lorsque le laboureur peut profiter de quelque bon pâturage public & élever lui-même ſes beſtiaux. Qui ſait que dans la plus grande partie de la Suiſſe, & ſurtout dans la partie allemande du canton de Berne, une paire de bœufs de trois ans, bien conditionnés, ſe vend très communément depuis dix juſqu'à quinze louis, ne ſera pas ſurpris de ce que j'avance.

IL en eſt bien autrement des chevaux. Outre que leur prix eſt ſujet à de très grandes & de très fréquentes variations, il eſt très dangereux de ſe ſervir de jeunes chevaux pour des travaux conſidérables & ſuivis. Le moindre accident peut cauſer une perte ſenſible au laboureur, tandis qu'un bœuf éclopé n'en eſt pas moins propre à être engraiſſé au profit du maître.

D'UN autre côté ſi pour atelage on ſe ſert de chevaux dans toute la force de l'âge, il n'eſt plus queſtion d'en tirer d'autre profit que celui de leur travail. C'eſt un capital conſidérable, qui au lieu de donner du bénéfice dépérit journellement & ſe trouve réduit à rien au bout de quelques années. Toutes ces conſidérations font évaluer à nos plus habiles cultivateurs l'avantage d'un atelage de bœufs ſur un atelage de chevaux à 200 livres, année commune (zz).

J'AI l'honneur d'être &c.

(zz) Ce raiſonnement eſt très-intéreſſant, & comme il s'accorde entiérement avec les expériences que nous avons faites en Angleterre ſur cet objet, nous ſommes d'autant plus à portée d'en reconnoître

la juſteſſe. Les raiſons ſur leſquelles M. Tſchifféli s'apuye ſont les mêmes qu'on allègue dans celles de nos comtés où l'on donne la préférence aux bœufs ſur les chevaux. Après tout cette comparaiſon entre les bœufs & les chevaux mérite à tous égards d'être encor bien examinée, & cela avec la plus grande attention. Le marquis de Mirabeau cite ſur cet objet l'Encyclopédie; j'ai lû tous les articles relatifs à l'agriculture que ce grand ouvrage contient; ils ſont on ne peut pas plus intéreſſans, & réclament hautement une traduction angloiſe. Un de ces articles offre une comparaiſon très détaillée de l'emploi des chevaux & des bœufs, & finit par préférer les premiers. Cette comparaiſon préſente nombre de faits très curieux, qui répandent beaucoup de lumiere ſur cette queſtion; & elle explique, en grande partie, la raiſon

qui fait que les François préferent tant les chevaux. *Note de M. Young.*

La ſociété Royale de Gottingue avoit propoſé pour ſujet de ſon prix de 1771 cette queſtion : *leſquels doit-on préférer des bœufs ou des chevaux pour la culture des terres.* Elle exigeoit qu'on déterminât en quelles circonſtances & ſous quelles conditions l'une & l'autre culture étoit la plus avantageuſe, & elle expoſoit dans ſon programme de la manière la plus claire & la plus détaillée tous les points de vue généraux & particuliers ſous leſquels il falloit enviſager la queſtion. La ſociété n'a reçu que deux mémoires dans leſquels elle n'a rien trouvé qui augmentât en quoique ce ſoit les connoiſſances que l'on poſſédoit déja ſur cet objet.

La ſociété d'agriculture de Limoges a propoſé pour ſujet du prix de 300 liv. qu'elle

distribuera en 1775 : *La comparaison de l'emploi des chevaux & de celui des bœufs pour l'agriculture.* Il faut espérer qu'elle sera mieux servie que la société royale de Gottingue. *Ajouté par le traducteur françois.*

V I.

Eclairciſſemens ſur ce qui concerne la famille des Pinçons *citée par M. le marquis de Mirabeau dans ſes deux lettres au Traducteur.*

L'ON trouve dans le Journal Économique de Décembre 1755 deux mémoires concernant cette intéreſſante famille dont parle Mr. le M. de Mirabeau. J'ai crû qu'un extrait de ces deux mémoires feroit plaiſir aux lecteurs qui ne ſeroient pas à portée de conſulter ce Journal. Les faits qui y ſont contenus ſont trop analogues à l'hiſtoire de Kliyogg pour que j'aie lieu de craindre qu'on les trouve déplacés ici.

A quelques lieues de la ville de *Thiers* en Auvergne eſt un chateau très logea-

ble ; c'eſt le chef-lieu d'une petite ſeigneurie nommée la baronnie de Saudon. Il y a 400 ans qu'une nombreuſe famille de payſans l'acheta, & l'a poſſédée de pere en fils juſqu'à ce jour. Cette famille obtint en même tems, du pape d'alors, une diſpenſe perpétuelle pour ſe marier dans le dégré où le mariage n'eſt point licite ſans diſpenſe. Cette marque de conſidération fait preuve de la vertueuſe diſcipline établie dès-lors chez ces honnêtes gens, & de la crainte qu'ils avoient de l'affoibliſſement de leurs règles & de leurs mœurs, en ſe méſalliant, comme ils diſent, c'eſt à dire en épouſant hors de la famille.

Ils ont une tradition qui fait remonter leur antiquité bien plus haut. Ils prétendent qu'il y a environ 1100

ans qu'un de leurs ancêtres, homme fort riche, pere d'une nombreuſe famille, & avancé en âge, fit faire réflexion à ſes enfans que, s'ils ſe voyoient maintenant dans une certaine ſplendeur, elle ſeroit bien diminuée, lorsque après ſa mort ils auroient, ſelon la coutume, fait le partage de ſes biens. Et que s'ils ſavoient être plus ſages que la plûpart des hommes, il leur conſeilleroit de reſter tous enſemble comme ils étoient de ſon vivant. Ils ne manquèrent pas d'y trouver bien des difficultés; la principale étoit, la privation d'une autorité telle que la ſienne, que ſa grande ſageſſe leur avoit rendu ſi reſpectable. Il avoit bien prévû leurs objections; & leur répondit que de bonnes règles bien établies entre eux pareroient à tous les inconvéniens capables de ruiner leur pro-

jet. Lui-même dicta ces règles qu'ils acceptèrent de tout leur cœur & qu'ils suivent encore aujourd'hui.

PAR ces règles tous les droits de la paternité sont dévolus à la famille assemblée. C'est elle qui discute tous les intérêts, remédie à tous les inconvéniens, décide de tous les partis à choisir. Il faut avoir vingt ans pour être admis aux délibérations. Cette assemblée se choisit un chef pour lui mettre en main l'argent, les papiers, & la conduite générale des affaires. Il peut seul disposer d'une dépense qui iroit jusqu'à dix pistoles, au-delà c'est l'assemblée qui en décide.

ON ne demande point compte à ce chef de son administration ; & la famille ne s'est jamais repentie d'une confiance

ſi ſingulière. Leur grande maxime & la baſe de toutes leurs règles eſt un reſpect infini pour la famille, dont on eſt prévenu dès l'enfance; mille traits dans leur hiſtoire caractériſent ce principe. La ſeconde maxime eſt de ne point s'élever au deſſus de ſon état. Ainſi les *Pignou*, (*aaa*) c'eſt le nom de la famille, ont gardé tous les uſages ordinaires aux autres payſans, pour l'habillement, la nouriture & le logement. Ils ne ſe déſignent que par le nom de baptême. Le chef ſeul porte le titre de maître; on le nomme *maître Pignou*, tous travaillent à la terre avec leurs domeſtiques.

(*aaa*) Mr. le M. de Mirabeau les nomme *Pinçon*, mais je ſoupçonne que Pignou en patois ſignifie la même choſe.

LEURS enfans ſont tous élevés en commun, ſans aucune diſtinction, par une femme qui les a en ſa charge juſqu'à un certain âge. Elle a de plus l'intendance de la laiterie, & les domeſtiques qui y ſont employés dépendent d'elle ſeule.

TOUS leurs domeſtiques ſont aſtreints à toutes les règles de la famille; on veut qu'ils aſſiſtent aux prières du matin & du ſoir, & qu'ils rempliſſent exactement tous les autres devoirs du chrétien.

LORSQU'IL s'eſt trouvé de jeunes gens dans cette famille qui ont voulu s'en ſéparer, on leur a donné une légitime honnête. La plûpart s'en ſont repentis, ont demandé à rentrer, mais inutilement; la famille ne reprend jamais

ceux qui l'ont une fois abandonnée. Les pertes qu'elle a fait par les maladies l'ont beaucoup affoiblie dans ces derniers tems. Il reſte cependant encore huit peres de famille.

LES *Pignou* font de leur bien le meilleur uſage. Charitables envers les pauvres, & hoſpitaliers, ils ſont aimés, reſpectés, admirés. Pluſieurs familles nobles, pluſieurs familles de payſans ont tenté ſans ſuccès de les imiter. Les premiers ont dégéneré en ſociétés de plaiſir; Les autres n'ont jamais pû parvenir à ce point d'union & de proſpérité qui diſtingue les *Pignou*. Ils n'avoient point ſans doute ni les uns ni les autres poſé, comme eux, pour fondement du bonheur qu'ils cherchoient, la piété, la charité, le déſintéreſſement, l'amour du travail, & la ſimplicité, ſans leſquels il eſt im-

poſſible de former une ſociété heureuſe & de ſe procurer la paix & l'abondance.

PLUSIEURS Intendans de la province ont eû la curioſité de les voir. Mr. le Blanc, depuis miniſtre de la guerre, alla diner chez eux ; il y fut honorablement ſervi, & voulut que maitre *Pignou* ſe mit à table avec lui. Enchanté de leurs mœurs & de leurs uſages, il en fit le récit à Louis XIV. Quelque tems après maitre *Pignou* fut obligé pour pluſieurs affaires de ſe rendre à Paris ; il alla ſaluer Mr. le Blanc qui le préſenta au Roi. Ce prince lui fit pluſieurs queſtions & fut ſi charmé de ſes réponſes qu'il ordonna que la taille des *Pignou* ne paſſeroit jamais 600 livres, & lui fit délivrer une gratification qui l'indemniſoit de ſon voyage.

VOILA ce que j'ai trouvé de plus intéreſſant dans le premier mémoire. Le ſecond en diffère à pluſieurs égards. Il eſt vrai qu'ils ont été faits en différens tems; le premier eſt datté de 1739, le ſecond eſt tout récent. Mais cela n'explique pas à beaucoup près toutes les différences. Il ſeroit fort à déſirer que Mr. le M. de Mirabeau ou quelque autre ami de l'humanité voulût ſe donner la peine de prendre ſur les lieux des informations exactes & bien détaillées de cette ſingulière famille. Ce ſeroit un vrai préſent à faire au public. En attendant voici toujours le précis de ce ſecond mémoire.

LES *Pignou* ſieurs de Saudon demeurent à une demi lieue de Thiers en Auvergne depuis près de 300 ans. Ils poſſédent en commun plus de deux cent

mille francs de biens en prés, vignes, terres labourables, & autres héritages; mais ils n'ont point de ſeigneuries, ni de terres nobles, ſi ce n'eſt le fief de Saudon, qui eſt de peu de valeur.

LA famille eſt partagée en quatre branches, qui vivent enſemble dans la même enceinte de bâtimens. Il n'y en a jamais ni plus ni moins; car on ne conſerve dans la famille, entre les enfans de chaque branche, que ceux dont on ſe propoſe de faire un double mariage. On place ailleurs les autres garçons & filles, en leur donnant 500 livres de légitime. On donne de plus aux filles un cofre garni de linge & de quelques hardes de peu de valeur, telles qu'en uſent les autres payſans, les *Pignou* n'étant point à l'extérieur différens de leurs valets.

LE maître ſeul parmi eux porte des ſouliers. Les filles en portent auſſi, parce qu'elles ne vont jamais travailler aux champs. On a grand ſoin de leur éducation, & on les fait toutes élever également au couvent à fraix communs, juſqu'à ce qu'elles ſoient en âge d'être établies. S'il arivoit que dans une branche il n'y eut qu'une ſeule fille, unique héritiere par conſéquent de la quatrieme portion des biens de la famille, on y feroit entrer par le mariage un garçon d'une autre branche, qui en deviendroit le chef.

ON imprime de bonne heure aux enfans un ſi grand reſpect pour la famille & pour ſes uſages, qu'il n'eſt point encore arrivé qu'aucun des chefs ait penſé à ſe ſeparer, ni qu'aucun de leurs fils ou de leurs filles qui ſont ſortis de la famille

famille ait demandé un supplément à sa légitime, quelqu'en soit la modicité. Il y a quarante ans que la veuve d'un de leurs chefs, qui n'avoit laissé qu'une fille unique, fut sollicitée de se remarier avec quelque gentilhomme. On lui faisoit entendre qu'avec les grands biens qu'elle retireroit, elle trouveroit un parti avantageux pour sa fille. Cette honnête femme répondit en son patois, qu'elle ne pouroit jamais se résoudre de témoigner un tel mépris à la famille & aux usages des Pignous.

QUOIQUE les biens soient administrés en commun par les quatre chefs, la principale autorité est entre les mains du maitre qui est choisi parmi les autres chefs.

ILS sont logés fort au large, mais fort simplement & même pauvrement en

aparence. Mr de la Granville, faisant sa tournée, passa chez eux il y a quelques années. Des personnes de sa compagnie vouloient conseiller au maitre de se bâtir au moins un logement plus commode. Mais l'Intendant plus sensé leur fit observer que cette simplicité étoit essentielle à un pareil établissement; & que si l'on commençoit à s'en écarter dans le logement, on ne tarderoit pas à s'en écarter dans le reste au préjudice de la petite république.

Les Pignou sont fort aumoniers; les pauvres y sont bien venus, logés, nouris, couchés même si c'est le soir. Ils reçoivent aussi très bien tous ceux qui vont les voir, & les traitent de leur mieux, chacun suivant sa qualité. Ils sont fort honorés & estimés dans le pays. Ce que maître Pignou a décidé passe commu-

nément parmi les payſans pour un arrêt irrévocable.

JE ne puis me refuſer au plaiſir de tranſcrire, pour terminer cet extrait, les réflexions ſages & judicieuſes du journaliſte ſur ce mémoire. „ Nous ne pouvons „ nous diſpenſer, dit-il, de faire remar- „ quer les fruits ſolides de l'économie, „ l'abondance qu'elle procure, l'union „ qu'elle entretient, la paix qu'elle don- „ ne. Par elle les travaux s'adouciſſent, „ les jalouſies s'éteignent, les conditions „ ſe raprochent. Si elle produit de ſi „ grands biens parmi de ſimples payſans, „ quelles merveilles ne pouroit-on pas „ eſpérer d'elle, ſi des perſonnes plus „ intelligentes & plus éclairées s'uniſ- „ ſoient dans le même eſprit! Quelle „ richeſſe, quelle force ne recevroit point „ un état d'un nombre de pareilles ſo-

„ ciétés, qui ſe ſeroient formées dans ſon
„ ſein. Une mâle & noble ſimplicité pren-
„ droit la place d'un luxe efféminé; la
„ modération, fille du travail aſſidu, mé-
„ nageroit les tréſors qu'il auroit acquis,
„ & l'on aprendroit enfin que le moyen
„ le plus ſûr pour éviter la pauvreté eſt de
„ renoncer à l'opulence, & de fuir l'u-
„ ſage immodéré des biens qu'on poſſéde.
„ Des enfans élevés dans ces maximes
„ raméneroient la pureté des mœurs,
„ dont la perte de jour en jour ſe fait
„ plus regretter, & la terre cultivée par
„ leurs mains innocentes ne tromperoit
„ plus par ſa ſtérilité des vœux chiméri-
„ ques. N'avons-nous plus de reſſources
„ pour revenir à la nature que les terribles
„ effets d'une cruelle révolution? „

VII.

Mémoire concernant la famille des Fleuriot, connus en Lorraine ſous le nom des Valdajon.

LE morceau qu'on va lire eſt une production de monſieur le comte de Treſſan (*bbb*). En liſant le Socrate Ruſtique il ſe rapella toutes les particularités d'un voyage qu'il avoit fait quelques années auparavant dans la vue de connoitre à fond une famille de payſans auſſi phi-

(*bbb*) Lieutenant-général des armées du Roi, commandant à Bitſch & en Lorraine allemande, grand-maréchal des logis de la cour du Roi Stanislas, des Académies des ſciences de Paris, & de Berlin, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg, de Nancy, de Metz, &c.

loſophes, & peut-être même encore plus reſpectables que Kliyogg. L'hiſtoire de celui-ci ne laiſſa pas d'intéreſſer vivement l'ame éclairée & ſenſible de monſieur de Treſſan. Non ſeulement il rendit au travail de M. Hirzel la juſtice qu'il mérite, mais l'amitié dont ce général m'honore pallia à ſes yeux indulgens les défauts de ma traduction, & ne dédaigna pas de mettre la main à la plume pour me fournir dans le mémoire qui ſuit un pendant bien agréable au Socrate ruſtique. On y retrouvera ce fond de ſenſibilité, ce gracieux qui caractériſe tout ce qui ſort de ſa plume. Pourquoi faut-il que la modeſtie de cet aimable général me défende de tracer ici ſon éloge? Ce ne ſeroit pas le luſtre d'une haute naiſſance, l'éclat des dignités, les honneurs militaires où ſes talens

pour la guerre l'ont fait monter ; les distinctions littéraires décernées à l'universalité, à la profondeur, à l'aménité de ses connoissances ; ce ne seroient point les charmes de son esprit, les graces répandues dans sa personne, dans ses discours, dans ses écrits, qui feroient la partie la plus intéressante de cet éloge ; les bons esprits, les ames sensibles y admireroient bien plus encore la beauté de son ame, les rares qualités de son cœur, ce caractère de bienfaisance, d'humanité qui s'étend sur tout ce qui l'environne ; cette précieuse sensibilité qui fait les bons époux, les bons pères, les véritables amis ; enfin les sentimens vertueux qui produisent en lui le zèle le plus vif pour sa patrie, & l'amour le plus tendre pour ses maitres. Aussi dès

ſon enfance intimément attaché à la perſonne de ſon Roi, a-t-il toujours paru ne reſpirer que pour lui. Rien n'aproche en même tems du tendre dévouement qu'il porte au fils de ſon Roi, à ce prince que ſes ſeules vertus rendroient digne du trône qui l'attend, & qui par un juſte retour donne à Mr de Treſſan toute ſa confiance & toute ſon eſtime. Egalement chéri de Stanislas il exerce une des premières charges de ſa cour. Ce monarque ſi ſage, ſi éclairé, ſi philoſophe, pouvoit-il s'attacher un plus digne ſerviteur, & quel maitre a jamais mieux mérité d'en avoir de pareils. Auſſi rien de plus touchant que les ſentimens réciproques qui lient notre général avec ce roi bienfaiſant, dont les rares vertus ſont ſi fort au-deſſus de tout ce que j'en pourois dire.

* * *
** ** **

A une lieue & demi de Plombieres & dans la partie des Vosges qui touche à la Franche-Comté, un vallon aſſez ſpacieux formé par pluſieurs gorges réunies montre un aſpect riant, où l'on reconnoit une culture aſſidue & dirigée avec induſtrie.

UNE ſeule famille partagée en quatre ou cinq habitations, élevée dans les mêmes principes, reconnoiſſant un chef dans le plus ancien & le plus éclairé de ſes membres, s'occupe ſans ceſſe du bien public, de l'éducation de ſes enfans, du ſoulagement des malheureux, & de l'agriculture.

CETTE famille dont le nom eſt Fleuriot eſt plus connue encore ſous le

nom de Valdajon, nom que porte le pays & les hameaux qu'elle habite.

DEPUIS très longtems les chefs de cette famille ont exercé principalement la partie de chirurgie qui ſert à réparer les fractures & les luxations des os; leurs ſuccès continuels leur ont mérité la réputation d'habileté; une grande piété, une charité immenſe, leur a bien juſtement acquis celle de gens vertueux.

UNE modeſtie ſinguliere, une tendreſſe vraiment fraternelle, régnent dans cette heureuſe famille, qui eſt maintenant aſſez nombreuſe & aſſez éloignée de ſa ſouche commune pour ne plus contracter d'alliances étrangères.

LE feu duc Léopold touché des vertus conſtantes des Fleuriot, & reconnoiſſant que dans tous leurs actes

ils avoient ſans ceſſe mérité la couronne civique, & avoient prouvé la nobleſſe de leur ame par leurs bienfaits & leur déſintéreſſement, Léopold voulut les annoblir.

LES familles s'aſſemblèrent & les chefs d'une voix unanime remercierent leur Souverain de la grace qu'il vouloit leur faire, & ſe diſpenſèrent de l'accepter. — Nos enfans, diſent-ils dans leur réponſe également ſage & ſoumiſe, nos enfans ne penſeront peut-être pas comme nous; enyvrés de leur nobleſſe, ils ſe diſpenſeront de ſervir les pauvres; ils dédaigneront de cultiver nos héritages; la bénédiction de Dieu ne ſe répandra plus ſur leurs travaux; ils ſe déſuniront, ils ceſſeront d'être heureux; ils refuſèrent donc les lettres

de nobleſſe qu'on leur offroit, & celle de leur ame n'a jamais dégéneré.

LES ſuccès preſque prodigieux des cures opérées par les Fleuriot ont ſouvent excité l'envie & la jalouſie de leurs voiſins.

LA premiere fois que j'allai à Plombieres, je m'informai particuliérement de cette famille; je commandois alors dans cette partie de la Lorraine; il me fut aiſé d'aprofondir les détails que je voulois connoitre.

LES uns me parlerent des Fleuriot avec autant d'amour que d'admiration; un très-petit nombre de gens que je croyois devoir être les plus éclairés voulut jetter un vernis de ſuperſtition & d'ignorance ſur la maniere avec laquelle les Fleuriot en uſoient dans leurs

opérations ; je crus cependant déméler la vérité dans les raports qui leur étoient les plus favorables ; je me fis un honneur & un devoir d'examiner les faits par moi-même, pour me mettre en droit de la dévoiler.

UNE étude assez suivie que j'ai fait dès ma jeunesse de l'anatomie me mettoit à portée de distinguer la science réelle d'avec le prestige.

JE fus au Valdajon sans faire annoncer mon arrivée ; un habit uni, un seul domestique qui me suivoit, rien ne leur annonça que l'abord d'un étranger arrivé par hazard au milieu de leurs habitations.

TOUT m'édifia, tout m'attendrit en entrant dans une de leurs premieres maisons ; je me refuse avec peine au

plaiſir de décrire la propreté & l'ordre qui y régnoient, l'honnêteté de tous ceux qui l'habitoient. J'y reconnus tous les traits les plus ſimples & les plus touchans de la véritable hoſpitalité ; mon but étoit de connoître le dégré d'inſtruction où les plus habiles étoient parvenus dans un art fondé ſur une ſcience exacte & réelle ; après m'être rafraichi & avoir admiré tout ce qui étoit du reſſort de l'économie rurale & du gouvernement intérieur de la famille, je demandai s'ils avoient quelques livres ; ils me dirent que leurs livres principaux étoient raſſemblés dans une maiſon peu diſtante qu'occupoit un des anciens chefs de la famille ; ils m'y conduiſirent, j'y fus reçu par un homme âgé, reſpectable, & qui ſous un air ruſtique me montra

des mœurs douces & polies. Il me fut facile d'entrer en matiere avec lui ; je lui demandai quel principes de ſon art il avoit étudiés, il me répondit. „ Les „ bons livres, la nature & l'expérience „ ont été les ſeuls maîtres de mes peres, „ je n'en ai point eu d'autres, & cette „ tradition paſſera à mes enfans. „ Il m'ouvrit alors un grand cabinet, ſimplement orné, mais riche par ce qu'il contenoit ; j'y trouvai les meilleurs livres de chirurgie, anciens & modernes, qui ſoient connus ; j'y trouvai des ſquelettes d'hommes & de femmes de quatre ou cinq âges différens ; des ſquelettes démontés, dont les pieces confondues enſemble pouvoient être rejointes & remontées par une main experte ; j'y trouvai des manequins artiſtement faits, qui offroient une myologie complette.

C'EST ici, me dit-il, que nous nous formons à la ſcience néceſſaire pour ſoulager nos freres; nous aprenons en même tems à nos enfans à lire & à connoitre ce qu'ils liſent; ceux qui ont de la diſpoſition connoiſſent ces os & ces muſcles avant l'âge de dix ans; ils ſavent les démonter & replacer chaque piece; voici une grande armoire, où toutes les eſpeces de bandages & de ligatures propres aux différentes parties ſont étiquetées & où leur uſage eſt défini; nous leur aprenons de bonne heure à apliquer la pratique à la théorie; la plûpart de ces chevres que vous voyez, nos chiens même en ſont ſouvent les victimes; l'eſpece de cruauté que nous exerçons ſur ces animaux en éteint le germe dans le cœur de nos enfans, que nous

excitons à devenir ſenſibles à leurs plaintes & à les ſoulager; bientôt ils aprennent à les guérir ; voilà toutes les leçons que j'ai reçues, celles que nous donnons à nos enfans, & la bénédiction de Dieu ſe répand ſur nos ſoins.

JE ne peux exprimer le reſpect & l'attendriſſement dont je me ſentis ſaiſir; j'embraſſai ce vertueux vieillard; je me fis connoitre & je le priai en grace de me dire ſi je pouvois lui être utile à lui ou à quelqu'un de ſa famille.

IL étendit la main vers les habitations, les champs & les jardins qui les entouroient. ,, Ce que vous voyez, me ,, dit-il, ſuffit à nos beſoins; la Provi- ,, dence a béni nos ſoins, & nous avons ,, même dequoi ſoulager les malheureux;

„ ce qu'on nous offriroit au-delà de nos „ petits fraix néceſſaires nous ſeroit inu- „ tile ; il nous deviendroit peut-être „ nuiſible, en excitant la cupidité dans „ nos enfans ; mais, monſieur, ajouta- „t-il, vous avez le bonheur d'être grand „ officier de Stanislas notre cher & au- „ guſte Souverain, daignez lui dire que „ toutes nos familles élevent leurs vœux „ au ciel pour la conſervation de ſes „ jours précieux ; & que les Fleuriot „ ne ceſſeront jamais de travailler à ſe „ rendre utiles aux malheureux, pour „ mériter d'être comptés dans le nombre „ des meilleurs ſujets du plus bienfai- „ ſant de tous les Souverains.

SI l'on exigeoit le raport de la cure des fractures les plus nombreuſes & les plus compliquées dans un même

ſujet, je pourois en donner pluſieurs que je certifierois comme s'étant opérées ſous mes yeux.

MONSIEUR le marquis de Voyer & monſieur de St. Lambert, dont le génie & les connoiſſances ſont univerſellement connues, ont eû la même curioſité que moi, & certifieront les mêmes faits. Je n'entre point dans le détail de leur Agriculture, on croira ſans peine que des gens auſſi ſages qu'éclairés ſont partis d'après les mêmes principes que l'habile & le laborieux Kliyogg; leur parallele ne pouroit cependant que faire honneur à l'humanité & donner d'excellentes leçons; c'eſt avec une vraie effuſion de cœur que tous ceux qui penſent & dont l'ame eſt ſenſible rendront toujours un juſte tribut

de louanges à ces hommes trop rares encore, & dont l'exemple mérite bien d'être ſuivi.

* * *
** ** **

QUELLE eſt l'ame un peu ſenſible, ſur qui le morceau charmant qu'on vient de lire n'a pas fait la plus vive impreſſion, & qui ne déſire d'entrer jusques dans les moindres détails ſur tout ce qui concerne les Fleuriot ? On trouve dans le même mois du même Journal que nous avons cité plus haut (*ccc*) une lettre fort intéreſſante ſur leur ſujet. Elle eſt de Mr. Morand, docteur régent de la faculté de mé-

(*ccc*) Journal économique, décembre 1755. p. 76.

decine de Paris, dont le témoignage ſeroit bien déciſif, s'il en étoit encore beſoin après celui de Mr. le comte de Treſſan. Le célebre docteur n'a pas vû tout ce qu'a vû l'illuſtre comte, mais il a vû le plus eſſentiel & des mêmes yeux.

IL rend la même juſtice à l'habileté des Valdajon; il a été également frapé, enchanté de leur ſimplicité de mœurs, de vie, de nouriture, de vêtemens. „ Contens, dit-il, de leur „ ſort, ils ſe bornent au ſimple néceſ- „ ſaire, & rejettent tout ce qui eſt inu- „ tile; ils ſe tiennent chez eux comme „ de ſimples payſans, ne mangent que „ du pain de ſeigle & du lard, & l'eau „ eſt leur ſeule boiſſon. Toujours en

„ campagne l'un ou l'autre, ils ne vont
„ jamais à cheval, & n'ont jamais voulu
„ revenir chez eux en voiture. L'or &
„ les richeſſes, vains fantômes du bon-
„ heur, ne les touchent point, deux ou
„ trois louis ſont un ſalaire qui leur pa-
„ roit trop fort. Ils les ont pluſieurs
„ fois refuſés de gens riches; de la
„ part de ces derniers, ils ſe conten-
„ tent de ſix ou douze francs au plus.
„ Tous les mardis ils ſe trouvent à Re-
„ miremont, d'autres jours à Plombieres
„ & ailleurs: là ils ont quelquefois
„ juſqu'à quarante pauvres eſtropiés ou
„ bleſſés; ils les viſitent, les panſent
„ gratis, ou ſans regarder ce qu'on leur
„ donne; ſouvent même ils les four-
„ niſſent d'argent pour s'en retourner,
„ & leur donnent de leur onguent qui

„ fait tout leur ſecret, leur tréſor ; ils „ s'en tiennent à avoir dans leur famille „ la compoſition de ce topique, connu „ uniquement ſous le nom d'onguent „ du Valdajon. Ce reméde fort eſtimé „ dans la Lorraine eſt un très bon ré- „ ſolutif nerval, adouciſſant & forti- „ fiant. Les Valdajon l'emploient dans „ les contuſions, foulures de nerfs, luxa- „ tions, fractures, de même que dans „ les plaies où il y a danger de gan- „ grene ; il ſoulage auſſi les douleurs de „ goutte & de rhumatiſme ; on ne fait „ qu'en étendre ſur un linge, ſans chauf- „ fer l'onguent. „

QUI poura douter encore après l'exemple des Kliyogg, des Pignou, des Valdajon, que M. le docteur Hir-

zel n'ait eû toutes les raiſons du monde d'avancer que la claſſe des payſans méritoit autant que toute autre l'attention du philoſophe. Que l'homme agréable ſe borne à connoitre tout ce qu'il y a de plus diſtingué dans ce qu'il nomme la bonne compagnie; que le négociant ne parcoure les places de commerce que pour s'inſtruire des facultés, des talens, des travaux de ſes confreres; que l'amateur, le curieux ne viſite que les cabinets & les laboratoires des artiſtes; le laborieux antiquaire que les monumens des tems les plus reculés: mais que le vrai ſage, l'ami de l'humanité s'occupe à la recherche des hommes vraiment vertueux; qu'il aille les déterrer dans leur obſcurité, dans les claſſes qui paroiſſent les plus abjectes

aux yeux de cette bonne compagnie ſi vantée. Il trouvera ſurement bien des Kliyogg, des Pignou, des Valdajon, qui ſont encore inconnus, parce que la vraie vertu fuit le grand jour, & demeure conſtamment attachée à cet état de ſimplicité qu'on dédaigne d'examiner. Mais notre ſage ne négligera rien pour tirer de cette obſcurité de pareils hommes. Il ira, comme un comte de Treſſan, les viſiter dans leur chaumiere, ou comme un docteur Hirzel les chercher derriere le ſoc de leur charue. Il s'empreſſera de faire connoître leurs vertus, leurs bonnes actions, non pour flatter leur amour-propre, la célebrité n'eſt point un bien à leurs yeux; mais dans l'eſpoir que

de pareils exemples feront du moins quelque impreſſion dans un tems où ils ſont ſi rares. Si l'exemple du vice fait tant de coupables & de malheureux, pourquoi l'exemple du bien ne produiroit-il pas le même effet en ſens contraire.

FIN.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS LE TOME PREMIER.

Dédicace du traducteur à Mr. le marquis de Mirabeau. Page v

Préface du traducteur. VII

Avertissement pour la troisieme édition. XXXV

Avertissement du traducteur sur cette nouvelle édition de Lausanne. XXXVII

Le Socrate rustique. Page 1

Additions au Socrate rustique.

I. *Traduction d'une lettre allemande adressée par Mr. le Docteur* Hirzel *au traducteur, pour servir de supplément au Socrate rustique.* 279

II. *Premiere lettre de Mr. le marquis*

de Mirabeau *au traducteur.* 300

III. *Réponse du traducteur à la lettre précédente.* 313

IV. *Seconde lettre de Mr. le marquis de Mirabeau au traducteur.* 320

V. *Lettre de M. Tschiffeli au traducteur, à l'occasion de la seconde lettre de Mr. le marquis* de Mirabeau. 343

VI. *Eclaircissemens sur ce qui concerne la famille des* Pinçons, *citée par Mr. le marquis* de Mirabeau *dans ses deux lettres au traducteur.* 358

VII. *Mémoire concernant la famille des* Fleuriot, *connus en Lorraine sous le nom des* Valdajon. 373

BINDING SECT. NOV 26 1965